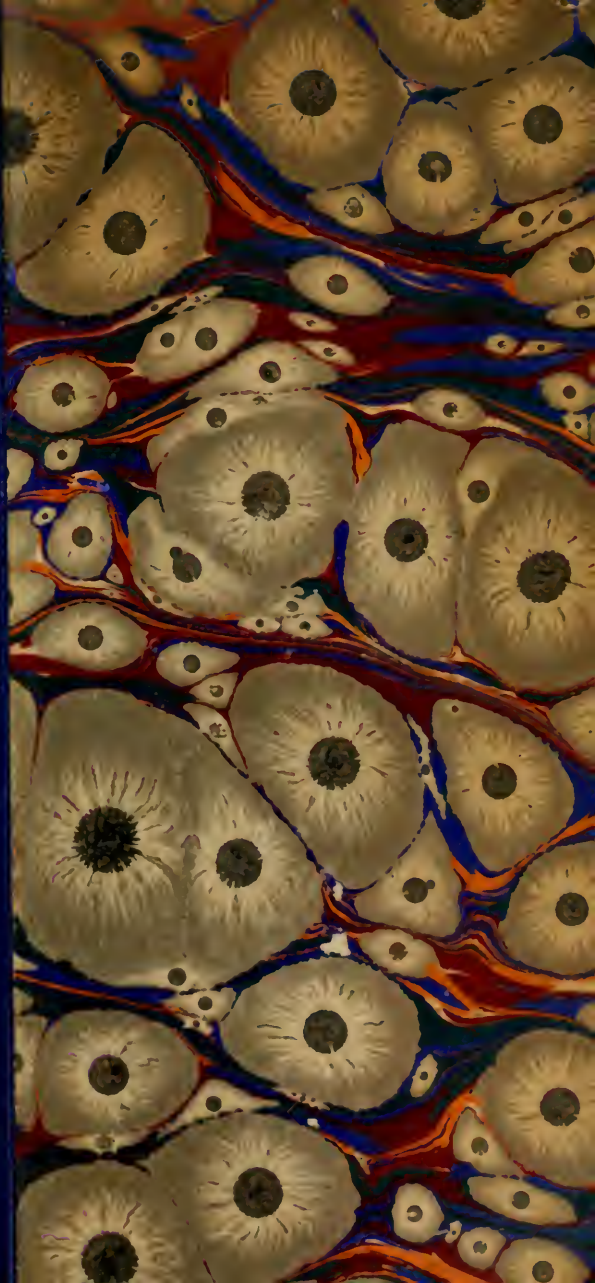
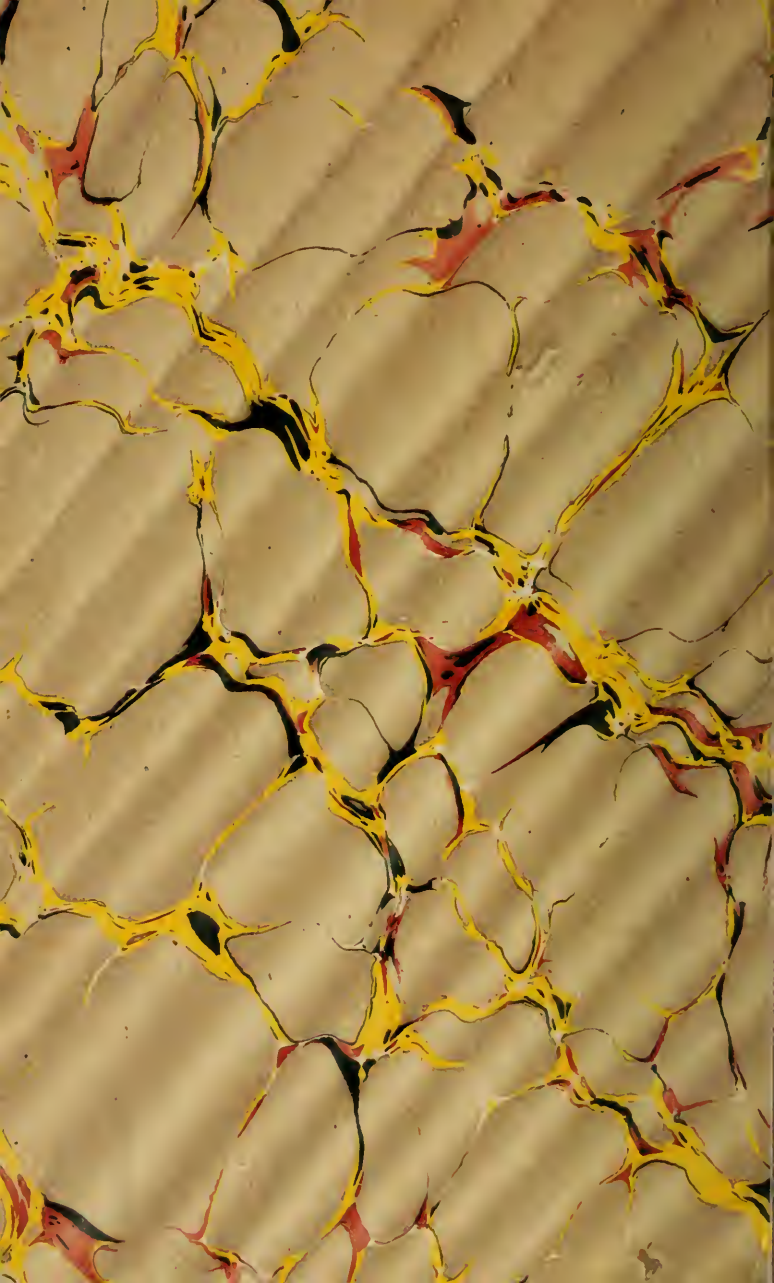
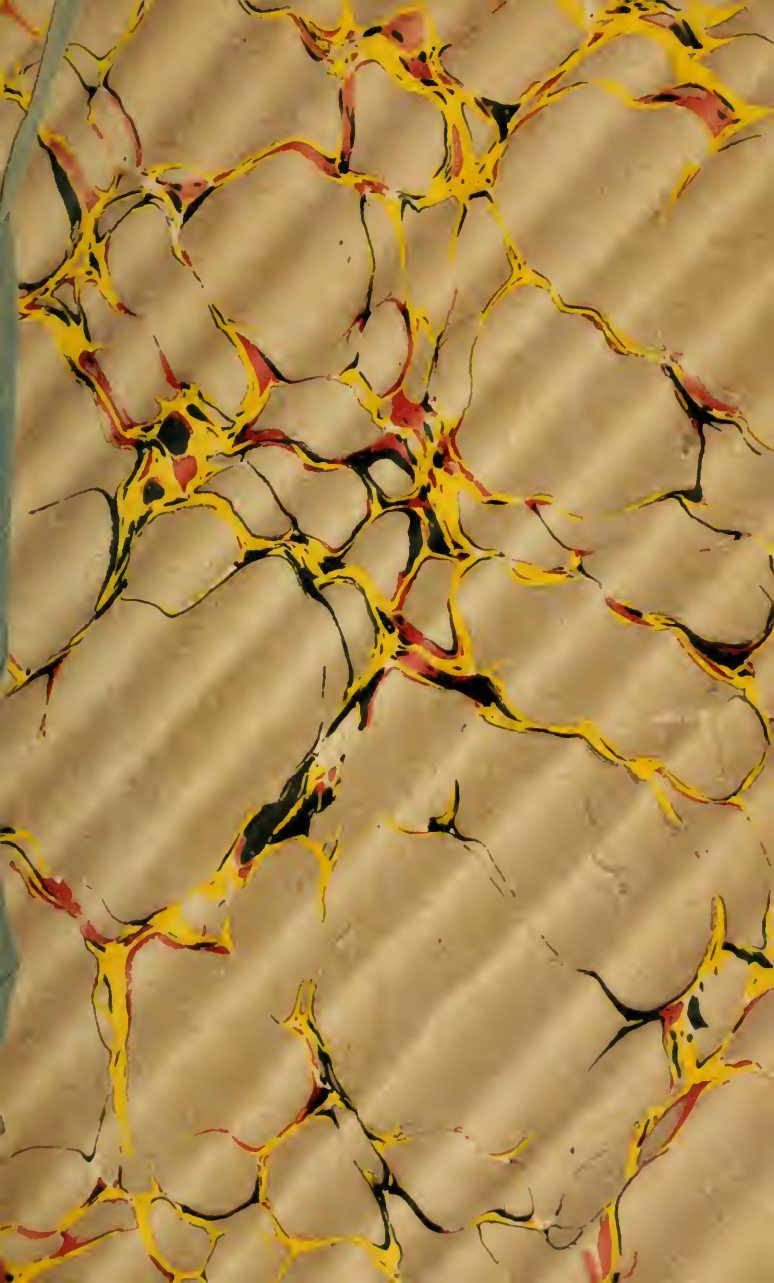





3 1761 07936886 6









Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

ÉDUCATION DE PRINCE

DU MÊME AUTEUR

Paryné , scènes grecques représentées au <i>Chat-Noir</i>	1 50
Ailleurs , revue poétique représentée au <i>Chat-Noir</i>	2 »
Lysistrata , comédie en quatre actes, en prose, précédée d'un prologue en vers (<i>Grand-Théâtre</i>).	3 50
Folle entreprise , comédie en un acte (<i>Vaudeville</i>).	1 50

Tous droits de reproduction et de traduction réservés pour tous les pays,
y compris la Suède et la Norvège.

S'adresser, pour traiter, à M. PAUL OLLENDORFF, éditeur, rue de
Richelieu, 28 bis, Paris.

MAURICE DONNAY

(LYSIS)

Éducation de Prince

Cinquième édition



PARIS

PAUL OLLENDORFF, ÉDITEUR

28 bis, RUE DE RICHELIEU, 28 bis

1895

Tous droits réservés

36805
11/10/1915

PQ
2607
05E4

A JULES LEMAITRE

Amicalement.

M. D.

IL A ÉTÉ TIRÉ A PART
VINGT EXEMPLAIRES SUR PAPIER DE HOLLANDE
NUMÉROTÉS A LA PRESSE
(1 à 20)

ÉDUCATION DE PRINCE

I

LE TAPAGE

Avenue Wagram. Un petit hôtel trop grand pour ce qui reste de fortune à ceux qui l'habitent. Dans les pièces, pas beaucoup de meubles dont quelques-uns anciens, historiques et « de collection » ; les autres sur le mode banal et très dans le commerce.

Dix heures du matin. Le jeune prince Alexandre de Styrie attend son nouveau professeur. Cabinet de travail plutôt sévère. Aux murs, des panoplies d'armes balkaniques, des selles, des tabliers serbes, des guzlas et un mauvais portrait du bon roi de Styrie, Nicolas, mort en exil sur la terre de France. Tout jeune, dix-huit ans, petite moustache brune, cheveux luisants, presque bleus, teint mat, yeux clairs, l'air mélancolique et félin, le jeune prince dans son allure souple et lasse symbolise assez bien une fin de race. Il est en train de lire *le Cardinal Richelieu*, un gros volume très documenté et très sérieux, lorsque la porte s'ouvre et un domestique introduit le nouveau professeur, René Cercleux. Ce dernier blond, mince, correct, l'air d'un officier en clubman, s'assied en face du prince, dans le fauteuil que celui-ci lui désigne.

CERCLEUX. — Je ne suis pas en retard, Monseigneur?... pour la première fois j'avais peur.

ALEXANDRE. — Vous êtes, au contraire, très exact, Monsieur. Ma mère m'a prié de l'excuser auprès de vous. Elle aurait vivement désiré assister à votre première leçon, mais elle est un peu souffrante ce matin.

CERCLEUX. — Sa Majesté n'a rien de grave, j'espère?

ALEXANDRE. — C'est une migraine, ma mère y est très sujette.

CERCLEUX. — Vous étiez en train de lire, Monseigneur, lorsque je suis entré.

ALEXANDRE. — Oui, une étude sur le cardinal de Richelieu.

CERCLEUX. — Très bon ouvrage... ce genre de lecture vous intéresse?

ALEXANDRE. — Beaucoup... j'aime les livres d'histoire et surtout ceux consacrés aux grands hommes...

CERCLEUX. — La patrie reconnaissante.

ALEXANDRE. — Comment?

CERCLEUX. — Rien.

ALEXANDRE. — Je cherche des leçons pour l'avenir et j'étudie la façon de me faire chérir de mes sujets.

CERCLEUX. — Mon Dieu, Monseigneur, il est évident que c'est là de forts beaux projets et de sérieuses occupations, mais je crois que vous faites fausse route. Vous avez dix-huit ans, vous avez fait vos études au lycée Gambetta, éducation excellente pour un prince. Vous êtes bachelier ès lettres et ès sciences, chose commune chez nos fils d'épiciers, mais plus rare pour un prétendant au trône de Styrie. Tout cela est très bien... mais, à présent, c'est fini de rire. Vous arrivez dans le monde avec deux bachos qui ne vous aideront pas à passer le fleuve de la vie. Il vous reste à apprendre la vie, Monseigneur, et, pour commencer, la Reine, votre mère, m'a chargé de vous dire la vérité que l'on doit aux princes. Je ne vous cacherai donc pas plus longtemps qu'il est plus que probable que vous ne monterez jamais sur le trône de Styrie... je vous afflige, Monseigneur ?

ALEXANDRE, *un peu pâle*. — Vous venez de me porter un rude coup.

CERCLEUX. — Il le fallait. Est-ce que vous y comptiez vraiment ?

ALEXANDRE. — Sur quoi ?

CERCLEUX. — Sur votre trône ?

ALEXANDRE. — C'était le but de ma vie. Voulez-vous donc dire que je doive renoncer à mon titre de prétendant ?

CERCLEUX. — Ne faites jamais cela, Monseigneur. Il faut un titre dans ce monde : prétendez toujours, prétendez le plus que vous pourrez, mais sans espoir.

ALEXANDRE. — Ce n'est pas drôle.

CERCLEUX. — On s'y fait. Il y en a plus de sept en Europe, sans compter la France, qui sont dans votre cas. Prenez exemple sur vos petits camarades : ils n'en meurent pas, ils en vivent, au contraire. Vous êtes comme ces auteurs qui ont toute leur vie l'œuvre définitive en préparation. Donc, gardez votre titre. Maintenant, j'aborde une autre question.

ALEXANDRE. — Ah ! Monsieur, qu'allez-vous encore me dire ? J'ai peur... vous arrachez les illusions comme des dents.

CERCLEUX. — Hélas ! Monseigneur, si je pouvais vous endormir ! (*Avec un sourire.*) Ça viendra peut-être. Le roi Nicolas, votre

père, était le modèle des monarques, son peuple l'a renversé si bien qu'on a pu dire de lui que c'était un modèle déposé. (*Voyant que le prince ne sourit même pas.*) Oh ! mon Dieu, je ne dis pas que ça soit irrésistible. Il a dépensé dans l'exil presque tout ce qu'il avait pu économiser pendant son règne sur une assez maigre liste civile, en sorte que, dans l'avenir, vous serez à la tête d'une fortune très médiocre, et, pour le moment, vous disposez d'une pension fort mince.

ALEXANDRE. — Maman me donne quinze louis par mois, ce n'est pas baisef.

CERCLEUX. — Non, ce n'est pas baisef. C'est ce que le petit Compotier dépense pour ses bretelles. Il s'agit pourtant, et telle est la volonté de la Reine, votre mère, il s'agit que vous teniez, malgré cette plus que modeste pension, un rang honorable dans la société parisienne, afin de vous caser convenablement, car voici le problème qui se présente : étant donné un prince, lui faire faire un mariage princier, ce qui serait la chose du monde la plus aisée si votre père, au lieu

d'être pasteur de peuples, avait été simplement dans les pâtes alimentaires. Pour faire un tel mariage, il faut moins être que paraître, et paraître exige des conditions d'existence et de tenue que vous ne pouvez remplir qu'avec de l'argent. Or, vous n'en avez pas, comment vous en procurer d'une façon admise? C'est ce qui fera l'objet de la première leçon. Je n'ai pas l'intention de vous faire un cours, mais ce sera, si vous le voulez bien, d'aimables causeries, tantôt ici, tantôt dans le monde, d'autres fois dans le demi, au Bois, au théâtre, un peu partout... je tâcherai à causer de chaque chose en son milieu. Aujourd'hui seulement, et comme le sujet est un peu ardu, je vous prierai de prendre quelques notes. Écrivez donc, s'il vous plaît : Première leçon : Du Tapage.

ALEXANDRE, *un peu étonné*. — Comment dites-vous?

CERCLEUX. — Je dis Tapage. Ne connaissez-vous pas ce mot?

ALEXANDRE. — Certes, cela veut dire train, bruit; les synonymes sont boucan, chahut,

brouhaha, hourvari ; on dit aussi faire du rafa-fut, du ressaut, du schproum !

CERCLEUX. — Oui, oui, je sais, dans la flotte... mais ce n'est pas dans ce sens-là que nous le prendrons. Écrivez, s'il vous plaît, une petite définition : vous y êtes ?

ALEXANDRE. — Parfaitement.

CERCLEUX. — Le Tapage est l'action d'emprunter une somme d'argent avec l'intention ferme et *raisonnée*, soulignez *raisonnée*, de ne pas la rendre. Comprenez-vous ?

ALEXANDRE, *rougissant et un peu hésitant*. — Sans doute, mais n'est-ce pas une sorte de vol ?

CERCLEUX. — Ne dites jamais cela, Monseigneur... voilà un bruit qu'il ne faut pas faire courir.

ALEXANDRE. — Pourtant...

CERCLEUX. — Cette définition est peut-être un peu brutale... surtout pour commencer. En voulez-vous une autre qui choque moins vos idées ?

ALEXANDRE. — Avez-vous donc plusieurs définitions d'une même chose ?

CERCLEUX. — Des définitions, Monseigneur, j'en aurai tant que vous voudrez et jusqu'à ce que j'en aie trouvé une qui flatte votre conscience. Aimez-vous mieux celle-ci, par exemple ? Le tapage est un impôt prélevé par ceux qui n'ont rien ou pas assez sur ceux qui ont beaucoup ou trop.

ALEXANDRE. — Cela satisfait mieux les idées de justice.

CERCLEUX. — C'est la justice immanente des choses elle-même ! J'ai, d'ailleurs, consigné plusieurs observations d'expérience dans un petit ouvrage que j'appelle : *Manuel du parfait tapeur*, et qui doit paraître prochainement chez Rothschild avec des dessins de Forain. Je vous demanderai la permission de vous en lire les bonnes feuilles.

ALEXANDRE. — Je vous en supplie.

CERCLEUX. — Et d'abord que doit être le Tapeur, j'entends le Tapeur type, le Tapeur avec un grand T. Le Tapeur doit avoir un beau nom, bien porté par ses ascendants, ce qui lui facilite des relations. Il doit être toujours très correct, plutôt mis avec recherche

afin d'inspirer confiance et plus aisément faire des dupes ; pour la même raison, faire partie d'un cercle coté. Il est évident qu'être du Franco-Rasta ou des Pieds-Nickelés ne serait pas une recommandation. Il doit être parfaitement au courant de la vie privée, des liaisons, des scandales, des infamies, des vices secrets, des passions honteuses des gens auxquels il peut s'adresser. Il doit connaître tous les cadavres, car autant le Tapeur doit inspirer confiance par ses exquis relations et la correction de sa tenue, autant il doit inspirer défiance par sa science parfaite du potin et son adresse à faire des mots cruels.

ALEXANDRE. — Mais en supposant qu'on sache tout ce que vous dites, il faut encore avoir de l'esprit et tout le monde ne peut pas faire des mots cruels.

CERCLEUX. — Cela n'a aucun rapport avec l'esprit. Il est aussi facile d'être cruel que bienveillant, et l'amabilité et la rosserie sont à égale distance de la vérité ; mais tandis que pour être aimable il faut atténuer ce qu'on pense réellement pour être rosse on n'a qu'à

l'exacerber. C'est une affaire d'habitude, d'entraînement si vous aimez mieux. Je continue. Le Tapeur doit être de première habileté à l'épée et au pistolet, afin d'être en état de répondre à toute allusion ou réclamation et même au besoin de la provoquer. En un mot il doit être une force, c'est-à-dire être redoutable. Mais toutes ces qualités de lutte, d'attaque et de défense, il ne les développera que vis-à-vis de certaines personnes qui forment la classe, assez restreinte d'ailleurs, des tapables ou gens susceptibles d'être tapés. Avec tout le reste de la Société, il devra se montrer aimable et bon, séduisant dans le monde, généreux dans le demi, charitable et obligeant avec les humbles, sans familiarité toutefois, de façon à s'attirer, quoi qu'il fasse à la minorité, les sympathies de la majorité et à mettre toujours les rieurs de son côté. Tel fut Gaston Bayard, type bien parisien, et qui, fils d'un petit marchand de bois, mena la vie à grandes guides, et mérita d'être surnommé le Chevalier tapeur et sans reproche.

ALEXANDRE, *riant aux éclats*. — Ah ! ah ! ah !

CERCLEUX. — Qu'avez-vous, Monseigneur ?

ALEXANDRE. — J'ai compris.

CERCLEUX. — Tant mieux ! tant mieux. Vous ne vous ennuyez pas, vous n'êtes pas fatigué ?

ALEXANDRE. — Au contraire, tout cela m'intéresse au plus haut point.

CERCLEUX. — C'est une étude très attachante...

ALEXANDRE. — Tout un art !

CERCLEUX. — Et même une science, une véritable science. A présent que nous avons défini ce que doit être le Tapeur...

ALEXANDRE. — Avec un grand T...

CERCLEUX. — Toujours... il convient de définir ce que doivent être les Tapés... Ces derniers devront toujours pouvoir être pris par les sentiments, les mauvais bien entendu : la vanité, la crainte ou l'intérêt. En aucun cas, il ne faut compter sur la générosité naturelle ou l'obligeance des gens, encore moins sur leur reconnaissance, si on leur a auparavant rendu quelque service. Il y a des exceptions cependant. Voici un principe absolu et sur

lequel je ne saurais trop attirer votre attention : il ne faut jamais accepter d'une femme le moindre secours d'argent, alors même que vous l'adoreriez et qu'elle vous aimerait bien... Vous êtes joli garçon, Monseigneur, quelques-unes pourraient vous tenter et vous en offrir...

ALEXANDRE. — Braves créatures.

CERCLEUX. — Soyez inflexible, car les femmes qui sont sincères et admirables dans ces moments-là deviennent injustes et vipérines à l'heure inéluctable des ruptures et vous reprochent ces sortes de services en des termes qui le plus souvent manquent de noblesse, et même lorsqu'elles ne vous les ont pas rendus !

ALEXANDRE. — Pourtant, si comme vous le prétendez, mon but dans la vie est de faire un beau mariage, il me semble qu'épouser une femme riche, alors que soi-même on n'a pas le sou, c'est en somme recevoir d'elle un secours d'argent.

CERCLEUX. — Voilà encore un bruit qu'il ne faut pas faire courir, Monseigneur, ce serait discréditer la belle institution du mariage sur laquelle repose la Famille et par conséquent

la Patrie. (*Il fredonne l'air national styrien.*)

ALEXANDRE. — Excusez-moi : je ne voyais pas si loin.

CERCLEUX. — Non, non, lorsque pauvre vous épousez une jeune fille qui a un sac, dites-vous bien, pour chloroformer vos scrupules, que ce sac lui vient avant tout de ses parents et que, par conséquent, c'est les parents que vous tapez de ce sac, tapage auquel le père et la mère mettent d'ailleurs cette condition expresse que vous couchiez avec leur « demoiselle ».

ALEXANDRE. — A ce compte-là, je me vends... c'est odieux ou ridicule.

CERCLEUX. — Évitez donc d'employer ces mots immédiats et définitifs. D'abord, ces sortes de sacs-là ne sont jamais des ridicules ; ensuite si la « personne » est exquise et désirable, ne pouvez-vous pas être sincèrement épris ? Un grand amour, une passion véritable ne purifient-ils pas tout ?

ALEXANDRE. — Sans doute, mais dans le cas opposé ?

CERCLEUX. — J'y arrive... Si la personne,

au contraire, a le genou engoncé, le ventre concave, les seins piriformes, l'œil pauvre, le cheveu triste et la dent terne, si, en un mot, elle n'est pas très jolie, n'est-il pas naturel que vous soyez dédommagé par la fortune de cette infortunée de votre dévouement à lui faire connaître des ravissements qui vous inspireraient plutôt de la répugnance ?

ALEXANDRE. — Cela me paraît assez juste.

CERCLEUX. — Vous voyez bien, Monseigneur, vous y venez. Je vous le dis, c'est mathématique. Donc, et pour nous bien résumer, retenez bien ce principe absolu : En dehors du mariage, il ne faut jamais taper une femme, même avec une fleur. Je vous ai dit tout à l'heure qu'il fallait prendre les gens par leur sentiment, — la vanité par exemple, — ce qui peut se formuler ainsi : il faut toujours taper un plus petit que soi.

ALEXANDRE. — Comment?... je ne comprends pas.

CERCLEUX. — Plus petit, non pas par la fortune, ce qui n'aurait pas de sens, mais par le rang, l'éducation, la naissance. C'est ainsi

que l'on a vu des ducs et même des princes héritiers taper de simples barons d'une religion différente de la leur. Ces derniers se paient en donnant familièrement le bras dans la rue à leurs obligés, en les ayant à leur table en des dîners où ils déploient un luxe insolent qui allège d'autant le fardeau de la reconnaissance.

ALEXANDRE. — Je ne pourrais pas dîner avec un homme auquel je devrais de l'argent dans ces conditions-là... Il me semble que cela se verrait sur mon visage.

CERCLEUX. — Oui... et vous auriez le plus grand tort; d'abord, ce n'est pas sur votre visage que cela se verrait, c'est plutôt sur le sien, et puis il faut toujours être très crâne avec les gens que l'on a tapés, ne pas les fuir, ni les éviter; lorsqu'on les rencontre il ne faut pas passer sur l'autre trottoir, mais au contraire marcher vers eux la main tendue...

ALEXANDRE. — Encore !...

CERCLEUX, *souriant*. — Oui, encore... et le visage largement épanoui; de même accepter

d'aller au théâtre avec eux, enfin ne pas les lâcher et même, si leur femme n'est pas trop repoussante, devenir son amant. De cette façon, vous entrez dans leur intimité, vous les chambrez et vous écartez les gêneurs et les parasites, dangereux rivaux, car le Tapeur doit être un solitaire, l'association ne vaut rien. Toutes les sociétés qui se sont formées dans ce but ont misérablement échoué. Ainsi, dernièrement, quelques jeunes gens qui avaient beaucoup lu Gustave Aymard et Fenimore Cooper ont organisé une bande et se sont intitulés prétentieusement les Tapeurs de l'Arkansas... ils n'ont pas fait un sou. Sous l'Empire...

ALEXANDRE. — Lequel ?

CERCLEUX. — Le second... il y avait aussi les Tapeurs de la Garde... ils ont assez bien marché, mais c'était une époque de corruption... vous êtes trop jeune pour avoir connu ça. Il faut donc être seul, se conduire dans la vie avec la prudence du serpent et l'œil du faucon et taper son frère pâle avec le rire silencieux de Bas-de-Cuir.

ALEXANDRE. — Enfin, on ne doit compter que sur soi-même.

CERCLEUX. — Précisément... Jack l'Éventreur était seul.

ALEXANDRE, *frissonnant*. — Brrrrr !

CERCLEUX. — Vous avez froid, Monseigneur ?

ALEXANDRE. — Oui, dans le dos, un peu.

CERCLEUX. — On peut faire fermer la fenêtre.

ALEXANDRE. — Oh ! ce n'est pas la fenêtre, c'est ce que vous dites.

CERCLEUX. — Parce que je vous ai parlé de Jack l'Éventreur ? mais c'était mon devoir, et cela nous amène à ceci : il faut taper comme on assassine, c'est-à-dire aller jusqu'au bout : être bien décidé, n'écouter aucun raisonnement, terrifier la victime qui est alors forcée de s'exécuter. Il est puéril de taper par correspondance, par la même raison que lorsqu'on en veut à quelqu'un on ne lui envoie pas une balle ou un coup de couteau dans une lettre. Donc, n'écrivez jamais, c'est quelquefois dangereux et toujours inutile. Mais il est bientôt midi, nous en resterons là aujourd'hui, d'autant plus que je ne veux pas

vous fatiguer et vous surcharger la mémoire.

ALEXANDRE. — Je ne suis pas fatigué du tout et j'ai passé deux heures délicieuses.

CERCLEUX. — J'ai fait de mon mieux, Monseigneur. Est-ce à dire que vous saurez taper demain ou dans un mois ? Non, je n'ai pas cette prétention. ce serait trop beau ! Mais vous avez les principes, il faut qu'un jeune homme ait des principes. Ah ! j'oubliais... la Reine votre mère m'a prié de vous perfectionner dans l'étude de la langue anglaise...

ALEXANDRE. — Pourquoi ?... je ne serai pas dans le commerce ?...

CERCLEUX. — Oui, mais vous êtes appelé, Monseigneur, à connaître des jockeys, et pour peu que vous-même conduisiez un mail ou montiez en obstacles, cet idiome vous est indispensable. Je vais donc vous dicter un petit thème qui aura justement quelque rapport avec la leçon ou plutôt la causerie que je viens d'avoir l'honneur de vous faire. Écrivez, s'il vous plaît. C'est une anecdote tirée de mon petit manuel. Vous y êtes ?

ALEXANDRE. — J'y suis.

CERCLEUX. *Il dicte, le prince écrit.*

TRAIT DE PRÉSENCE D'ESPRIT D'UN TAPEUR

C'est le titre.

ALEXANDRE. — Parfaitement.

CERCLEUX. *Il continue de dicter.* — « Le gros
« La Poussah, gentilhomme sans fortune et
« des plus dépensiers, avait coutume chaque
« matin de prendre une voiture de cercle et
« dans cet observatoire roulant, il cherchait
« le miché qui lui donnerait les cinq ou cin-
« quante louis nécessaires à sa vie d'une jour-
« née. »

ALEXANDRE. — Comment dit-on miché en anglais? ce n'est pas dans le dictionnaire.

CERCLEUX. — Vous mettrez *Price of Walles*.
Je continue : « Dans une de ces promenades,
« et comme sa voiture s'arrêtait devant le
« cercle de la Rotonde, il vit stationner devant
« la porte cochère un de ses amis, ancien book-
« maker, auquel il devait cinq mille francs et
« qui évidemment l'attendait. Éviter le fâcheux
« n'était pas chose facile. La Poussah descend
« de voiture et entre résolument dans la mai-

« son, immédiatement suivi du bookmaker.
 « Arrivé devant l'ascenseur (le cercle était
 « au troisième étage) il s'efface avec la plus
 « exquise courtoisie et dit à son créancier :
 « Après vous, Monsieur. » L'autre obéit, pen-
 « sant qu'on va s'expliquer, mais à peine est-
 « il entré dans l'ascenseur que La Poussah en
 « referme vivement la porte, et froidement,
 « d'un coup de levier, il l'envoie au troisième
 « étage. Puis il remonta dans sa voiture et
 « évita ainsi le fâcheux. » Voilà. Vous me re-
 mettez ce thème-là la prochaine fois que je
 vous verrai, c'est-à-dire après-demain. Au
 revoir, Monseigneur, il me reste à vous remer-
 cier de votre bienveillante attention.

ALEXANDRE. — Mais comment donc, c'est moi
 au contraire qui...

Saluts. Poignées de mains. Reconduite à la porte.

CERCLEUX. — Alors c'est entendu... après-
 demain.

ALEXANDRE, *certain que le professeur est parti.* — Eh bien vrai ! il est rien long, le
 thème qu'il m'a donné, c't'animal-là!

II

CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES

Le cabinet de travail du prince. Alexandre de Styrie attend son jeune professeur. Ce dernier est bientôt introduit par un domestique, alors que sonnent dix heures.

ALEXANDRE, *se levant*. — Bonjour, Monsieur... je vous attendais avec impatience.

CERCLEUX, *regardant sa montre*. — Pourtant...

ALEXANDRE. — Il n'est que dix heures... je sais bien ; mais je me faisais depuis notre dernière leçon...

CERCLEUX. — Voilà un bien gros mot.

ALEXANDRE. — Depuis notre dernière causerie...

CERCLEUX. — J'aime mieux ça.

ALEXANDRE. — Je me faisais une véritable fête de vous revoir.

CERCLEUX. — Vous êtes trop aimable. Monseigneur.

ALEXANDRE. — Ma mère m'a encore chargé de l'excuser auprès de vous... Elle ne peut assister à notre entretien, malgré le très vif désir qu'elle en aurait eu.

CERCLEUX, *avec un intérêt bien joué*. — Sa Majesté serait-elle encore souffrante?... Elle avait déjà la migraine avant-hier, m'avez-vous dit.

ALEXANDRE. — Non, elle se porte très bien, seulement elle est sortie à bicyclette ce matin.

CERCLEUX. — Ah... Sa Majesté est une intrépide cyclewoman...

ALEXANDRE. — Maman ! pour sûr qu'elle la frôle, la pédale ! elle est même très calée... (*Avec fierté.*) Elle détient le record de l'heure.

CERCLEUX. — Tiens, tiens, savais pas.

ALEXANDRE. — Mais oui... elle a battu Marie-Thérèse de Pneuh, vous savez bien, celle qui a gagné la course des artistes... elle l'a battue de trente mètres soixante-quinze.

CERCLEUX. — Sérieusement ?

ALEXANDRE. — Parole ! Enfin bref, maman m'a prié de vous dire...

Il s'assied.

CERCLEUX. — Comment donc ! Sa Majesté est tout excusée.

Eh bien, Monseigneur, si vous n'y voyez pas d'inconvénient, nous allons travailler un peu.

ALEXANDRE. — Mais je ne demande pas mieux... de quoi parlerons-nous aujourd'hui ?

CERCLEUX. — De la tenue.

ALEXANDRE. — Des livres ?

CERCLEUX, *souriant*. — Mais non... de la tenue que l'on doit avoir dans la vie, de la manière de s'habiller, de se loger, de s'amuser. Je vous ai indiqué l'autre jour les moyens de vous procurer de l'argent d'une façon honorable et même tolérée. Cet argent une fois obtenu vous servira à mener le train nécessaire pour faire bonne figure dans le monde où vous fréquenterez. Il faudra d'abord que vous soyez chez vous, et nous nous occuperons d'un appartement.

ALEXANDRE. — Petit rez-de-chaussée...

CERCLEUX. — J'en étais sûr... justement je ne vous conseillerais pas le rez-de-chaussée : c'est devenu un peu trop gigolo... prenez plutôt un atelier.

ALEXANDRE. — De quoi ?

CERCLEUX. — De peinture, bien entendu.

ALEXANDRE. — Mais je ne peins pas, je ne suis pas artiste.

CERCLEUX. — Raison de plus... avec un atelier, vous aurez l'air de vous occuper d'art, ce qui n'est pas mauvais pour un prince sans travail, lorsqu'il n'est pas explorateur ; vous pouvez même toujours avoir sur un chevalet quelque vague étude de paysage ou de tête... je vous recommanderai un de mes amis, un garçon très intéressant qui a la spécialité de faire des ébauches de chefs-d'œuvre pour gens du monde.

ALEXANDRE. — Il a du talent, votre ami ?

CERCLEUX. — Beaucoup.

ALEXANDRE. — Pourquoi fait-il ce métier-là, alors?... moi, il me semble qu'à sa place

j'aimerais mieux faire des tableaux que je signerais.

CERCLEUX. — Ah voilà... lui aussi aimerait mieux... mais il n'a du talent que pour ébaucher, il ne peut pas finir... ça il ne faut pas le lui demander.

ALEXANDRE. — Soyez tranquille, je ne lui en parlerai même pas.

CERCLEUX. — Alors il tâche à utiliser les dons incomplets qu'il tient de la nature. Maintenant vous pourrez apporter dans l'aménagement de cet atelier la fantaisie la plus folle et le plus grand éclectisme. Vous n'êtes pas astreint à rester dans une époque, un style déterminés. A côté de divans profonds comme des tombeaux et de hamacs légers tressés en cheveux de femmes, vous pouvez parfaitement mettre un banc, un simple banc vert comme il y en a dans les squares et vous aurez une réputation d'originalité, ce qui est toujours flatteur. Vous pouvez semer çà et là, comme au hasard, les objets les plus divers tels qu'une pirogue indienne, une chaise à porteurs, un clavecin, un bidet, une guillotine

et personne n'aura le droit de vous juger. Enfin un atelier a cet avantage que vous pouvez l'arranger avec très peu de chose, des affiches aux murs, quelques étoffes, et c'est toujours très bien. C'est comme ces jolies filles dont on dit qu'un rien les pare; telle fut Phrasie la Moukère, qui soupait toute nue : une rose dans les cheveux, une cigarette aux lèvres, elle était charmante.

Le prince ouvre de grands yeux.

Nous chercherons donc un atelier.

ALEXANDRE. — Vous avez des idées épatantes.

CERCLEUX. — Mais non... Pour commencer et comme vous ne prendrez presque jamais vos repas chez vous, vous n'avez pas besoin de plus d'un domestique et demi.

ALEXANDRE. — Qu'entendez-vous par ces paroles?

CERCLEUX. — J'entends par ces paroles un valet de chambre expérimenté et qui sache faire un peu de cuisine et un groom; par exemple un jeune Égyptien de huit à douze

ans que je vous ferai expédier du Caire et auquel vous conserverez son costume national.

ALEXANDRE, *sautant de joie*. — Ah ! que ce sera gentil !

CERCLEUX. — Seulement, quand vous recevrez des femmes, il ne faudra pas le montrer.

ALEXANDRE. — Pourquoi ?

CERCLEUX. — Parce que, si elles sont vicieuses, elles reviendraient pour le nègre. Mais j'ai tort de vous dire cela, vous ne pouvez pas encore comprendre. A ce propos, vous n'avez jamais connu de femmes, Monsieur ?

ALEXANDRE. — Connu... comment ?

CERCLEUX. — Dans le sens biblique du mot : Adam connut Ève... vous savez bien.

ALEXANDRE, *rougissant très fort*. — Non, Monsieur... pas encore.

CERCLEUX. — J'aime mieux ça que si vous aviez déjà chanté, comme disent les professeurs quand on leur amène un élève. Mais nous en reparlerons quand le moment sera venu.

ALEXANDRE. — Dans combien de temps à peu près ?

CERCLEUX. — La prochaine fois, sans doute.

ALEXANDRE. — Chic !

CERCLEUX. — Je voudrais vous dire quelques mots au sujet de la toilette, des vêtements, du linge, etc. Il faut avant tout être correct ; on est élégant si l'on peut, dandy si on l'ose. (*Toisant le prince.*) Je crois que vous pourrez être élégant, mais il vous faudra un tact parfait, un goût très délicat, parce que vous êtes extrêmement brun ; vous avez un type bien accusé et tout ne vous ira pas, et si vous mettiez seulement un complet gris et une cravate claire, vous auriez l'air d'un marchand de dattes habillé à l'européenne pour aller voir sa bonne amie.

ALEXANDRE. — Vraiment... c'est dommage... justement j'adore les couleurs claires.

CERCLEUX. — C'est toujours comme ça... je regrette, Monseigneur, mais il était de mon devoir de vous prévenir.

ALEXANDRE. — Je vous en remercie.

CERCLEUX. — Vous ne devez porter que les nuances et les coupes qui vous siéent, *et cela quelle que soit la mode*, de même que l'on ne

doit manger que les plats que l'estomac peut digérer. Vous choisirez donc vos complets dans les teintes discrètes et foncées, telles que tabac, bleu ardoise, pavé de bois mouillé ; pourtant avec la jaquette ou la redingote toujours noires, le pantalon pourra être hardi, *mais sans provocation*, et s'il vous pousse la fantaisie d'une nuance claire, choisissez-la plutôt souriante que gaie.

ALEXANDRE. — C'est difficile, tout ça.

CERCLEUX. — Je crois bien... et encore je ne vous donne que quelques idées en passant, de vagues aperçus. Je tâche à éveiller votre jeune esprit, je vous apprends à apprendre et alors vous pourrez lire avec fruit deux ouvrages que je vous prie de noter : *Du Dandysme et de Georges Brummell*, par J. Barbey d'Aurevilly, et *Leur Beau Physique*, par Henri Lavedan.

ALEXANDRE. — Je vais les acheter ce soir même.

CERCLEUX. — Voyez-vous, il faut être raffiné, mais pas efféminé : ceci s'applique surtout aux dessous, aussi importants chez un homme

que chez une femme ; mais autant ils peuvent être chez la femme luxueux et tourmentés, autant ils doivent être chez l'homme simples et calmes. Donc pas de ces chaussettes bariolées et de ces caleçons de voyante soie qui vous font ressembler à des clowns ou à des gymnasiarques. Une femme très fagieuse et surtout très femme me disait que rien ne la troublait comme de voir son jeune amant en chaussettes de soie noire et caleçon de toile très blanche... il faudrait peut-être en conclure que les femmes n'aiment pas que leurs amants aient des dessous de cocottes ; il faut qu'ils restent des hommes et même l'idée d'un peu de brutalité dans les tissus ne devrait pas être complètement écartée.

ALEXANDRE. — Et les cravates ?

CERCLEUX. — Vous devez prendre des cravates sévères ou attendries, ironiques parfois, mais jamais éclatantes... en tous cas les faire faner avant que de les porter.

ALEXANDRE. — Comment ?

CERCLEUX. — Mais oui, il y a certaines parties de l'habillement qui ne doivent jamais

avoir l'air d'être entièrement dans leur neuf, la cravate est du nombre. C'est pourquoi lorsqu'elle arrive de chez le chemisier, il faut en cravater un mannequin pour fatiguer un peu, assouplir l'étoffe et ensuite l'exposer au soleil et à l'air, pour atténuer, anémier pour ainsi dire les couleurs. De même la jaquette, la redingote, l'habit ne doivent jamais avoir l'air d'être portés pour la première fois. Il faut les entraîner chez soi, leur faire faire un petit travail dans l'intimité, en les portant pendant quelques jours une heure ou deux, en marchant, s'asseyant, s'étendant avec... vous saisissez bien ?

ALEXANDRE. — Parfaitement.

CERCLEUX. — D'autres choses, au contraire, doivent toujours sembler neuves : tels sont les pantalons, les gants, le chapeau, le chapeau de soie surtout, qui doit être poli et brillant comme un sabre, selon la belle expression de Paul Bourget !

Avec du lyrisme presque :

Ah ! Monseigneur, si vous sortez avec une femme et qu'elle ne puisse pas, ayant oublié

sa petite glace, arranger ses cheveux ou se mettre de la poudre de riz devant votre chapeau, si vous n'avez pas les huit reflets, alors autant valait rester chez vous... car vous n'aurez qu'un *chapeau*, mais vous n'aurez pas *le chapeau* !

ALEXANDRE. — Mais comment arriver à un tel résultat ?

CERCLEUX. — On y arrive pourtant. (*Il prend son chapeau et le passe au prince.*) Tenez, Monseigneur, regardez-vous là dedans !

ALEXANDRE, *se mirant*. — Parfaitement... c'est admirable.

CERCLEUX. — N'est-ce pas ? Quelquefois je m'amuse à me raser devant mon chapeau.

ALEXANDRE. — C'est incroyable ! Comment faites-vous ?

CERCLEUX. — Ah ! voilà... c'est un secret, un tour de main. C'est en le frottant moi-même avec une certaine étoffe que je vous dirai et que j'ai trouvée après en avoir essayé une centaine.

ALEXANDRE. — Quelle patience !

CERCLEUX, *illuminé*. — C'est en essayant une

centaine de fibres de divers végétaux qu'Edison a trouvé pour sa lampe la meilleure incandescence. Oui, ce sont ces détails-là qui font le véritable chic. « Brummell, raconte le « grand Barbey d'Aurevilly, portait des gants « qui moulaient ses mains comme une mous- « seline mouillée. Mais le dandysme n'était « pas la perfection de ces gants qui prenaient « le contour des ongles, comme la chair le « prend, c'était qu'ils eussent été faits par « quatre artistes spéciaux, trois pour la main « et un pour le pouce. »

ALEXANDRE. — C'est insensé !

CERCLEUX. — Tout le monde peut payer un chapeau deux louis chez un chapelier anglais, mais chercher l'étoffe qui donnera le maximum de brillant, la chercher jusqu'à ce qu'on l'ait trouvée, voilà ce que tout le monde ne peut pas faire.

ALEXANDRE. — Il faut du temps !

CERCLEUX. — Et de l'observation. Tenez, Monseigneur, c'est comme le pli.

ALEXANDRE. — Quel pli ?

CERCLEUX. — Le pli du pantalon. Vous avez

dû remarquer que j'ai un pli à mon pantalon.
(*Il se lève.*) Voyez-vous ?

ALEXANDRE. — En effet ; à quoi ça sert-il ?

CERCLEUX. — A rien... seulement c'est chic, c'est le dernier pli ; on dit de moi que « j'ai le pli » et si on le remarque, c'est que je l'obtiens d'une certaine façon.

ALEXANDRE. — J'aurais cru qu'il n'y en avait qu'une... en le pliant.

CERCLEUX. — Vous avez raison, il y a d'abord celle-là, mais alors le pli est froid comme celui d'un serpent. Il y a aussi les extenseurs, mais alors le pli est raide et cassant... et puis c'est mécanique, cela n'a pas d'âme. Cet hiver, à Cannes, à l'hôtel Victoria où j'étais descendu, il y avait un Anglais avec sa mère qui était percluse de rhumatismes. Nous l'avions surnommée la Mère des Sept Douleurs. Tous les matins cet Anglais demandait à la femme de chambre un fer à repasser et qu'il fût très chaud ; je croyais que c'était pour repasser sa mère et je trouvais cela très bien ; mais un jour je sus que c'était pour repasser le pli de son pantalon et j'ai trouvé

cela beaucoup plus touchant... Qu'en dites-vous, Monseigneur ?

ALEXANDRE. — Je ne saurais vous dire... je ne vois pas du tout...

CERCLEUX. — Voulez-vous que je vous raconte un autre trait ?

ALEXANDRE. — Je vous en prie.

CERCLEUX. — L'autre jour je suis entré chez un de mes amis, un jeune humoriste aussi subtil en fait d'esprit que de vêtement... et j'ai vu dans son cabinet de travail, étendu par terre, sur des journaux, le pantalon qu'il devait mettre le soir et sur lequel il avait posé le dictionnaire de Larousse. Il m'expliqua alors que selon le degré de fatigue du vêtement, selon la plus ou moins grande souplesse du drap, il variait le nombre des volumes de cette admirable encyclopédie, de façon à avoir toujours le même pli, en un mot, son pli à lui.

ALEXANDRE. — Vous ne vous moquez pas un peu de moi ?

CERCLEUX. — Je vous dis l'absolue vérité, Monseigneur, et si je vous raconte tout cela, ce n'est pas pour faire étalage d'une vaine science,

c'est pour vous montrer quelle part immense de raisonnement, d'initiative et de sollicitude doit entrer dans l'exercice de votre toilette. Il ne suffit pas d'aller chez les bons faiseurs et de suivre panurgement la mode... A propos, c'est un nœud tout fait que vous avez là?

ALEXANDRE. — Oui.

CERCLEUX. — Vous ne savez donc pas faire votre nœud vous-même?

ALEXANDRE. — Non.

CERCLEUX. — En ce cas, il n'y a pas une minute à perdre. (*Il enlève sa jaquette et son gilet.*) Je vais avant de partir vous donner une leçon de nœuds. Il y en a deux essentiels qu'il faut savoir faire, la régates et le plastron. (*Résolu.*) Je ne sortirai pas d'ici avant que vous ne les possédiez complètement.

Ils passent tous deux dans le cabinet de toilette du prince et devant la glace, Cercleux fait, défait et refait des plastrons et des régates jusqu'à ce que son élève ait saisi le mouvement.

ALEXANDRE, *essayant de faire lui-même ce qu'il a vu faire à Cercleux.* — Je crois que j'y arriverai.

CERCLEUX. — Ça ne peut pas se faire du premier coup... vous n'avez qu'à vous exercer. Aujourd'hui, je ne vous donnerai pas de thème anglais... vous travaillerez la cravate. La prochaine fois, vous devrez parfaitement savoir faire le nœud

ALEXANDRE. — Je tâcherai.

CERCLEUX. — Il le faut. Au revoir, Monseigneur.

ALEXANDRE. — Au revoir, Monsieur.

Salut, poignées de mains. Exit Cercleux.

III

AUX ACACIAS

Au mois de juin de cette année 1891. Six heures; les Acacias. Dans une poussière d'or, interminablement, lentement, sur deux, trois, quatre files, avec de brusques arrêts, des reparts brusques, vont quelques centaines de voitures, parmi lesquelles des sapins en bien grand nombre, et de voitures de cercle ou dites « de grande remise », quelques-unes aussi. Une noce également met sa note joyeuse.

Dans la contre-allée réservée aux piétons, le jeune prince Alexandre de Styrie et son professeur René Cercleux déambulent. Très correct, le prince est aujourd'hui cravaté de subtile et suggestive façon : cravate un peu haute, ne laissant à découvert qu'un centimètre de col ; cravate d'un foulard souple, couleur de violet sombre avec un semis de fleurettes blanches, fleurs de cresson sauvage, et très espacées. A la boutonnière un monstrueux œillet lie de vin, car, à présent, un jardinier cultive à Vaux, spécialement pour le prince, un véritable champ d'œillet et, par des mariages, des adultères ou même de simples flirts entre ses élèves, s'ingénie à obtenir des nuances extraordinaires, afin que Monseigneur ait des boutonnieres « personnelles ».

CERCLEUX. — C'est vraiment très « Acacias »,

aujourd'hui... beaucoup de monde, beaucoup de très jolies femmes surtout.

ALEXANDRE. — Pour sûr... par exemple, il y a trop de sales voitures.

CERCLEUX. — C'est aussi mon avis... Qu'est-ce que vous voulez ? tous ces gens-là ne comprennent pas qu'il faut venir ici dans une jolie voiture suffisamment attelée, ou bien alors rester chez soi.

ALEXANDRE. — Vous avez joliment raison. Ainsi, tenez, lorsque mon pauvre père vivait encore, on allait quelquefois au Bois dans un grand huit-ressorts avec un siège haut comme la tour Machin, des lanternes grosses comme des phares et un cocher galonné avec un chapeau à cocarde ; on nous regardait beaucoup ; nous avions l'air d'être dans une baignoire... j'étais très gêné... et maman n'aimait pas beaucoup ça non plus... Aussi quand papa est mort, ce qu'on l'a lavée, la bagnole paternelle !

CERCLEUX. — Vous voulez sans doute dire que l'on a vendu le carrosse du Roy ?

ALEXANDRE. — Oui, c'est vilain de parler comme ça, n'est-ce pas?

CERCLEUX. — Entre nous, ça n'a pas d'inconvénient... l'argot est une langue comme une autre, après tout... on apprend bien les langues vivantes, or l'argot est une langue vivante, c'est une langue grouillante même. Et puis, vous savez, le langage des cours, on en est bien revenu. Il ne faudrait pas non plus le parler tout le temps. Je vous raconterai à ce propos l'histoire de cette comédienne du cirque Molière, Ernestine Sanglier, qui avait eu l'honneur de donner l'hospitalité la plus intime à un monarque. A un moment elle s'inquiéta si son royal amant était heureux, et elle lui dit en vibrant : « Sirrre, éprrrouvez-vous ? »

ALEXANDRE, *qui ne comprend pas très bien.*
Alors ?

CERCLEUX. — Alors, le monarque a éprouvé l'envie de s'en aller, naturellement... c'est ce qu'il a fait d'ailleurs et c'est ce qui prouve qu'il y a des circonstances dans la vie où la pose et l'étiquette doivent être mises de côté

pour faire place à un aimable enjouement, un mol abandon, une plaisante familiarité. Qu'est-ce que nous disions donc ?

ALEXANDRE. — Qu'il valait mieux rester chez soi que de venir ici tristement véhiculé.

CERCLEUX. — Parfaitement.,. à moins de faire comme nous, de venir à pied. Quand on ne peut pas les justifier, il ne faut pas avoir de prétentions : voilà un principe avec lequel lequel vous éviterez souvent le ridicule dans la vie. De la sorte nous voyons tout le monde, nous faisons une promenade hygiénique.

ALEXANDRE. — Et nous passons inaperçus. *(Cependant le prince s'est approché de la chaussée pour voir de plus près une entrebâillée très brune nonchalamment étendue dans sa voiture, lorsque le cheval fait un écart formidable du côté de l'allée.)*

CERCLEUX, *vivement*, le tirant par le bras. — Prenez garde, Monseigneur !

A ce nom de Monseigneur, des promeneurs se retournent ; un petit rassemblement se forme, quelques personnes regardent avec curiosité, d'autres avec ironie ; une famille

israélite se courbe instinctivement; on commence à les suivre.

CERCLEUX, *très embêté, désignant une petite allée transversale.* — Semons-les, ces braves gens... prenons par là, nous rejoindrons après le tir aux pigeons; mais dérobons-nous à cette fâcheuse manifestation. (*Ils cheminent; petit silence.*) Tenez, voyez-vous, Monseigneur, nous avons été un peu ridicules. C'est une chose qu'il faut éviter à tout prix.

ALEXANDRE. — Ce n'est pas ma faute... comment faire?

CERCLEUX. — Comment faire? comment faire? je ne sais pas, moi... et notez que chaque fois que je vous appellerai « Monseigneur » en public, dans certains milieux enfin, nous serons exposés à ce désagrément.

ALEXANDRE. — C'est fort ennuyeux.

CERCLEUX. — C'est aussi mon avis.

ALEXANDRE. — Eh bien, c'est très simple, ne m'appellez plus Monseigneur.

CERCLEUX. — J'allais justement vous le proposer. Puisque vous le permettez et puisque je suis moins votre professeur que votre cama-

rade, votre ami, un ami plus âgé que vous et qui peut vous donner quelques conseils, je supprimerai en m'adressant à vous ce titre purement honorifique... de votre côté ne me donnez pas du « Monsieur », appelez-moi Cercleux tout court. Il faut en prendre dès aujourd'hui l'habitude, car je vous assure que dans différentes maisons où votre mère m'a prié de vous emmener, ces appellations cérémonieuses sembleraient tout à fait étranges et même prêteraient à rire.

ALEXANDRE, *bon enfant*. — Encore une fois, je ne demande pas mieux... si vous croyez que je tiens aux honneurs... oh ! là là !

CERCLEUX. — Vous êtes absolument dans le vrai... et même dans le monde, sauf pour les officielles occasions, souffrez le moins possible qu'on vous appelle prince de Styrie... c'est raplapla... c'est Alexandre Dumas...

ALEXANDRE. — Père ?

CERCLEUX. — Non, vous exagérez... Dumas fils.

ALEXANDRE. — Déjà !

CERCLEUX. — Ah oui, ça va vite... Prince

de Styrie, princesse de Bagdad, sentez-vous comme c'est le même jeu, le même bateau.

ALEXANDRE. — Oui, mais alors comment va-t-on m'appeler ?

CERCLEUX. — Il faudrait un surnom qui devienne facilement populaire, comme Kiki ou Toutoum, par exemple... on est plus vite connu à Paris en s'appelant comme ça que par mille exploits d'une race ancienne. Oui, Kiki, Toutoum, malheureusement c'est déjà pris ! Pourtant si votre petit nom se prêtait à une abréviation heureuse... (*Il cherche.*) Alexandre, Alex, Alelex, Xandre, Xander... non, il n'y a rien à faire.

ALEXANDRE. — Lorsque j'étais petit, on m'appelait Sacha... parce qu'en Russie c'est le diminutif d'Alexandre.

CERCLEUX. — Mais oui, je n'y pensais pas : Sacha, Sacha... c'est très gentil... on pourrait essayer. Pourquoi n'a-t-on pas continué de vous appeler ainsi ?

ALEXANDRE. — C'est moi qui n'ai pas voulu, parce qu'un jour... c'est toute une histoire.

CERCLEUX. — Allez-y.

ALEXANDRE. — Eh bien, un dimanche, j'étais alors en troisième au lycée Gambetta, j'avais emmené Lestimondoit...

CERCLEUX. — Qui ça, Lestimondoit...

ALEXANDRE. — C'était mon meilleur ami... je l'avais emmené déjeuner à la maison... alors mes parents, naturellement, m'appelaient Sacha, et le lendemain mon ami l'a répété, en se moquant de moi, à toute la classe, et depuis ce moment-là ils ne m'appelaient plus que Crachat.

CERCLEUX. — C'était votre meilleur ami, ce Lestimondoit ?

ALEXANDRE. — Oui, mais nous nous sommes fâchés.

CERCLEUX. — Je l'espère bien... Alors votre situation de prince héritier ne leur en imposait pas, à vos petits camarades.

ALEXANDRE. — Pas le moins du monde, au contraire ils me taquinaient tout le temps sous l'œil bienveillant de la police, je veux dire des pions. Il y avait surtout un nommé Crélin ; c'était le fils d'un député radical... un rouge...

CERCLEUX. — Naturellement.

ALEXANDRE. — Vous ne me comprenez pas... rouge de cheveux.

CERCLEUX. — Très mauvais ; il faut se méfier de ces gens-là.

ALEXANDRE. — C'est vrai, il n'y avait pas de vexations qu'il ne me fit subir... avec ça il était beaucoup plus fort que moi physiquement.

CERCLEUX. — Vous n'aviez pas besoin de me le dire, puisqu'il vous attaquait.

ALEXANDRE. — Ah ! oui, j'en ai vu de dures. Une fois j'étais à l'infirmerie et vous savez, au lycée Gambetta, pour aller à l'infirmerie, il faut traverser la seconde cour... mon père, le roi Nicolas I^{er}, est venu me voir, pendant une récréation, et sitôt qu'ils l'ont aperçu, tous les élèves se sont mis à crier : « Le voilà, Nicolas, ah ! ah ! ah ! »

CERCLEUX. — Nul respect pour l'exil, nul souci de la royauté. Hélas, cette réunion de jeunes gens vous offrait une image parfaite de la société au milieu de laquelle vous vivrez ; seulement comme c'était des enfants.

ils étaient avec de la férocité ce que des gens plus âgés seront avec de l'hypocrisie.

Cependant ils sont revenus aux Acacias où le défilé des voitures continue et les milliers de roues font sur le macadam un bruit monotone, comme d'une mer qui déferle. Dans une victoria à très haute capote avec, sur le siège très bas, un tout jeune cocher, un enfant presque, passe une femme en blanc, très jolie, à qui Cercleux tire un grand coup de chapeau.

ALEXANDRE. — Elle est jolie cette dame... par exemple elle a l'air d'une cocotte...

CERCLEUX. — C'en est.

ALEXANDRE. — Mais je croyais que l'on ne devait jamais saluer ces femmes-là en public.

CERCLEUX. — Mon cher Sacha, j'estime qu'il faut toujours être poli avec toutes les femmes... au surplus, moi, j'ai toujours traité les grues comme des femmes du monde et les femmes du monde comme des grues, et je dois avouer que la plupart du temps cela m'a réussi. (*Il salue encore une femme.*) Je réponds aussi poliment à une pierreuse qui m'offre ses services sur le boulevard Rochecouart, que je répondrais à cette merveil-

leuse créature qui vient de passer, si elle m'adressait la parole.

ALEXANDRE. — En y réfléchissant, loind'être ridicule, c'est très joli ce que vous faites là, et, parmi les pécheresses, il est juste de ne pas faire de distinction entre les humbles ou les éclatantes.

CERCLEUX. — Ainsi faisait Christ. J'ai donc raison d'agir ainsi, c'est très chic...

ALEXANDRE. — C'est le dernier Christ.

CERCLEUX, *souriant*. — Absolument. Ainsi, tenez, l'autre jour, au Jardin de Paris, une femme pas mal, ma foi, est venue me demander de l'accompagner chez elle. Au lieu de la repousser avec dégoût ou de plaisanter grossièrement avec elle, comme eût fait un autre promeneur, je lui ai répondu : Madame, c'est avec le plus vif plaisir que j'accepterais une offre si gracieusement faite, car vous êtes infiniment jolie et l'ensemble de vos traits exprime une grande bonté ; toutefois si cela devait m'occasionner les moindres frais, j'aimerais mieux y renoncer.

ALEXANDRE. — Et vous l'avez reconduite

chez elle dans les conditions indiquées.

CERCLEUX. — Oh ! que non, il ne faut jamais posséder une femme dont on a pitié, car alors on a l'air de profiter d'elle... seulement la personne dont je vous parle fut étonnée et charmée par mon extrême courtoisie et ce soir-là elle m'a un peu aimé, non par métier, mais avec la jolie sincérité d'un bref caprice... et depuis ce temps nous sommes les meilleurs amis du monde.

ALEXANDRE. — Oui, parce qu'elle a bien pris la chose ; mais si elle avait cru que vous vous moquiez d'elle, si elle s'était fâchée.

CERCLEUX. — C'est alors qu'elle eût été mal disposée ou d'esprit borné, et je l'aurais laissée avec son courroux. Mais c'est en abordant ces femmes-là d'une façon pas banale et avec des phrases qui diffèrent de celles qu'elles ont coutume d'entendre que l'on peut juger, d'après la manière dont elles vous répondent, si elles-mêmes sont banales ou non, amusantes ou bêtes à pleurer. Ainsi, avec la femme du Jardin de Paris, nous avons été tout de suite « en confiance » et j'ai passé une nuit

exquise, moins sous le rapport des sens que sous le rapport de l'esprit.

ALEXANDRE. — Que voulez-vous dire ?

CERCLEUX. — Eh bien, j'ai découvert que Fernande, elle s'appelait Fernande, était très intéressante. Je l'ai fait causer ; elle m'a raconté ses petites affaires, elle m'a donné des tuyaux sur un tas de gens que nous connaissons tous les deux, notamment sur le gros Kamé.

ALEXANDRE. — Le banquier ?

CERCLEUX. — Lui-même.

ALEXANDRE. — Qu'est-ce qu'elle vous a dit ?

CERCLEUX. — Je ne peux pas vous le répéter... d'abord vous ne comprendriez pas... enfin c'est un de ses clients... il la connaît depuis deux ans, mais en deux ans elle ne lui a pas dit la dixième partie de ce qu'elle m'a raconté en quelques heures. Il la paye, voilà tout, et elle le méprise, lui et ses manies. Voyez-vous, mon cher Sacha, lorsqu'une cinquantaine de ces femmes-là, prises du haut en bas de l'échelle de la galanterie, vous auront raconté leurs histoires d'alcôve, vous

connaitrez non seulement les femmes que vous plaindrez un peu, mais vous connaitrez surtout les hommes que vous mépriserez beaucoup parce que c'est là qu'ils se montrent le mieux dans toute leur animalité ancestrale et dans leur muflerie de civilisés... tout en restant parfois d'une naïveté ridicule et touchante... arrangez cela ! Mais pour provoquer ces confidences, il faut leur plaire, leur inspirer un caprice, une curiosité tout au moins, jamais une passion, car alors vous ne sauriez plus rien du tout ; elles voudraient vous faire croire que vous êtes sinon leur premier amant, du moins leur premier amour.

ALEXANDRE. — Mais le moyen de leur plaire !

CERCLEUX. — C'est d'avoir des manières douces et une parfaite urbanité... du moins auprès de celles qui en valent la peine... elles sont habituées à tant de brutalité, les pauvres ! Enfin c'est ma méthode, je vous la donne pour ce qu'elle vaut.

ALEXANDRE. — Mais vous disiez tout à l'heure qu'il fallait être grossier avec les femmes du monde... pourquoi ?

CERCLEUX. — Grossier, oh non ! mais audacieux. Les femmes du monde ressemblent à certains monuments : elles ont écrit sur la porte que vous savez : *Le public n'entre pas ici*. Alors les bonnes gens passent leur chemin et sur la foi de l'inscription n'ont même pas l'idée d'entrer ou, s'ils l'ont, n'osent pas. Mais les malins entrent tout de même... ils tournent le bouton et ouvrent la porte comme s'ils n'avaient fait que ça toute leur vie. La plupart du temps on ne leur fait pas la moindre observation, mais si on réclame, si on leur dit : — Vous n'avez donc pas lu l'inscription ? — ils répondent : — Si, parfaitement, je l'ai lue ; mais moi je ne suis pas le public. — et pour peu qu'ils le disent avec une certaine crânerie, on les croit sur parole et on les laisse passer.

ALEXANDRE. — Oui, mais si on leur demande leurs titres, leurs papiers, combien ils doivent être penauds !

CERCLEUX. — Naturellement il y a des exceptions, et ce que je vous dis des femmes du monde peut vous sembler paradoxal ; mais

peu importe, il est bon de s'en convaincre : cela vous donne de l'aplomb.

Il salue une femme qui passe.

ALEXANDRE. — C'est une cocotte ?

CERCLEUX. — Non, cette fois c'est une femme du monde. Vous ne la connaissez pas ? c'est M^{me} Premier, la belle M^{me} Premier... C'est la femme du grand marchand de légumes secs. Son mari est tout petit, chétif, horrible, et vous avez vu la gaillarde que c'est. Il est trompé comme dans un bois. Elle a été la maîtresse du docteur Safran, un spécialiste pour certaines maladies ; c'est de lui qu'on a dit qu'il avait la méthode de traiter les femmes comme elles le méritent.

ALEXANDRE, *avec pitié*. — Oh !

CERCLEUX. — Oui, n'est-ce pas ? Elle était donc la maîtresse de ce docteur Safran, et un jour à l'amphithéâtre, car pour plus de commodité elle s'était mise à étudier la médecine, ils se sont juré l'éternel amour sur le cadavre d'un pauvre homme que le docteur disséquait.

ALEXANDRE. — C'est fin de globe, ça !

CERCLEUX. — Le fait est que c'est d'une putréfaction assez avancée ; mais tout cela eût été encore plus joli, si le macchabée avait été précisément ce bon M. Premier.

Autre femme ; autre salut.

ALEXANDRE. — Qui est celle-là ?

CERCLEUX. — C'est une petite acteuse des Folies-Bérenger... je l'ai toujours connue dans la dèche.

ALEXANDRE. — Elle est jolie, pourtant.

CERCLEUX. — Mais oui, elle est gentille, cette petite femme-là et admirablement faite... ça ne s'explique pas ; elle n'a pas de chance. Et puis c'est une femme à toquades ; elle n'a jamais su garder un amant sérieux plus de trois semaines... Quelqu'un lui plaît, elle lâche tout. Elle a une petite fille adorable qui doit bien avoir maintenant trois ans... comme ça pousse ! Je me rappelle que les deux premiers mots qu'elle a su dire, ce n'était pas papa et maman comme les autres enfants, mais lapin et maman. Voilà du bon symbolisme.

ALEXANDRE. — Elle a été votre maîtresse ?
CERCLEUX, *évasivement*. — Un peu.

Autre femme : autre salut.

Celle-là, c'est la fameuse comtesse Couche-toilawa... vous avez dû lire souvent son nom dans les feuilles.

ALEXANDRE. — C'est une Russe ?

CERCLEUX. — Je ne pense pas, attendu que je l'ai connue il y a sept ans à Montmartre, elle s'appelait Sidonie Rabot.

ALEXANDRE. — Ça ne se ressemble guère.

CERCLEUX. — Oui... à cette époque-là elle demeurait rue Lepic chez ses parents, et elle allait chercher du vinaigre pour faire la salade avec son litre à la main, des savates aux pieds et une robe de quatre sous. Mais jolie, par exemple, une vraie tête de vierge. Ah ! elle ne les a pas traînées longtemps, ses savates !... elle a été bien vite lancée. C'est pour elle que le comte de la Rochepurée vient de quitter sa femme... c'était un ménage très uni avant, ils s'adoraient et puis, Sidonie Rabot est survenue ! Que voulez-vous, c'est

la vie... La mère Rabot faisait des ménages, sa fille les déiait... C'est le iuste retour des choses d'ici-bas. (*Petit silence... le prince est très trouble.*) Et celle-là qui vient de passer.

ALEXANDRE. — Où donc?

CERCLEUX. — Là-bas, avec des manches vertes... voyez-vous?

ALEXANDRE. — Oui, oui, je vois.

CERCLEUX. — C'est Blanche Printemps, la fille d'un ministre de la République, s'il vous plaît. A-t-elle l'air assez sentimental et asez rêveur avec ses grands yeux étonnés. On lui donnerait le bon Dieu sans confession et elle est détraquée comme une vieille pendule. Elle a aimé tous ses cochers, et des cabots, et des clowns, et des femmes... et la morphine, et l'éther... tout ça marche, faut voir! Très désagréables, entre parenthèses, les femmes qui boivent de l'éther. Quand on les embrasse, on a l'air de tromper un photographe.

ALEXANDRE, *avec un peu d'effroi*. — Vous les connaissez donc toutes?

CERCLEUX. — Hélas, toutes et tous! Il n'y a pas une de ces figures-là sur laquelle je ne puisse

mettre une particularité amusante ou un scandale ou quelque anecdote intime. Quand nous nous serons promenés ici une dizaine de fois, je suis persuadé que vous aurez de bonnes notions sur ces gens que vous verrez plus tard dans leurs cercles, dans leurs salons ou dans leurs chambres à coucher. Mais vous serez prévenu et par conséquent bien armé. Moi je viens ici de temps en temps... je regarde, ça me fait repasser mon Tout-Paris. C'est comme un livre dont les pages se tourneraient d'elles-mêmes devant mes yeux... et par des journées comme celle-ci, avec la verdure jeune des arbres, l'odeur de l'herbe et la poussière d'or du soleil couchant, c'est exquis. Au fait, quelle heure peut-il bien être ?

ALEXANDRE, *tirant sa montre*. — Sept heures.

CERCLEUX. — Il est temps de rentrer ; tout le monde s'en va d'ailleurs.

Et en effet, presque tout à coup, les Acacias se trouvent déserts : les voitures, à des allures rapides, rentrent dans Paris, ou s'éparpillent vers des Madrid, des Armonville ou des Chinois.

IV

ESTHÉTIQUE

Aux Grandes-Poses, une plage tout récemment lancée : deux cents mètres de galets où piétine un singulier mélange de bourgeois, d'artistes, d'israélites et de sud-américains.

Il est onze heures, et par une de ces dernières plutôt chaudes matinées du mois d'août, dans la mer verte et calme et transparente s'ébattent les baigneurs pour la plus grande joie de la galerie. Et si grand est le nombre des jolies nagenses avec, sur la tête, des foulards roses, bleus, jaunes, mauves, rouges, coquettement disposés, que la mer verte semble une prairie émaillée de ces têtes-fleurs.

Assis au bord des flots : Alexandre de Styrie ; suit de flanelle blanche, chapeau de paille très plat à bords très larges, avec autour, au lieu de l'ordinaire ruban, une cravate noire à pois roses négligemment nouée.

René Cerceux ; culotte courte en velours à grosses côtes, dites côtes de la Manche (dernier cri) ; casquette de yachtman très plate, visière exagérée.

Raymonde Percy, la première maîtresse du prince ; brune avec des yeux bleus admirables et des dents éblouissantes, fausse maigre, pas bête du tout, l'âme d'une grisette qui coûterait horriblement cher : jupe cloche de drap gros bleu avec trois rangs de lacets en V, corsage

et ombrelle rose Liberty, chapeau Greenaway ridicule et charmant, rose également, avec un ruban de velours noir.

CERCLEUX. — Il est vraiment très animé, le bain aux Grandes-Poses.

RAYMONDE. — Trop, beaucoup trop ! ça n'a rien de drôle de voir tous ces idiots se tremper dans l'eau. (*Riant.*) Ah ! ah ! regardez donc ce grand garçon qui fait la mouillette comme une vieille dame.

CERCLEUX. — Pourquoi ne vous baignez-vous pas ? Vous n'aimez pas ça ?

RAYMONDE. — J'adore, au contraire.

CERCLEUX. — Alors vous êtes mal faite.

RAYMONDE. — Vous savez bien que non. Seulement ça m'ennuie de me baigner devant ce tas d'imbéciles.

ALEXANDRE, *ironique*. — Tu as peur de montrer tes jambes...

RAYMONDE. — Non, mon coco, je n'ai pas peur de montrer mes jambes... mais comme je les déploie toute l'année, ainsi que mes bras et ma gorge, enfin tout ce qu'on peut montrer au théâtre...

CERCLEUX. — Et le reste à la ville.

RAYMONDE. — Faut bien vivre... pendant les vacances, je me repose, je n'exhibe plus... je me garde tout entière pour mon fol amant. C'est comme si vous croyez que ça m'amuse de passer mes deux mois de congé à être traînée de plage en plage, de Snob-les-Bains à Vlan-sur-Mer et aux Grandes-Poses ! Dire qu'en Bretagne, mes enfants, il y a des plages qui ont une lieue de long et pas un chat, et où je me suis baignée toute nue dans une eau si claire qu'on voyait les crabes courir au fond.

Ah oui, ça c'était des bains... on sentait l'eau qui vous caressait partout, partout ; c'était comme des lèvres fraîches qui vous auraient frôlée sur tout le corps, tandis qu'ici...

CERCLEUX. — Ah ! ici, il faut un costume, il n'y a pas, il en faut un.

RAYMONDE. — Un costume et des gants, et des bas... il y a même des femmes qui mettent un corset... c'est absurde... ce n'est pas un bain, ça... on n'est même pas mouillé... tenez, c'est comme si on faisait l'amour avec une... vous savez ce que je veux dire.

CERCLEUX. — Parfaitement.

RAYMONDE. — Enfin, qu'est-ce que nous faisons là ?

CERCLEUX. — Nous regardons... Sacha prend une leçon d'esthétique, il faut qu'il se fasse une idée de ce que doit être une femme.

ALEXANDRE. — Mais il me semble que...

CERCLEUX. — Non, vous ne pouvez pas en avoir la moindre idée... ce n'est qu'à force d'en avoir vu, d'avoir comparé que vous pourrez vous faire une opinion personnelle.

RAYMONDE. — Sacha sait très bien ce qu'il lui faut, et je lui suffis... pas mon trésor ?

ALEXANDRE, *faiblement*. — Mais oui, ma chérie.

RAYMONDE. — Ne te force pas... je sais très bien que je ne suis pas la dernière; mais en tous cas je suis la première... c'est moi qui t'ai fait connaître l'amour. D'ailleurs ce que tu vas me plaquer à la rentrée, ce n'est rien que de le dire... Oh! je le sais bien, va, Cercleux m'a prévenue, lorsqu'il m'a dit : Ma chère Raymonde, je vous présente le prince Alexandre de Styrie; nous allons faire le lit-

toral, et nous cherchons une femme d'été. Ce qui veut dire : à la chute des feuilles, on se borde. Sois tranquille, je ne ferai pas de tableaux. Ainsi, va, ne te gêne pas... je te permets de regarder les femmes et de choisir celle qui me succédera... je t'aiderai même de mes conseils.

ALEXANDRE. — Tiens, voilà M^{lle} Painchaud qui entre dans l'eau... elle est jolie cette fille-là.

CERCLEUX. — Oui, mais mal faite.

ALEXANDRE. — Je ne vous dis pas, mais la tête est ravissante... moi, pourvu que la tête me plaise...

CERCLEUX. — C'est la jeunesse... vous ne direz pas toujours ça; vous verrez qu'une jolie tête ne suffit pas, et que le reste a une rude importance.

RAYMONDE, *modestement*. — Parbleu... alors ça ne serait pas la peine d'avoir un corps de statue.

CERCLEUX. — Et encore ça dépend de quelle statue.

RAYMONDE. — Naturellement, pas la statue de la République.

CERCLEUX. — Non, mais tenez, j'ai chez moi la Vénus de Milo et la Diane de Falguière...

RAYMONDE. — Ce n'est pas banal.

CERCLEUX. — Si, c'est banal, mais ça ne fait rien... j'ai toujours rêvé un dialogue entre ces deux bonnes femmes-là, chacune vantant sa beauté particulière... vous comprenez, une sorte de discussion...

ALEXANDRE. — Elles n'en viendraient toujours pas aux mains.

RAYMONDE, *jouant la bêtise*. — Ah! j'ai compris... tu dis ça, chéri, parce qu'il y en a une qui n'a plus de bras... c'est joliment drôle.

ALEXANDRE. — On fait ce qu'on peut.

CERCLEUX. — Eh bien, moi, je crois que la Vénus de Milo, à Paris, en 1894, n'aurait pas le moindre succès... comme femme. D'abord on ne pourrait pas l'emmener dans tous les théâtres; à l'Opéra, au Trocadéro, je ne dis pas; mais voyez-vous cette gaillarde-là entrant à la Bodinière.

RAYMONDE. — Elle prendrait tout l'air... on étoufferait.

CERCLEUX. — Elle n'aurait pas son emploi.

RAYMONDE. — Si, dans une revue, elle pourrait faire l'Oseille ou l'Alliance russe. D'ailleurs les femmes qui ont inspiré de grandes passions n'ont jamais été de ces créatures splendides : tandis que des petites personnes troublantes et perverses, maigrichonnes ou rondelettes, des petits fils de fer ou des petits tapons ont fait tourner toutes les têtes et semé des désastres autour d'elles.

CERCLEUX. — Pourtant il y a des femmes très allurales et très sculpturales qui ont été adorées, je vous prie de le croire. Très souvent les belles femmes ont l'air bête : elles sont froides, indolentes, passives, difficiles à remuer... elles haïssent le mouvement qui déplace les lignes. Il y a la série des marbres et des belles « Madame Fromage », je vous l'accorde ; mais à côté de ça, il y a les déesses, les héroïnes, celles qui passent dans la vie avec des airs d'impératrices ou de princesses lointaines, celles qui sont des poèmes de chair ou de grandes fauves avec des têtes de lionnes, et celles-là, quand elles s'y mettent, elles cassent tout.

ALEXANDRE. — Vous ne me paraissez pas très fixés ni l'un ni l'autre.

RAYMONDE. — C'est comme les grasses et les maigres. Moi j'ai connu des femmes trop minces avec la figure en lame de couteau, des yeux enfoncés et cerclés, une taille de roseau et une démarche onduleuse... vous voyez ça d'ici... Il y a des hommes qui se sont tués pour des femmes comme ça.

CERCLEUX. — La passion s'accroche aux angles et l'électricité sort par les pointes.

RAYMONDE. — Les maigres, on les idolâtre... tandis que les rondes, on les pelote, voilà la différence.

CERCLEUX. — Avec ça... j'ai connu des petites femmes rondes qui ont été rudement aimées, qui ont provoqué des drames tout comme les maigres, et pour lesquelles on s'est tué.

ALEXANDRE. — Vous voyez bien que vous ne serez jamais d'accord.

CERCLUX. — Évidemment, on ne peut pas établir de règles générales... sans ça, ce serait trop commode.

RAYMONDE. — Ce n'est pas une question d'esthétique, c'est une question de peau.

CERCLEUX. — Voilà.

RAYMONDE. — Et l'important pour une femme, ce n'est pas d'être belle, c'est d'être aimée et, pour ça, il faut qu'elle fasse naître la volupté, tout est là.

CERCLEUX. — Et encore, elle peut la faire naître chez mon voisin et ne rien m'inspirer à moi.

RAYMONDE. — Pourtant l'idée qu'elle la fait naître chez votre voisin vous est déjà un stimulant.

CERCLEUX. — Cela excite ma curiosité tout au plus. J'ai connu des femmes follement aimées... J'ai voulu savoir pourquoi...

ALEXANDRE. — Eh bien ?

CERCLEUX. — La plupart du temps, j'ai eu toutes les peines du monde à être poli.

RAYMONDE. — Parbleu, si vous êtes ramolli... s'il vous faut des choses extraordinaires.

CERCLEUX. — Même sans être ramolli... D'ailleurs, Raymonde, je vous défends de me parler ainsi.

ALEXANDRE. — Mais y a-t-il des signes extérieurs auxquels on puisse reconnaître qu'une femme vous plaira physiquement ?

CERCLEUX. — Sans doute... il faut d'abord savoir à peu près ce que vous voulez et, pour cela, avoir fait un assez grand nombre d'expériences. Pour moi, j'estime qu'un homme qui a vécu, qui a observé, qui a été commencé à votre âge, c'est-à-dire pas trop jeune, et, j'ajouterai admirablement commencé...

Il se tourne vers Raymonde.

RAYMONDE. — Merci mille fois.

CERCLEUX. — J'estime qu'un tel homme, quand il arrive à trente ans, peut choisir la femme définitive, la femme qu'il épousera, sans trop risquer d'avoir des déceptions physiques.

RAYMONDE. — C'est pour cela que le mariage est une chose monstrueuse pour nous autres femmes qui ne pouvons pas nous faire une expérience.

CERCLEUX. — Mais, comme vous n'êtes pas expérimentées, vous êtes moins difficiles, et

tout vous va ou à peu près... c'est pour cela que vous voyez d'exquises jeunes filles épouser le plus naturellement du monde de vieux messieurs lourdauds et podagres...

RAYMONDE. — Et les tromper au bout de six mois.

Cependant il se fait un grand mouvement sur la plage. Tout le monde se retourne car, en haut, près des cabines, drapée dans un peignoir de grosse laine mauve, coiffée d'un foulard mauve, semé d'œillet jonquille, apparaît la sensationnelle M^{me} Aupoint. Les petits jeunes gens se bousculent aux bords des flots et mouillent même leurs souliers jaunes pour être plus près, toujours plus près; quelques marchands tirent leurs lorgnettes.

ALEXANDRE. — Voilà la belle madame Aupoint. Celle-là trouve-t-elle grâce devant vous ?

CERCLEUX. — Peuh !

RAYMONDE. — Vous êtes difficile. En tout cas, je crois que vous lui plaisez beaucoup... elle a une façon de vous regarder... à votre place, moi, je prendrais le contact.

CERCLEUX. — Vraiment, vous croyez qu'elle marcherait ?

RAYMONDE. — Comme une pomme !

CERCLEUX. — Entre nous, je ne la crois pas très ferme.

ALEXANDRE. — Comment le savez-vous ?

CERCLEUX. — Regardez-la descendre sur les planches... vous voyez comme ses joues remuent.

ALEXANDRE. — C'est vrai, elles tremblent un peu.

RAYMONDE. — Qu'est-ce que ça prouve ?

CERCLEUX. — Ça prouve que la pente est assez raide, qu'il y a, par conséquent, une réaction au contact du pied sur la planche, d'autant plus forte que le poids de la personne est plus grand, réaction dont tout le corps est ébranlé... Or, les joues ne résistent pas, elles remuent et si les joues remuent...

RAYMONDE. — C'est comme quand le bâtiment va, tout va.

CERCLEUX. — C'est une expérience que je vous recommande. Ainsi, Sacha, quand vous vous mariez, faites descendre à votre fiancée la rue des Martyrs. Si ses joues remuent, n'épousez pas, parce qu'alors, s'il y a des enfants plus tard, c'est la déformation, l'écroulement...

RAYMONDE. — Le dégoût et la mort.

CERCLEUX. — Oui, mon cher Sacha, à trente ans, si vous n'êtes pas usé ni blasé, si vous êtes un homme bien équilibré, vous trouverez votre compagne normale et je la connais.

ALEXANDRE. — Comment qu'elle est, dites, ma normale ?

CERCLEUX. — Mon cher ami, c'est bien simple. Il faut d'abord admettre qu'en amour les ainants doivent former à eux deux une couleur ou une musique parfaites. Je m'explique...

RAYMONDE. — J'allais vous le demander.

CERCLEUX. — Prenons un exemple : si l'ainant est jaune...

RAYMONDE. — C'est un Chinois.

CERCLEUX. — Et si la femme est verte.

RAYMONDE. — C'est une noyée.

CERCLEUX. — Je vous en prie, Raymonde, je parle très sérieusement, je vous assure.

RAYMONDE. — Je crois bien, vous piontifiez.

ALEXANDRE. — Voyons, Cocotte, laisse parler Monsieur.

CERCLEUX. — Si l'homme est jaune et la

femme verte (je parle au figuré, bien entendu, je dis ça, pour Raymonde), ils seront complémentaires l'un de l'autre, comme deux couleurs, et leur amour, lui sera aussi, d'une couleur bien déterminée.

ALEXANDRE. — Il sera bleu.

CERCLEUX. — Précisément. Au point de vue musique, si l'homme est un *do*.

RAYMONDE. — Ça arrive.

CERCLEUX. — Si l'homme représente la note *do*, la femme devra représenter la note *mi*, par exemple, pour que l'ensemble ne soit pas dissonant.

RAYMONDE. — Puis *do* et *mi* étant mariés, arrive l'amant qui représente la note *sol*; *do*, *mi*, *sol*, accord parfait, ménage à trois.

CERCLEUX. — Vous blaguez, Raymonde, vous avez tort... c'est beaucoup plus vrai que vous ne le croyez, tout cela.

ALEXANDRE. — Laissez-la donc, c'est une femme... moi je vous comprends très bien, mon cher Cercleux.

CERCLEUX. — Maintenant, il peut arriver que les deux couleurs ou les deux notes, au

lieu d'être complémentaires, soient à l'unisson... dans ce cas, l'amour sera une superposition.

RAYMONDE. — C'est encore ce qu'il y a de meilleur.

CERCLEUX, *que rien ne trouble plus*. — C'est-à-dire que si l'homme est jaune et si la femme est jaune aussi, leur amour sera jaune.

RAYMONDE. — Jolie couleur ! Place aux jaunes !

CERCLEUX, *impassible*. — De même si l'homme représente la note *mi* et la femme également...

RAYMONDE. — Ça fera *mi, mi*.

CERCLEUX. — Non, mademoiselle, ça ne fera que *mi*.

RAYMONDE. — C'est dommage.

CERCLEUX. — D'après cela, comme vous êtes déjà brun, avec des cheveux lisses, des lèvres un peu fortes, grand et mince, il est plus que probable que le type auquel vous vous arrêterez sera celui d'une femme qui vous arrivera au menton, blonde, potelée, avec des cheveux fous, une peau éclatante, ou bien alors une femme mince, souple, au teint

mat comme le vôtre, avec des yeux bruns et des bandeaux noirs et lisses comme les héroïnes de 1830.

RAYMONDE. — En somme, vous lui prédisez qu'il épousera une blonde, à moins que ce ne soit une brune. J'en aurais bien fait autant... il n'y avait pas besoin de toutes ces théories pour arriver à ce résultat de la Palice... c'est comme à la roulette, on peut toujours prédire que ça sera rouge ou noir qui sortira... c'est la même chose, blonde ou brune.

ALEXANDRE. — Il y a encore la rousse.

RAYMONDE. — Il y a aussi le zéro à la roulette.

ALEXANDRE. — Tu n'as rien compris.

RAYMONDE. — Toi non plus.

CERCLEUX. — Je vous demande pardon...

RAYMONDE. — Vous non plus. Et s'il épouse la petite blonde qui est son complément, il la trompera le jour où il rencontrera la grande brune qui est son unisson... Ce n'est pas gai pour le complément. Voilà une jolie théorie : je ne vous en fais pas mes compléments.

CERCLEUX, *continuant de causer avec*

Alexandre et n'écoulant même plus Raymonde.

— Oui, il y a un tas de moyens de deviner, de se renseigner.

ALEXANDRE. — La rue des Martyrs.

CERCLEUX. — C'en est un. La démarche, le balancement des hauches donnent des indications presque infaillibles sur la structure du bassin et la composition des jambes.

RAYMONDE. — Dites donc, Cercleux, dans la théorie complémentaire, un homme qui n'a qu'une jambe doit épouser une femme qui en a trois...

Mouvement de foule. Bousculade aux bords des flots. C'est M^{me} Blanche Ardan, dite la Vierge, qui va prendre son bain; elle marche en albe peignoir, yeux baissés.

ALEXANDRE. — En voilà encore une qui est jolie, mais elle ne me dirait rien du tout.

CERCLEUX. — Pourquoi ?

ALEXANDRE. — Parce que d'abord il ne doit y avoir rien à faire... Elle a l'air d'un froid !

CERCLEUX. — Quelle erreur ! Elle a de grands yeux limpides, c'est vrai, et on ne lui connaît pas d'aventures ; mais je suis sûr que celle femme-là doit avoir un tempérament

extraordinaire. Avez-vous vu le mari ?... il est venu passer trois ou quatre jours, vers le 15 août. Il est reparti tout pâle.

RAYMONDE. — Oui, il est allé se reposer à Paris des fatigues de la mer !

CERCLEUX. — Regardez-la... Voyez-vous, les femmes qui ont le cheveu abondant et un peu tourmenté, ce qu'on appelle le cheveu rétu, et puis qui ont les mâchoires larges, des mâchoires de petites brutes, je vous assure que celles-là... Pas de tempérament, M^{me} Ardan ! C'est la femme idéale, au contraire, sentimentale et passionnée.

RAYMONDE. — Oh ! oui, ça c'est le rêve, une brute douce, un taureau rêveur ! Quand je suis allée à Maubeuge...

ALEXANDRE. — C'est une anecdote ?

RAYMONDE. — Oui, c'est une anecdote... On m'a menée voir des forges... les forges du bon Dieu, je crois.

CERCLEUX. — C'est peut-être les forges de la Providence, que vous voulez dire.

RAYMONDE. — Oui, c'est ça, les forges de la Providence... Eh bien, j'ai vu là une grosse

machine, ça s'appelle un marteau-pilon, et après avoir martelé des masses de fer de cent kilos, l'ouvrier a écrasé une noisette avec... C'est comme ça que je comprends un amant. Je veux le sentir assez fort pour me broyer et assez doux pour jamais ne me faire du mal.

ALEXANDRE. — Tu as connu des hommes comme ça ?

RAYMONDE, *réveuse*. — J'en ai connu un.

CERCLEUX. — C'était un poète ?

RAYMONDE. — Non... c'était un homme -
caïon !

Cependant la baignade continue. Le vent soufflant de terre apporte les douze coups de midi cueillis un par un à la vieille église des Grandes-Poses. Peu à peu les nageuses se font plus rares, comme dans l'*Énéide*, et bientôt la plage se vide comme une salle de spectacle.

CERCLEUX, *philosophiquement, après avoir examiné avec Alexandre quelques échantillons de l'espèce féminine*. — Et puis, voyez-vous, la meilleure manière de savoir si une femme vous plaira, c'est de commencer par la prendre. Toutes les expériences ne valent pas celle-là...

Avec toute son habitude, toute son observation et toute sa science, le plus malin peut se tromper. C'est comme la chiromancie et la graphologie... Ce ne sont pas des sciences inutiles, je ne dis pas ça... mais pour bien connaître un homme, je n'ai pas besoin de pâlir sur les lignes de sa main ou de son écriture. Je n'ai qu'à lui demander cinquante louis et à le laisser tout seul quelques heures avec ma maîtresse... et selon la façon dont il se sera comporté dans ces deux sérieuses épreuves, je saurai à quoi m'en tenir sur son compte. Et sur ce, allons déjeuner.

Ils se lèvent et partent les derniers. Midi et demi. Plage déserte.

LA REINE DE STYRIE

Le nouvel appartement du prince; un atelier, rue Alphonse-de-Neuville. Vieux meubles, tapisseries anciennes, panno-phies d'armes indiennes, chinoises, serbes, espagnoles, de tous les pays. Quelques toiles indiquant les tendances modernistes d'Alexandre de Styrie : un *Pardon breton*, d'Henry Rivière; une *Dame des Parcs*, d'Armand Point; des éventails de George Auriol; un *Intérieur*, de Lobre; des Anquetin, des Iker, et tout ce qu'il y a de plus tachiste. Table immense comme il convient à un jeune homme qui a rarement l'occasion d'écrire, mais littéralement couverte de ce que Tonnel fait de plus anglais : écri-toires massifs, coupe-papier énormes, porte-plumes, porte-crayons d'argent mat et chiffré. Bibliothèque considé- rable comme il convient à un jeune homme qui ne lit jamais : encyclopédies, romans français, anglais, russes, théâtres, voyages, etc. Dans le fond, au-dessous d'une étoffe à rayures bruyantes et tendue comme une tente, un large et bas et profond divan avec une trentaine de coussins recouverts d'étoffes japonaises, persanes, arabes.

Deux heures de l'après-midi. Le prince n'est pas encore rentré. Cercleux l'attend patiemment en prenant son café sur une petite table en bois incrusté de nacre. Café ture que Cercleux fait lui-même, petite lampe à esprit de vin, petit moulin algérien en cuivre, petite tasse, eau bouillante, boue noire au fond de la tasse, pas de sucre. Cigarettes russes.

La porte s'ouvre... ce n'est pas le prince, mais sa mère, la reine Sargine de Styrie; petite capote, grand manteau sombre, malgré la saison qui est d'été.

LA REINE, *apercevant Cercleux qui s'est levé quand elle est entrée.* — Tiens, vous êtes là, Cercleux... Enchantée de vous voir. Comment va? (*Shake hand.*)

CERCLEUX. — Je remercie Votre Majesté, je vais très bien... La santé de Sa Majesté...?

LA REINE. — Comme ça... je suis agitée, beaucoup agitée : ce sont les nerfs, il faut le dire. Vraiment je ne veux pas me remettre à la morphine; alors je vais, je viens, pour m'étourdir. Je suis venue prendre des nouvelles de Sacha : c'est moi qui suis obligée de me déranger, puisque mon gigolo de fils ne vient pas voir sa mère. Voilà huit jours, mon cher, qu'il n'a pas mis ses pieds à la maison.

Tout en parlant avec un lointain accent roumain, rauque et liquide à la fois, la reine ôte sa capote, son manteau qu'elle pose sur une chaise, et se laisse tomber sur le divan, en s'entourant de coussins. Elle est vêtue d'une sorte de peignoir de faille loutre, grand col et hautes manches de vieil alençon, s'ouvrant sur une jupe vieux rose. Coiffure à la Sarah, mains longues et blanches, aux doigts chargés de bagues; le peignoir entr'ouvert laisse

voir l'agrafe rubis et turquoises d'une large ceinture Cléopâtre.

CERCLEUX. — Son Altesse n'est pas encore rentrée.

LA REINE. — Dites-moi quoi? Sacha n'a pas déjeuné chez lui ce matin? Et a-t-il couché ici au moins?

CERCLEUX. — Pour cela je ne saurais renseigner Votre Majesté.

LA REINE. — Dites-moi, je vous en prie.

CERCLEUX. — Mais j'affirme à Sa Majesté que je n'en sais absolument rien. Monseigneur ne me dit pas toujours ce qu'il fait et je ne lui demande jamais.

LA REINE. — Vous ne voulez pas le dire... parce que vous êtes son professeur. Je comprends... c'est forcé que vous gardez le secret professionnel.

CERCLEUX. — Mais pas du tout.

LA REINE. — C'est bon, c'est bon. Voulez-vous être assez intrépide que vous sonnerez le domestique... Mohammed, je crois.

CERCLEUX, *souriant*. — Oui... oui... Mohammed.

LA REINE. — Pourquoi riez-vous ?

CERCLEUX. — Je ne ris pas.

LA REINE. — Si, si, vous vous moquez de moi... il faut le dire. Parce que je ne parle pas bien le français; mais vous devez me reprendre si je fais des fautes.

CERCLEUX. — Sous aucun prétexte... c'est bien plus joli comme ça, surtout avec l'accent.

Cependant, il s'est levé et s'est dirigé vers un gong suspendu auprès de la cheminée; il le frappe avec un gros tampon; un épouvantable bruit métallique emplit l'atelier.

LA REINE. — Ah! mon cher, ce bruit! c'est une horreur. Vous savez que vous pouvez me faire tomber en attaque... Charcot me défendait réellement la musique avec des cuivres.

CERCLEUX. — Sa Majesté m'excusera... je ne savais pas. (*A part.*) C'est la grande hystérie.

A l'appel du gong, le petit domestique égyptien est entré. Costume national en drap bleu gansé de noir; ceinture de soie cerise et verte; fez.

LA REINE. — Mohammed, approche ici. Ton maître a-t-il couché à la maison, cette nuit?

MOHAMMED. — Non... pas coucher .. rester chez M^{me} Diane.

LA REINE. — On ne te demande pas ça. Quel insupportable bavard tu fais! Eh bien, tu ne t'ennuies plus, tu ne pleures plus, tu ne regrettes plus ton pays?

MOHAMMED. — Mieux manger ici, tu sais, mais plus travailler. Et puis froid, beaucoup froid.

CERCLEUX. — Pauvre gosse!

LA REINE. — Viens donc un peu ici, tout près. (*Mohammed s'approche.*) Et ta boucle d'oreille? (*En effet, Mohammed n'a plus, en haut de son oreille droite, l'anneau d'argent, signe de servitude dans les pays égyptiques.*) Où est-elle?

MOHAMMED, *avec aplomb.* — Perdue.

LA REINE. — Non, tu ne l'as pas perdue, tu mens. Tu ne veux donc pas la mettre, entêté?

CERCLEUX, *venant au secours de Mohammed.*
— Les autres domestiques, dans le quartier, se moquent de lui quand il la met.

LA REINE, *à Mohammed.* — Tu ne veux pas

avoir l'air d'un esclave ; tu es déjà un socialiste. Va-t'en ! Chaque fois que je te verrai sans ta boucle d'oreille, tu seras à l'amende de dix sous.

MOHAMMED, *marchandant*. — Beaucoup trop, dix sous... un sou.

LA REINE. — Entendez comme il me répond : voilà un scandale ! Veux-tu t'en aller où je te donne le fouet.

MOHAMMED *se sauve en grognant*. — Jamais montrer derrière... défendu, mauvais, en prison.

LA REINE. — Ces nègres, on ne peut en venir à bout que par l'intérêt ou les coups.

CERCLEUX. — Ça dépend.

LA REINE. — Oh oui, je sais, vous êtes aussi un socialiste. Quelle épouvante ! Enfin Sacha n'est pas rentré cette nuit et ça doit être la même chose tous les soirs. Cette femme lui a jeté un sort, — à ainsi dire.

CERCLEUX. — Oh !

LA REINE. — C'est toujours cette Diane de Bougy.

CERCLEUX. — Toujours.

LA REINE. — Il est amoureux fou décidément. Elle est très jolie, d'ailleurs, cette demoiselle.

CERCLEUX, *qui allait répondre* : « *J'écoute* », *se souvient qu'il parle à la reine de Styrie*. — J'écoute Votre Majesté.

LA REINE. — Mais cette Bougy-là est extraordinaire, il faut le dire. C'est mon fils qui éclaire.

Elle rit beaucoup plus longtemps que cette plaisanterie facile n'en vaut la peine.

CERCLEUX, *courtisan, avec une pointe d'ironie*. — Le mot est joli.

LA REINE. — C'est une bonne plaisanterie, n'est-ce pas ? bien parisienne.

CERCLEUX. — C'est tout à fait du joli mot parisien.

LA REINE. — Dieu soit loué ! J'ai si peur que Sacha va abîmer sa santé avec cette mauvaise femme.

CERCLEUX. — Mais non, ça ne durera pas. C'est tout nouveau ; il y a huit jours que cela a commencé ; alors c'est la lune de miel ou

plutôt la lune de poivre. Le prince peut se fatiguer, avant une semaine il aura le temps de se reposer. Les béguins de Diane ne durent pas.

LA REINE. — Qu'est-ce que béguin?... petit bonnet?

CERCLEUX. — Non, petite passion.

LA REINE. — Mais alors, mon cher, si Sacha aime cette femme, il va souffrir. Comment le Seigneur permet-il des choses semblables?

CERCLEUX. — Il les permet cependant.

LA REINE. — Mais alors, pourquoi lui avez-vous présenté cette Bougy... c'est réellement un péché.

CERCLEUX. — Parce qu'elle lui fera voir du pays, et, comme les voyages forment la jeunesse, une pareille liaison est excellente pour Son Altesse.

LA REINE. — Où vont-ils aller?

CERCLEUX. — Comment, où ils vont aller?

LA REINE. — Vous dites qu'il verront du pays.

CERCLEUX. — C'est au figuré... je veux dire qu'elle le dressera, qu'elle lui en fera voir de toutes les couleurs.

LA REINE. — Dieu me bénisse, je comprends. Mais si elle le pousse jusqu'au désespoir, s'il veut se tuer!...

CERCLEUX. — Je serai là; c'est alors que mon rôle devient admirable.

LA REINE, *rêveuse*. — Diane de Bougy! Elle a une bicyclette en aluminium. C'est une honte.

CERCLEUX. — Pourquoi?

LA REINE. — Parce que moi, la reine de Styrie, j'en ai une en fer comme tout le monde.

CERCLEUX. — Sa Majesté fait toujours de la bicyclette.

LA REINE. — Tant que je peux! Je suis devenue très forte, c'est un exercice admirable. Je n'ai plus besoin de morphine et, si je suis nerveuse aujourd'hui, c'est que ma machine est en réparation et que je n'ai pas monté au Bois ce matin. Ma bicyclette, je l'aime comme une personne: je l'ai appelée Nicolette, à cause du pauvre roi qui s'appelait Nicolas. (*Ingénuement.*) Elle me rappelle mon mari, je suis tout le temps dessus. Oh oui, je me porte bien mieux

depuis que j'en fais ; ainsi j'ai des jambes admirables. (*Elle relève sa jupe et montre à Cercleux, moulée en un bas de soie mauve, une jambe tout à fait remarquable.*) N'est-ce pas ?

CERCLEUX, un peu troublé, allait répondre : « Tu parles ! » mais il traduit sa pensée en langage des cours. — Sa Majesté parle... c'est merveilleux.

LA REINE. — Et j'ai des chairs extraordinaires. On ne peut pas me pincer. Tenez, tâtez plutôt.

CERCLEUX. — Je m'en rapporte.

LA REINE. — Si, si, tâtez je vous en prie. (*Elle lui prend la main et fait courir l'index tout le long de la partie supérieure de sa cuisse.*) — Sentez-vous ? Dites-moi, comment pensez-vous ça ?...

CLERCEUX. — Je pense ça très dur.

LA REINE. — Très dur, n'est-ce pas ? il faut le dire.

CERCLEUX. — Je le dis.

LA REINE. — C'est le muscle de la bicyclette ; c'est celui-là qui travaille. Tâtez encore, ça m'est agréable. (*Cercleux obéit, mais tout à*

coup la reine pousse un cri aigu, comme folle.) Ah! mon cher enfant, ne me touchez jamais là, au nom du Père! vous me feriez tomber en attaque. Quand Charcot voulait faire une expérience avec moi, il n'avait qu'à appuyer son doigt à cet endroit, et à la seconde, je perdais la connaissance. .

CERCLEUX, *à part.* — C'est le point hystérique. (*Haut.*) Il suffit d'être prévenu.

LA REINE. — Comprenez, je suis une nature, et j'ai besoin d'activité, de mouvement, de dérivatif. Je ne suis pas encore une vieille dame et pas moins, je suis veuve à quarante ans. Il y a là absolument de quoi pleurer. Ah, là-bas, en Styrie, j'aurais pu être veuve même à cinquante ans, et les meilleurs du pays auraient été à mes pieds... même des jeunes hommes, oui. Tandis qu'à Paris tous mes amoureux sont anciens : je n'aime pas les vieux, je les déteste. Pourtant il arrive toujours un moment dans la vie d'un homme qu'il a besoin de l'affection d'une femme plus âgée que lui. C'est ce que je souhaite à mon pauvre Sacha, qui est rempli d'illusions. Si je

n'étais pas sa mère, vraiment, c'est une femme comme moi qu'il lui faudrait, une maîtresse maternelle qui lui apprendrait un peu la vie et qui lui enlèverait ses illusions, mais sans le faire souffrir, doucement, avec son expérience. C'est un beau rôle à jouer, vraiment... on appelle ça une Egérie, je crois.

CERCLEUX. — Oui, c'est quelquefois une Mégérie.

LA REINE. — Ah, c'est Mégérie qu'il faut dire. Excusez-moi... Je ne parle pas encore tout à fait bien le français, alors vous devez me reprendre.

CERCLEUX. — Mais non, du tout, vous disiez très bien.

LA REINE. — En Roumanie, il y a une chanson du peuple... une doïna, ça s'appelle... je veux vous la chanter.

CERCLEUX. — Ça me fera plaisir... je n'ai jamais entendu de doïna.

LA REINE. *Elle se lève, va décrocher une guzla pendue à la muraille, et se rassied tout près de Cercleux, presque sur ses genoux. Elle chante en s'accompagnant.*

CERCLEUX, *pendant qu'elle chante, pense des choses comme celles-ci :*

Voilà du bon 1830. Elle aurait dû me chanter :

Viens dans ma tartane
 Jeune fille à l'œil noir.
 Tu seras ma sultane,
 Mon amour, mon espoir.
 Nous irons, tous les deux, écumer le rivage,
 Du pêcheur négligent écumer le corail,
 Ou bien encor ravir quelque vierge au passage
 Que nous irons porter au sultan du sérail!

LA REINE, *quand elle a fini sa romance.* —
 C'est joli, n'est-ce pas ?

CERCLEUX. — Ravissant.

LA REINE. — Ravissant, il faut le dire.

CERCLEUX. — Je le dis.

LA REINE. — Vous avez compris ?

CERCLEUX. — Pas un mot, mais la musique est vraiment originale, d'une exquise mélancolie.

LA REINE. — Ça veut dire... je traduis à peu près :

« Je n'aime pas le sourire du printemps. —
 « il est trop gai et trompeur. — Combien je

« lui préfère le sourire triste et doux de l'au-
 « tomne. — L'automne est une saison pleine
 « d'expérience. — Il sait que l'hiver vient
 « après lui. — La fleur est fragile et n'a qu'un
 « parfum passager ; — mais le fruit est gros :
 « il remplit les mains — et avec un parfum
 « plus sain il a un goût excellent. »

Vous comprenez ?

CERCLEUX. — Parfaitement.

LA REINE. — Quand nous étions en Styrie, il y avait un aide de camp du roi Nicolas qui vous ressemblait ; il avait une bleue tunique qui faisait ressortir la blancheur de son cou.

CERCLEUX, *pour rompre les chiens.* — Elle est bien jolie, cette doïna. Ça ennuerait-il Votre Majesté de la redire une fois ?

LA REINE. — M'ennuyer ? Ça ne m'ennuie pas si ça vous cause du plaisir.

Guzla. — Doïna. — Cependant

PENSÉES DE CERCLEUX. — C'est vrai pourtant... elle est très bien encore, la mère de mon élève. (*Regard de côté sur le corsage de la reine.*) Le fruit est gros : il remplit les mains

— et avec un parfum plus sain — il a un goût excellent. — Jolie la voix, étrange surtout... et troublante, oui, troublante. Ah mais ! eh mais ! c'est bien gênant cette situation-là. Je voudrais bien m'en aller. Et tout ça parce que la bicyclette royale est en réparation. Elle aurait dû choisir une meilleure marque. A quoi tient la vertu d'une souveraine pourtant !

LA REINE, *quand elle a fini.* — Vous avez compris cette fois. (*Elle se rapproche.*)

CERCLEUX. — Mieux que la première... parce que je pouvais suivre à peu près, connaissant le sens des paroles.

LA REINE, *avec explosion.* — Non, non, tu n'as pas compris, tu n'as rien compris. (*Petit silence.*) Pardonnez-moi, mon ami, c'est la musique, cette chanson qui m'a énervée... ma patrie, l'aide de camp. Ah ! que je suis malheureuse. Voilà une insulte ! (*Crise de larmes.*)

CERCLEUX. — Mais pas du tout, voyons... je vous en supplie... ne croyez pas... au contraire le plus grand respect. (*Bafouillage de Cercleux.*)

Cercleux, très gêné, console la reine de son mieux, par

des paroles et des gestes plutôt affectueux que tendres. et respectueux que hardis, mais dans la consolation il conserve les distances. Tout à coup, sans qu'ils l'aient entendu entrer, le prince de Styrie est devant eux.

LA REINE. — Si, si, ce respect, c'est justement... comment dites-vous?... un camouflet. (*Enchantée d'avoir trouvé le mot, elle le répète.*) C'est ça, un camouflet, un camouflet. Vous me jugez dame Poutiphar.

CERCLEUX. — En aucune façon... Si je vous jugeais dame Putiphar, je serais obligé de me juger Joseph... c'est moi qui serais ridicule, au lieu que rien ne m'autorise à croire que... (*Il continue de bafouiller.*)

LA REINE, *continuant de pleurer.* — Si, si, une dame Poutiphar.

SACHA, *très pâle.* — Qu'est-ce qu'il y a donc, vous pleurez, ma mère ?

LA REINE. — Oui, parce que voilà plus de huit jours que tu n'as mis tes pieds à la maison. Je suis venue voir si tu étais malade.

Récriminations. Explications.

La reine s'en va en prononçant en russe des

*paroles véhémentes à l'adresse de Cercleux.
Lorsqu'elle est partie :*

SACHA. — Qu'est-ce que vous avez donc fait à ma mère ?

CERCLEUX. — Mais je ne lui ai rien fait.

SACHA. — Elle a l'air de ne pas vous avoir à la bonne.

CERCLEUX. — Je ne sais pas... je ne sais pas... je ne comprends pas le russe... traduisez-moi au moins ce que disait Sa Majesté.

SACHA. — Vous le voulez... vous ne vous fâcherez pas ?

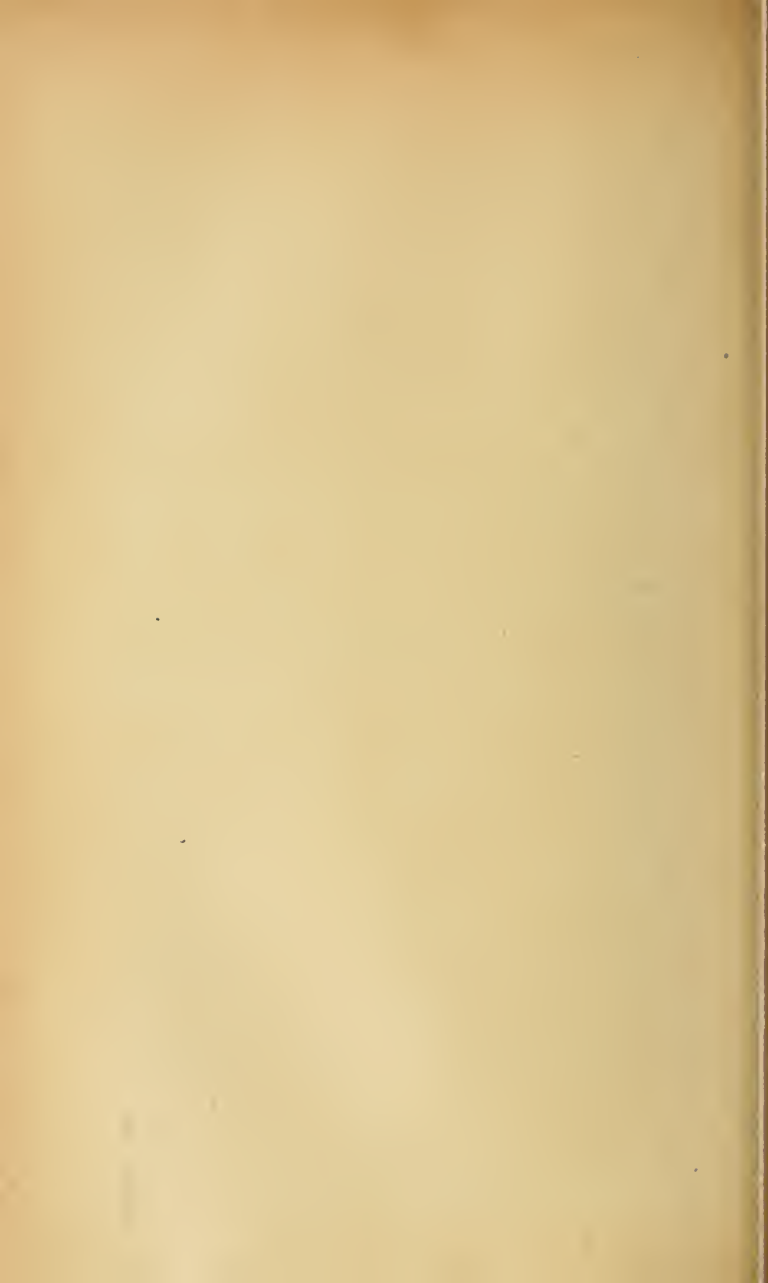
CERCLEUX. — Puisque je vous le demande.

SACHA. — Eh bien, elle vous disait... je traduis, n'est-ce pas ?

CERCLEUX. — Je vous en prie.

SACHA. — Elle vous disait textuellement : « Tu es issu de requins, anathème sur toi, et que ta mère soit couverte par un bélier », ce sont des imprécations russes.

CERCLEUX. — Je m'en serais douté. (*A lui-même.*) Eh bien, elle en a du venin !



VI

CHAGRINS D'AMOUR

Ferai-je bien ou mal de me marier? .
Je vous demande si je serai cocu ?

MOLIÈRE.

Chez Raymonde Percy, en son petit hôtel de la rue de la Pompe, à Passy.

Cercleux et le prince de Styrie ont déjeuné chez Raymonde et, après le déjeuner, la gracieuse hôtesse les a emmenés dans son cabinet de toilette, parce que ce sont des amis « sans cérémonie ».

Cabinet de toilette vert d'eau et vieil or, très anglais comme confort, très xviii^e comme arrangement. Aux murs des gravures du siècle dernier, malheureusement connues, mais authentiques et avec de telles marges ! *L'Escarpolette*, *Honni soit qui mal y pense*, *l'Amant indiscret*, *la Comparaison*, *le Verrou*. Fauteuils, chaise longue Louis XV, fenêtre à petits carreaux ; aux rideaux, comme embrasses, des vieilles étoles.

Café. — Alcools. — Cigarettes.

Dehors il fait un temps triste automnal. Dans le ciel bas, tels de fantastiques chevaux de course, glissent vertigineusement les nuages tant désolés, tant frigides que l'on sent à les regarder que c'est tout là-bas, dans les Septentrions brumeux, qu'un hamletique starter leur a dû donner le départ.

En robe japonaise blanche où sont brodés des fleurs et des oiseaux de rêve, Raymonde Percy est à « crotte-

tons » sur une peau de fauve devant la cheminée où flambe un gros feu de bois.
 Le prince de Styrie bat l'air national styrien sur les carreaux de la fenêtre et regarde, mélancolique, dans la rue tomber la pluie... qui tombe... ah!!!
 Cercleux fume et boit.

RAYMONDE. — Eh bien, Sacha ! ça ne va pas mieux ? (*A Cercleux.*) Il pense toujours à sa Diane... Il ne m'entend même pas, il est absorbé.

CERCLEUX. — Laissez-le donc tranquille.

RAYMONDE. — Il faut mieux lui en parler... ce n'est pas le premier que je soigne. Allons Sacha!... Sacha. (*Le prince se retourne.*) Il ne faut pas penser à ça, mon coco.

SACHA. — J'y pense tout le temps... je ne peux pas m'en empêcher.

RAYMONDE. — Tu n'y pensais pas pendant le déjeuner... tu as ri comme un fou.

SACHA. — Je ne te dis pas le contraire ; mais qu'est-ce que tu veux ? Avec ce sale temps-là !

RAYMONDE. — Ah ! oui, c'est bien mauvais pour les chagrins d'amour, ce temps humide.

CERCLEUX. — Il faut mieux du sec.

RAYMONDE. — Voyons, il faut réagir, mon garçon. Veux-tu boire un coup? Il y a de la fine de 1843... ce n'est pas du guignolet ça, hein mon vieux? Et de l'anisette à la branche, la seule que boive le sénateur Bérenger. (*Voyant que personne n'a compris.*) L'anisette du sénateur Bérenger... riez donc!

CERCLEUX. — Ah! c'est un trait d'esprit.

RAYMONDE. — J'en suis sûre. Trait d'esprit, anecdote, plaisanterie, facétie, bon mot, qui-proquo, coq-à-l'âne...

SACHA. — Tu es gaie, toi : tu as de la veine.

RAYMONDE. — Je suis gaie, certainement, pour t'égayer. Vous faites tous les deux une tête de l'autre monde, comme si la France était sous le coup d'un deuil public, comme si le pays avait perdu... je ne sais pas, moi... Monsieur Floquet! Et tout ça parce que Diane a trompé Sacha. Eh bien quoi? Elle l'a trompé... c'est très banal.

SACHA. — Il y a tromper et tromper. (*Lyrisme, amertume, influence de Bourget.*) Il y a des créatures qui dans leurs mensonges et les pires trahisons conservent encore un certain

quant à soi ; mais elle, elle, c'était avec tout le monde, avec la rue, le ruisseau, la boue, des gens inavouables... Enfin, quand je pense avec Symrock!!!... ce banquier répugnant, et ce n'était même pas pour son argent ! C'est ce qui m'enrage.

RAYMONDE. — Tais-toi donc : si elle t'avait trompé avec des gens avouables, avec un grand-duc par exemple, et pour cent mille roubles, tu enragerais de n'avoir été qu'un petit prince de Styrie sans royaume et sans galette et tu aimerais mieux qu'elle t'ait trompé avec Symrock, avec Kamé ou le commissionnaire du coin... sous prétexte *qu'on n'est pas jaloux de ces gens-là!* Ah ! non, écoutez : il faut se mettre à la place des femmes ; ce n'est pas commode... on ne sait vraiment pas avec qui vous tromper : vous n'êtes jamais contents !

CERCLEUX. — Le fait est que nous sommes bien difficiles.

SACHA. — Enfin, si tu étais homme, ça t'amuserait de savoir que tu as eu pour rivaux des bookmakers.

RAYMONDE. — Tu avais des tuyaux, ça console de bien des choses.

SACHA. — Et des lutteurs, et des souteneurs !

RAYMONDE. — Ce n'est plus Diane chasse-resse, c'est Diane pêcheuse : elle est connue pour ça, la bonne femme. Ce n'est pas un lit qu'elle a, c'est un vivier. D'ailleurs, je vous le prédis, elle finira comme la baronne Chérubin. Vous vous rappelez, Cercleux, la Chérubin ? qui s'était mariée avec « un fils de famille » trois mois avant de mourir. Nous avons vu passer l'enterrement, je demeurais alors rue Saint-Georges. Ah ! c'était une bien belle cérémonie de seconde classe ! Des chevaux houssés, étoilés, et des plumes partout, sur la voiture, sur les canards, oh ! que de plumes ! Un maître de cérémonies majestueux... enfin, c'était tout à fait du bel enterrement. Seulement, ça manquait de clients : il y a eu tout juste une personne pour accompagner la baronne à sa dernière demeure, et c'était le mari qui nageait derrière le corbillard.

SACHA, *poursuivant son idée*. — Et avec tous mes amis... tous sans exception. Sitôt que je lui présentais quelqu'un, c'était comme si c'était fait.

RAYMONDE. — Et, naturellement, tu avais beaucoup d'amis.

SACHA. — Tant que j'en voulais. Et puis alors Symrock, cet ignoble gros pustuleux.

RAYMONDE. — Elle n'était vraiment pas dégoûtée. Après tout, il est si riche.

SACHA. — Mais il ne lui donnait pas un sou !

RAYMONDE. — Allons donc !

CERCLEUX. — C'est très possible : c'est une sorte de perversité, pour une femme comme Diane, de pouvoir se dire : Je me donne à un homme dont aucune femme ne voudrait, sinon pour la forte somme, et moi je me donne pour rien, de mon plein gré. Elle a choisi justement Symrock non pas malgré que, mais parce que monstrueux. Vous savez bien, dans le temps, les dames juives avaient des bontés pour les boucs ; en Grèce, Pasi-phée accordait ses faveurs à un taureau...

RAYMONDE. — Avec un taureau ce ne sont

plus des faveurs : vous pouvez bien dire des rubans.

CERCLEUX. — Seulement, comme nous sommes en France, à Paris, qu'il y a des lois très sévères et que ces animaux ne courent pas les rues, elle prend Symrock parce qu'il s'en rapproche le plus.

RAYMONDE. — Tu ne peux être jaloux de Symrock.

SACHA, *criant*. — Je ne suis pas jaloux, mais ça m'exaspère. Je comprends qu'une femme vous trompe parce qu'elle a besoin d'argent. Ainsi, on m'a raconté que dans les premiers temps qu'elle était dans ses meubles, elle se trouvait parfois très gênée. Un jour, elle avait fait faire quelques réparations dans son appartement, le fumiste est venu lui présenter sa note, un petit patron fumiste en casquette avec la figure noire. C'était la sixième fois qu'on le faisait revenir, cet homme ; et comme les yeux du fumiste brillaient en regardant Diane, elle a payé la note vous devinez comment ; elle a trouvé plus commode d'en finir d'un coup.

RAYMONDE. — D'un coup n'est pas mal... je le replacerai.

SACHA. — Enfin, j'aurais été son amant à ce moment-là, je vous assure que je ne lui en aurais pas voulu... j'aurais même trouvé ça assez amusant.

RAYMONDE. — Moi je trouve ça touchant.

SACHA. — Dans ce cas-là ce n'est pas une trahison.

RAYMONDE. — C'est un flirt.

CERCLEUX. — Une fumisterie.

SACHA. — J'admets la nécessité, mais ce que je ne comprends pas, c'est le vice, le vice. (*S'exaltant à la pensée de ses infortunes.*) Enfin quand je pense qu'elle m'a trompé avec mon petit domestique égyptien.

RAYMONDE. — Avec Mohammed? Ah! que c'est drôle! (*Elle rit à se tordre.*) Dieu, mon chéri, que c'est drôle!

SACHA, *vexé*. — Tu trouves ça drôle, toi?

RAYMONDE, *continuant de rire*. — Je me roule!

SACHA. — Ne ris pas comme ça, tu vas te faire mal à l'estomac.

RAYMONDE. — Mon chéri, ce n'est pas ma faute, je t'assure... je trouve ça tordant. Tu ne peux pas, toi, parce que c'est encore tout frais; mais tu verras dans dix ans comme ça t'amusera. Ah! ah! ah! hi! hi! hi! Je vois d'ici, Mohammed, ce pauvre gosse. Quoi ça, madame? Beau madame, moi pas connaître. Hi! hi! hi! (*Elle rit jusques aux larmes et peut-être même plus loin.*)

SACHA, *l'imitant*. — Ah! ah! ah! hi! hi! hi! Qu'est-ce qui lui prend? Est-elle bête!

RAYMONDE. — Alors, si on ne peut plus rire.

CERCLEUX, *d'un ton de doux reproche*. — Raymonde!... vous n'êtes pas gentille. (*Très sérieux.*) Le prince souffre.

RAYMONDE, *facilement voyou*. — Lâchez-moi le coude avec sa souffrance. Eh bien, et moi, quand il m'a si gentiment plaquée, est-ce qu'il s'est inquiété si ça me faisait plaisir? Enfin, j'aurais pu l'aimer!... Il n'y avait rien de fait, heureusement, mais ça aurait été le même prix. En fait de sentiment, j'y aurais été de ma poche, car il ne s'est pas beaucoup

mis en frais de ce côté-là, ce monsieur, que je me donnais la peine de... dégrossir. Vous êtes étonnants, ma parole, vous autres hommes ! Heureusement que mon cœur n'était pas pris... ah ! non, il n'était pas pris, mon pauvre cœur.

SACHA. — Rien ne te forçait à venir avec moi.

RAYMONDE. — Je ne te dis pas que tu me déplaisais ; je n'avais pas pour toi de répulsion invincible. Tu es gentil, propre, bien élevé, pas bête certainement. Et puis, je suis venue avec toi, pour rendre service à Cercleux surtout, parce qu'il me l'avait demandé, et que je n'ai rien à refuser à Cercleux, un copain, un vieux camarade.

CERCLEUX, *géné*. — Ne parlons pas de ça, je vous en prie.

RAYMONDE. — Est-ce que j'ai été crampon ? Est-ce que j'ai été scéneuse comme il y en a tant qui l'auraient été à ma place. Au lieu de ça, j'apprends que tu as des ennuis, je t'invite à déjeuner pour te distraire, je suis bonne fille et voilà comment tu me récom-

penses... Voyez dessert ! Ah ! non, tu sais, tu as le courant, tu as les deux tours. Faut-il que je pleure parce que cette grue a voulu s'envoyer ton nègre.

CERCLEUX. — Raymonde !

SACHA. — Je ne te demande pas de pleurer, mais au moins tu pourrais respecter ma douleur.

CERCLEUX. — C'est plus sérieux que vous ne pensez.

RAYMONDE. — Oui, je sais bien : tu t'es tiré un coup de revolver, on t'a arraché l'arme des mains ; mais tu avais bien pris soin de te rater... tu as tiré en l'air.

SACHA. — Pas du tout... j'étais sincère.

RAYMONDE. — Mettons que tu t'es échangé une balle sans résultat... ça se voit tous les jours. Et puis je t'avais prévenu quand tu m'as dit que tu étais amoureux de Diane. Mais tu n'as rien voulu écouter : tu prétendais que c'était une sainte !

CERCLEUX. — Moi aussi, je l'avais prévenu. Je lui avais dit : « Ne lui montrez jamais Mohammed ! »

SACHA. — Est-ce que je pouvais penser? Est-ce que je savais, moi! Je croyais que vous plaisantiez.

CERCLEUX. — Je ne plaisantais pas : je me rappelais l'exposition de 89, car j'avais, à cette époque-là, une maîtresse qui m'a trompé successivement avec un ânier de la rue du Caire, un acteur du théâtre annamite, un Indien de chez Buffalo, toute une quadrilla de la Plaza, une Javanaise, un Marocain, une danseuse espagnole et un pousse-pousse.

RAYMONDE. — Elle avait le sourire, votre petite amie.

SACHA. — Comme vous avez dû souffrir, mon cher Cercleux.

CERCLEUX. — Pas du tout, j'ai passé une exposition charmante... vraiment charmante...

SACHA. — C'est que vous ne l'aimiez pas beaucoup, alors, votre camarade.

CERCLEUX. — Je l'adorais, au contraire; j'en étais littéralement fou. Je me rappelle... elle avait des facultés d'assimilation absolument prodigieuses. Chaque fois qu'elle avait fait connaissance d'un nouvel exotique, je

retrouvais une femme nouvelle : c'était comme si je voyageais dans le pays.

RAYMONDE. — Vous auriez pu écrire un livre de voyages.

CERCLEUX. — Mais j'ai pris des notes... je ne dis pas que je ne ferai pas un jour ce livre.

SACHA. — C'est égal, je voudrais bien avoir votre philosophie.

CERCLEUX. — Vous y arriverez encore assez vite, surtout ayant commencé par Diane, car c'est un numéro exceptionnel. Vous êtes moralement vacciné contre ce genre de femmes-là, et quand vous en rencontrerez une, il n'y aura pas de danger pour vous. A ce point de vue-là, c'est de la chance.

SACHA. — Ah ! c'est de la chance.

CERCLEUX. — Absolument. Songez donc qu'il y a des hommes qui rencontrent leur Diane à cinquante ans. Alors, il n'y a plus rien à faire, ils ne s'en relèvent jamais.

SACHA. — Oh ! certainement, j'aime mieux avoir commencé par ce numéro-là, comme vous dites. A présent, c'est une affaire réglée, car il faut espérer que toutes les femmes ne

sont pas comme ça... (*Timidement :*) les femmes du monde.

RAYMONDE. — Les femmes du monde ! Ah ! ah ! ah ! (*Elle part d'un clair éclat de rire.*)

SACHA. — C'est si drôle que ça ce que j'ai dit ?

CERCLEUX. — Drôle?... non, c'est gentil.

RAYMONDE. — Hi ! hi ! hi ! les femmes du monde ! C'est égal, j'aime mieux entendre ça que d'être sourde. Ah, non, ce petit-là, il a le chic pour vous envoyer des salades !

CERCLEUX, *réveur et comme regardant dans le passé.* — Je me rappelle ma première femme du monde... un appartement rue de l'Arcade... le mari chef de bureau quelque part. Une après-midi je suis venu la voir... elle était seule. Au bout d'un quart d'heure, nous voilà assis sur le même canapé. Naturellement je vais de l'avant, j'étais jeune en ce temps-là, pas beaucoup de patience. La dame se lève. Diable, me dis-je, j'ai été trop loin ! — Elle va à la sonnette, elle sonne. Un domestique apparaît ; j'avais déjà pris mon chapeau, prêt à être éconduit. Alors la dame lui dit :

RAYMONDE. — « Reconduisez monsieur. »

CERCLEUX. — Non, elle a dit : « Félix, je n'y suis pour personne... vous entendez, absolument pour personne. »

SACHA. — Alors?

CERCLEUX. — Alors, j'ai compris que la route était belle. Ma deuxième du monde...

RAYMONDE. — Voilà Cercleux qui va nous raconter ses campagnes.

CERCLEUX. — Ouses compagnes. Ma deuxième femme du monde était une créature idéale, mince, longue, blonde avec des cheveux de rêve, et des yeux verts, pas à peu près verts, non, exactement verts. C'était une personne singulière et nerveuse à l'excès; mais ce qui la rendait surtout extraordinaire, c'est que lorsqu'elle était à l'état de veille il n'y avait rien à faire, mais dès qu'elle était endormie...

RAYMONDE. — Comment ça, endormie?

CERCLEUX. — Hypnotisée, si vous aimez mieux, tout ce qu'on voulait. Je n'avais qu'à la regarder fixement dans les yeux pendant deux ou trois secondes, crac, ça y était.

RAYMONDE. — Je ne vous connaissais pas ce pouvoir fascinateur.

CERCLEUX. — Moi non plus.

RAYMONDE. — Et naturellement vous en profitez : c'est du propre... une femme sans défense.

CERCLEUX. — Pas du tout, c'était elle qui me le demandait. Un jour, nous prenons une voiture à la Madeleine pour aller chez elle, rue Taitbout.

RAYMONDE. — Vous n'aviez pas beaucoup de temps.

CERCLEUX. — Attendez ! A peine le cheval avait-il démarré que mon amie s'endort. Nous passons par l'Arc de Triomphe, le Panthéon, la Bastille, nous suivons les boulevards, elle dormait toujours.

RAYMONDE. — C'était la Belle au sapin dormant.

SACHA, *naïvement*. — Mais pour aller de la Madeleine à la rue Taitbout, ça n'était pas le plus court.

RAYMONDE. — Ils ont pris le chemin des

endormis. Continuez, vous m'intéressez vivement.

CERCLEUX. — Mais voilà qu'arrivés devant Pousset, je vois qu'elle ouvre les yeux et les referme aussitôt.

RAYMONDE. — C'était pour voir où l'on était.

CERCLEUX. — Justement. Et elle me demande de la réveiller. Je lui dis : — Ce n'est pas la peine, vous venez d'ouvrir les yeux. — Vous vous trompez, mon ami. — Enfin je vous ai vue, vous avez ouvert les yeux ; j'en suis sûr. Elle m'a soutenu que non, et cela sur la tête de sa mère et il faut croire que ces sortes de serments n'engagent à rien, car la bonne femme, c'est la mère que je veux dire, vit toujours. A partir de ce moment-là, je ne voulais plus l'endormir ; il n'y a jamais eu moyen, il fallait toujours en passer par cette petite formalité, *ou alors elle s'endormait toute seule !*

RAYMONDE. — Parbleu, si elle avait consenti éveillée, cela eût équivalu à un aveu. C'est égal, vous étiez rudement jeune en ce

temps-là ; on ne vous le ferait plus maintenant le coup de l'hypnotisme.

CERCLEUX. — Non, parce que je m'assurerais de la sincérité du sujet.

RAYMONDE. — Vous lui traverseriez la joue avec votre épingle de cravate... j'ai vu faire ça à la Salpêtrière.

CERCLEUX. — Mais qu'est-ce que vous dites de ça ?

RAYMONDE. — C'était une femme qui avait autant de pudeur que de tempérament ; alors pour ne pas alarmer l'une et pour satisfaire l'autre, elle avait imaginé ce stratagème. En somme, c'était pour mieux vous aimer, c'était un pieux mensonge.

CERCLEUX. — Certainement, c'était pour mieux m'aimer. Mais c'est avec ces raisonnements qui satisfont notre fatuité que nous n'acquérons aucune expérience. Nous admirons ce qu'elles font pour nous au moment qu'elles nous aiment. Pourtant, si nous nous disions que c'est justement par la même raison qu'elles sont capables de tous ces trucs et de toutes ces roueries pour nous et en notre ia-

veur, qu'elles en sont capables contre nous et à notre désavantage, ça serait le commencement de la clairvoyance et de la sagesse. Mais nous n'envisageons jamais que nous puissions être les victimes de leur astuce et notre vanité ne veut pas en convenir. Cependant nous n'avons qu'à regarder autour de nous pour voir que les plus séduisants, les plus glorieux et les meilleurs furent trompés.

SACHA, *résolument*. — Je ne me marierai jamais.

CERCLEUX. — Pourquoi cela? D'abord vous n'en avez pas le droit, étant le seul héritier de la maison de Styrie.

SACHA. — Je m'en bats l'œil, mais je ne tiens pas à être trompé, et depuis un quart d'heure vous me prouvez que c'est inévitable.

CERCLEUX. — Il y a des exceptions d'abord. Ensuite l'ambition ne doit pas tendre à n'être pas cocu, mais elle doit tendre à ce que cela vous soit parfaitement égal... et l'on peut toujours y arriver.

SACHA. — Je ne vous dis pas, mais je préfère ne pas me marier.

RAYMONDE. — Et moi je vous dirai, mon cher Cercleux, que vous avez tort d'enseigner votre sale scepticisme à cet enfant. Ce n'est pas une jolie besogne que vous avez entreprise là.

CERCLEUX. — C'est mon métier, je suis payé pour ça : je suis le précepteur du prince de Styrie. Et d'ailleurs, considérez, Raymonde, que j'ai dit qu'il y avait des exceptions.

RAYMONDE. — Oui, mais vous l'avez dit en passant, vous n'avez pas beaucoup appuyé là-dessus, vous avez glissé. Heureusement qu'il y a des exceptions... je ne parle pas des femmes du monde ; mais moi, qui ne suis qu'une... (*Elle cherche :*) parfaitement, je ne trompe jamais et je ne mens jamais. Certainement, j'ai eu des amants pour leur argent ou pour leur amour, mais je n'en avais qu'un à la fois et je lui étais fidèle, aussi bien pour la galette que pour le sentiment. Est-ce que j'ai trompé Sacha pendant que j'étais avec lui ? Aussi, mon petit, quand tu auras des ennuis, viens me trouver, je te consolerais. (*Elle l'embrasse gentiment.*) Je serai ta petite

camarade, ton petit intérim pour que tu ne sois jamais seul. Si tu veux, nous dînerons ensemble ce soir, et après... après, nous ferons ce que tu voudras. Je ne peux pas dire mieux.

Câlineries. — Mignardises. — On frappe. — Ils se séparent.

SACHA, *touché*. — Tu es vraiment gentille, toi. Mais, tu sais, je t'aime bien aussi.

RAYMONDE. — Entrez. (*C'est une femme de chambre qui apporte un petit bleu. Raymonde regarde l'écriture de l'adresse.*) Tiens ! c'est de Gratin. (*Elle déchire en suivant le pointillé.*) Allons bon ! il m'écrit qu'il vient me chercher pour dîner ce soir.

SACHA. — Dis-lui que tu ne peux pas.

RAYMONDE. — Tu es bon, toi... c'est mon amant ! (*Réflexion brève.*) Zut ! tant pis ! Je vais lui écrire que je dine chez ma sœur qui est malade.

Elle griffonne une dépêche.

CERCLEUX. — Voyez-vous, Sacha, quand vous recevrez des petits bleus de ce genre,

vous saurez dans quelles circonstances ils ont été écrits. Et vous savez comment ça s'appelle?

SACHA. — Non!

CERCLEUX. — Le petit bleu du Décommandeur.

RAYMONDE. — Ne l'écoute pas, va, mon chéri. D'abord, toi, ce n'est pas la même chose!

Bras autour du cou.

VII

RACAHOUT

Les courses ont été instituées d'abord en Angleterre, puis en France, pour l'amélioration de la race chevaline.

Ouvrages spéciaux.

A Auteuil, à l'une des dernières réunions d'automne, par une délicieuse après-midi de novembre. Ciel bleu, très clair, du bleu des turquoises qui se meurent. Décor merveilleux formé, autour de l'hippodrome, par les arbres jaunes et roux, où tous les tons métalliques or, cuivre et chaudron, se mêlent comme en certaines chevelures de blondes fauves. Et là-bas, des coteaux lilas semés de petites maisons blanches en des verdure sombres, figurent un fond de vieille tapisserie.

Dans la tribune de droite, le prince Alexandre de Styrie avec Suzanne Ortolan et Cercleux.

Suzanne Ortolan, blonde, svelte, très sportwoman. Grand chapeau sur lequel est posée une chouette, les ailes étendues ; pèlerine en queues de zibeline. Robe en drap écossais, carreaux bleus et verts, et spécialement tissé pour elle.

CERCLEUX. — Eh bien, Sacha, vous êtes ému?

SACHA. — L'émotion inséparable d'un premier début.

SUZANNE. — Je comprends ça... si c'est la première fois que vous faites courir... Et vous faites courir sous votre nom ?

SACHA. — Vous voyez... la dernière course : Prix des Chasseurs.

SUZANNE. — Ah ! oui, oui, je vois.

Elle lit sur le programme.

« Prince Alexandre de Styrie. Racahout. Poulain alezan, quatre ans, 65 kilos, par Vercingétorix et La Goulue. Casaque abricot, toque prune. »

C'est bien comme nuances, prune et abricot. Si vous gagnez, Sacha, je me ferai faire une robe de chambre à vos couleurs.

CERCLEUX. — Croyez-vous que ça serait très joli ?

SUZANNE. — Ravissant... je vois très bien ça... une robe fourreau, à la Sarah, en velours prune, en velours Liberty, vous savez avec des reflets, et puis alors les manches abricot en crêpe, très bouffantes, avec un

plissé accordéon. Je vous assure que ça ne serait pas mal du tout... n'est-ce pas, Sacha ?

CERCLEUX. — Si vous croyez qu'il vous entend : il pense à Racahout.

SUZANNE. — D'ailleurs, j'ai remarqué que Sacha ne s'y connaissait pas du tout ; il n'est pas chiffonnier.

SACHA. — Non, j'avoue que je n'y connais rien. D'abord ça m'assomme et puis c'est indigne d'un homme sérieux.

CERCLEUX. — Ne croyez pas ça, mon cher, ce n'est pas du tout une chose frivole, et c'est souvent un moyen de réussir auprès des femmes. Elles aiment beaucoup les gens qui s'occupent d'elles ; c'est pour cela que Bourget, dans sa classification des hommes à bonnes fortunes, établit judicieusement que les calicots sont dans la proportion de 90 p. 100.

SUZANNE. — Est-ce que Racahout n'appartenait pas avant au petit Rebondy ?

SACHA. — Oui, je le lui ai acheté, l'été dernier, dans un prix à réclamer.

SUZANNE. — Combien l'avez-vous payé ?

SACHA. — Quinze cents.

SUZANNE. — Il vous l'a vendu encore assez cher, son canard.

CERCLEUX. — Oui, pour le prix, il aurait bien pu y ajouter des petits pois.

SUZANNE. — Quelle drôle d'idée d'acheter Racahout... c'est la dernière bête à laquelle j'aurais songé.

SACHA. — Oui, mais j'avais mon idée, vous verrez, vous verrez.

Suzanne rit incrédulement.

CERCLEUX. — Avez-vous quelque chose de nouveau?

SACHA. — Justement, je vais voir. Restez avec Suzanne, mon cher Cercleux... je vous retrouve ici.

CERCLEUX. — Nous ne bougeons pas.

SACHA. — Je vais aller voir ce que dit le cheval.

Il s'éloigne.

SUZANNE. — Il est vraiment fort gentil, ce petit prince de Styrie, très correct, très fin. On a beau dire, voyez-vous, que les hommes

sont égaux, on se ressent toujours de ses origines. Vous comprenez ce que je veux dire : on voit tout de suite que Sacha est très racé, qu'il a eu une longue série d'ancêtres.

SACHA. — On a toujours une longue série d'ancêtres, chère Madame, et depuis la création l'homme engendre l'homme... Vous tenez donc beaucoup à ces choses-là?

SUZANNE. — Mon cher, vous savez bien que je n'ai jamais aimé que des gens chic. J'ai à ce sujet des principes absolus, et pour me plaire, il faut qu'on soit quelqu'un.

CERCLEUX. — D'accord, aussi vous avez été la maîtresse de quelques-uns.

SUZANNE. — Oui, mais c'était toujours des gens très bien.

CERCLEUX. — Oui, oui, je sais, vous êtes une femme très aristocratique. A propos, vous savez comment on vous appelle?

SUZANNE. — Non.

CERCLEUX. — Soif-d'Égards.

SUZANNE. — On m'appelle Soif-d'Égards?

CERCLEUX. — Vous avez l'air contrarié.

SUZANNE, *très pincée*. — Moi, oh ! pas du tout ; j'en suis ravie au contraire ; ça prouve que je ne me laisse pas marcher sur le pied. J'aime mieux cela que si l'on m'appelait Bath-au-pieu ou le Baquet, comme certaines de ces demoiselles.

CERCLEUX. — Oh ! certainement ! (*Air indifférent.*) Dites-moi, est-ce que vous allez nous faire encore longtemps poser comme ça ?

SUZANNE. — Nous... qui ça, nous ?

CERCLEUX. — Quand je dis nous, je veux dire Sacha ; mais c'est la même chose, puisque je m'intéresse à la réussite de mon élève. Evidemment il n'est pas question de moi ; personnellement, je sais bien que je suis très peu de chose, tout à fait indigne de prononcer le fameux : « Suzanne, ouvre-toi ! »

SUZANNE, *véritablement choquée*. — Mon cher, vous avez des façons de plaisanter qui me sont absolument désagréables ; je sais bien que vous ne respectez rien...

CERCLEUX. — Si, si, je vous respecte, je vous admire même ; mais enfin je vous demande si vous avez l'intention de faire

languir mon élève; voilà un mois qu'il vous a été présenté, qu'il vous fait une cour sérieuse, et vous ne lui avez encore rien accordé.

SUZANNE. — Je n'ai pas l'habitude de me donner tout de suite, comme une fille.

CERCLEUX. — Pourtant Sacha ne vous déplaît pas.

SUZANNE. — Sans doute, mais ce n'est pas une raison. Il n'a aucune fortune.

CERCLEUX. — Il est de sang royal, qu'est-ce que vous voulez de plus?

SUZANNE. — C'est un flirt honorable.

CERCLEUX. — Alors, vous avez tort de ne pas le décourager... ça n'est pas honnête.

Cependant Sacha est revenu auprès d'eux.

SUZANNE, à Sacha. — Quelles nouvelles? Êtes-vous content?

SACHA. — J'ai vu le cheval, il semble être en très bon état. J'ai causé avec l'entraîneur.

SUZANNE. — Quel est votre entraîneur?

SACHA. — Plumkey.

SUZANNE, avec importance. — Je connais :

c'était l'entraîneur de ce pauvre duc de la Roche-Purée. (*D'un air entendu.*) Il sait très bien préparer un cheval. Est-il content?

SACHA. — Très content. Le cheval a fait un très bon travail tous ces jours derniers; hier matin, notamment, il a galopé comme un ange... il est en parfaite condition et Plumkey m'a dit que je pouvais mettre dessus tout ce que je voulais... je l'ai déjà pris pour cinquante louis ce matin à dix, et je viens d'en reprendre pour vingt-cinq louis à sept. Il faut même vous dépêcher, mon cher Cercleux, si vous voulez mettre quelque chose dessus, parce qu'il n'est plus qu'à trois.

CERCLEUX. — Je vous remercie, je ne parie pas.

SUZANNE. — Est-ce qu'il a une bonne monte, votre cheval?

SACHA. — C'est Tom Ahawk qui le pilotera.

SUZANNE. — Ce n'est pas mauvais; mais vous savez que Tom Ahawk ne monte bien que lorsqu'il est ivre.

SACHA. — Alors, tout va bien : je viens de

lui parler, à ce brave Tom; il sent le gin, c'est à renverser un bœuf.

CERCLEUX. — Parfait! parfait! Si vous ne gagnez pas avec ça, c'est qu'il y a un dieu contre les ivrognes.

SUZANNE, *très aimable*. — Mais, dites-moi donc, Sacha, si Racahout arrive, vous toucherez la forte somme.

SACHA. — Une vingtaine de mille francs... mais vous m'avez promis que je toucherais autre chose, et c'est surtout à cela que je pense.

SUZANNE, *minaudant*. — Voulez-vous bien vous taire! D'ailleurs vous gagnerez... (*Ingénuément*.) J'ai toujours porté chance à tous les propriétaires que j'ai connus.

SACHA, *timidement*. — Et si je ne gagne pas?

SUZANNE. — Vous prendrez votre revanche un autre jour.

CERCLEUX. — Dites donc, ce n'est pas Raymond qui passe là?

SACHA. — Mais oui, c'est elle.

En effet, c'est Raymonde Percy qui les a aperçus et qui monte leur dire bonjour.

RAYMONDE. — Bonjour, Coco... bonjour, Cercleux.

SACHA. *Il fait les présentations.* — M^{me} Suzanne Ortolan, M^{lle} Raymonde Percy.

Suzanne salue froidement et cérémonieusement. Raymonde lui rend son salut en exagérant la politesse.

RAYMONDE, à *Sacha*. — Tu sais que je fais tous mes vœux pour la casaque abricot et la toque prune. Si Racahout arrive, je me ferai faire des chemises de nuit à tes couleurs, je te le promets.

CERCLEUX. — Est-elle gentille, cette Raymonde, toujours des attentions.

SUZANNE. — Vous avez parié, Madame ?

RAYMONDE. — Non, pas encore. Moi, je ne prends jamais les chevaux à la cote, je ne parie jamais aux bookmakers... j'ai toujours le trac qu'ils se trottent en emportant ma pauvre galette.

SUZANNE à *Cercleux*, très bas. — Elle est commune, cette fille, vous ne trouvez pas ?

CERCLEUX. — Non, j'adore ce genre-là ; elle m'amuse beaucoup.

RAYMONDE. — Je parierai tout à l'heure au mutuel, je risquerai mes cinq louis. mais je n'ai aucune confiance. C'est Cellule II qui gagnera ça.

SACHA. — Cellule II, le cheval d'Augias ?

RAYMONDE. — Probable ! Je sais que Plumkey l'a ramassé pour cinquante louis, et, tu sais, c'est un malin.

SACHA. — Dans le prix des Chasseurs ! Mais ce n'est pas possible, voyons, Plumkey est mon entraîneur, c'est lui qu'a préparé Racahout ; il a la plus grande confiance dans le cheval, et il aurait pris Cellule II !

RAYMONDE. — Dieu ! que tu es jeune, mon pauvre coco, l'écurie Augias va encore faire un de ces coups dont elle a le secret. Tu as bien vu, ils avaient deux chevaux engagés dans le prix New Market, Cellule II et Poissy, on a retiré Cellule II, au dernier moment, pour la faire courir dans le prix des Chasseurs.

SACHA. — Mais Cellule II n'a rien fait dimanche dernier sur 2,700 mètres, et il y en a 3,200 aujourd'hui.

RAYMONDE. — Enfin, moi je te prévient, tu verras ce que je te dis.

CERCLEUX. — Laissez-le donc; quand on commence, on aime toujours mieux perdre avec son cheval que de gagner avec celui des autres, c'est une satisfaction d'amour-propre.

RAYMONDE, *bas à Sacha, pendant que Suzanne et Cercleux discutent les chances de Racahout et la loyauté de Plumkey.* — Dis donc, tu es chic maintenant, tu te payes des Ortolans, mes compliments; c'est de la grenouille de choix. Je ne peux pas la sentir, moi, cette femme-là, mais je te félicite tout de même.

SACHA. — C'est une femme exquise.

RAYMONDE. — Tais-toi donc, une sale poseuse... On m'a dit qu'elle n'avait pas encore marché avec toi, est-ce vrai?

SACHA. — C'est vrai, pas encore.

RAYMONDE. — Elle te fait aller, mon petit, parce que tu n'as pas le sou. Ce n'est pas comme la bonne Raymonde : avec moi l'amour c'est au consentement mutuel, tandis qu'avec Suzanne c'est le consentement à la cote.

Elle s'en va sur ce bon mot et sans dire adieu à Suzanne.

SUZANNE. — Elle n'est pas très polie, votre petite amie.

SACHA. — Comment cela ?

SUZANNE. — Elle aurait bien pu me saluer en s'en allant, c'est la moindre des choses.

CERCLEUX. — Vous voyez bien ce que je vous disais : Soif-d'Égards ! C'est plutôt vous qui avez été fraîche avec elle.

SUZANNE. — Je ne peux pourtant pas me mettre à faire la conversation avec toutes les maîtresses du Prince qu'il lui plaira de me présenter.

SACHA, *voyant que ça va mal tourner.* — Je vais aller voir ce qui se passe par là.

Le prince s'éloigne et revient au bout d'un quart d'heure, il est très pâle. On va courir le prix des Chasseurs. Cloche. Les chevaux sortent un à un et prennent leur canter devant les tribunes. Suzanne, Cercleux et Sacha braquent leurs jumelles sur Racahout dont ils ne perdent pas un mouvement. A peine a-t-il passé la grille du pesage que le cheval fait un bond formidable qui menace de désarçonner Tom Ahawk.

CERCLEUX. — J'ai bien cru qu'il était par terre. Il est peut-être un peu trop saoul, ce brave Tom.

SACHA. — Non, non, c'est très bien, il faut qu'il soit comme ça.

Cependant Racahout se cabre, rue, pivote, fait des écarts, des sauts de mouton, en un mot mille et une folies à la grande joie du public de la pelouse qui pousse des ah ! et applaudit.

CERCLEUX. — Est-ce que le cheval a quelquefois mauvais caractère ?

SACHA. — Pas du tout, il joue, il s'amuse, peut-être un peu nerveux, mais il ne faut pas se plaindre de ces excès de gaieté.

CERCLEUX, *conciliant*. — Évidemment, j'aime mieux cela que de le voir triste.

Enfin Racahout se décide à prendre son canter, mais une fois qu'il est parti il s'encapuchonne, s'emballe, et au lieu de s'arrêter comme ses petits camarades, il fait un tour complet de piste et arrive tout en sueur prendre le départ.

SUZANNE. — C'est ennuyeux, il est déjà éreinté.

SACHA. — Non, non, ça le met en train, j'ai vu des chevaux faire le parcours avant la course et gagner tout de même.

CERCLEUX, *comme dans Molière*. — Humph !

Cependant Racahout ne peut se décider à prendre sa place ; il provoque sept faux départs ; le peuple murmure. Enfin le starter abaisse son drapeau, la cloche sonne.

SUZANNE. — Cette fois ils sont partis.

Racahout prend résolument la queue du peloton ; il est facile de voir qu'il a grand'peine à suivre le train.

SACHA, *ne voulant pas s'avouer la vérité.* — Il fait une course d'attente, c'est plus prudent.

SUZANNE. — Mais Tom Ahawk n'a pas du tout l'air de retenir.

SACHA. — Si, si, il en a plein les bras.

Racahout perd sensiblement du terrain ; maintenant il galope à quinze longueurs derrière le peloton.

CERCLEUX. — Eh ! Eh !

SACHA, *toujours confiant.* — Il le ménage.

Cependant les chevaux n'ont plus que deux haies à sauter. Sacha espère toujours que Racahout améliorera sa position et viendra dans un rush formidable battre Cellule II d'une courte tête sur le poteau, mais, hélas ! il n'en est rien et les propos les plus désobligeants pour le cheval s'échangent autour du propriétaire.

PREMIER SPORTMAN. — Racahout donne des signes de détresse.

DEUXIÈME SPORTMAN. — Il n'a jamais été dans la course.

TROISIÈME SPORTMAN. — C'est un charognard !

UN IRONISTE. — Il est là pour ramasser les casquettes.

PREMIER MAUVAIS PLAISANT, *hurlant*. — Racahout comme il veut, dans un fauteuil, en valsant !

DEUXIÈME MAUVAIS PLAISANT. — En épluchant des marrons !

On rit.

SACHA, *se retournant*. — Taisez-vous donc, Monsieur.

LE MAUVAIS PLAISANT. — Pourquoi donc, Monsieur ?

CERCLEUX, *intervenant*. — Monsieur est le propriétaire de Racahout.

LE MAUVAIS PLAISANT. — Je le regrette, le cheval est une rosse, je le dis.

SACHA. — Et vous un imbécile, je le dis.

LE MAUVAIS PLAISANT. — Et vous un petit garçon très mal élevé.

Gifle, échange de cartes. Pendant cette petite altercation les chevaux sont arrivés devant les tribunes à l'exception de Racahout qui est tombé à la dernière haie. Tom Ahawk trop saoul ne peut se relever. La casaque abricot et la casaque prune font une comote lamentable.

SACHA, *tremblant de rage*. — C'est complet, le ridicule jusqu'au bout.

Il reste atterré.

SUZANNE. — Eh bien, vous restez là?

SACHA. — Nous nous en irons quand vous voudrez.

SUZANNE. — Je ne m'en vais pas avec vous, je rentrerai toute seule.

SACHA. — Très bien, très bien... Vous n'avez guère de générosité, vous me voyez ennuyé et vous me lâchez froidement, ça n'est pas très gentil.

SUZANNE. — Mais mon petit, il n'y avait rien du tout de convenu : ce n'est pas ma faute si Racahout s'est comporté déplorablement.

SACHA. — Mais certainement.

Ils la reconduisent en silence jusqu'à sa voiture.

SUZANNE. — Au revoir, à un de ces jours.

SACHA, *sèchement*. — Adieu.

SUZANNE. — Adieu ?

SACHA. — Oui, adieu.

CERCLEUX, *entre ses dents*. — A cet été, sur la glace.

SACHA. — Jolie journée, Raymonde avait raison pourtant. Hein, cette canaille d'Augias et cet excellent Plumkey et cet ivrogne de Tom Ahawk. J'en ai assez de faire courir.

CERCLEUX. — Voyez-vous, vous avez trop parlé, on a trop pris le cheval et il n'aurait rien rapporté. Il ne faut jamais confier ses projets à personne, il faut commencer par mettre dedans sa maîtresse et ses amis et puis son entraîneur.

SACHA. — Ça ne doit pas être commode.

CERCLEUX. — Ah ! pour ça, il faut se lever de très bonne heure.

SACHA. — Je le crois.

CERCLEUX. — Et puis enfin, si on peut, il faut mettre dedans son jockey.

SACHA. — Mais il faut aussi se lever de bonne heure.

CERCLEUX. — Il est même prudent de ne pas se coucher.

SACHA. — Et j'ai un duel par-dessus le marché; nous allons causer de ça en route... je ne sais pas ce que je vais faire de ma soirée : j'ai envie d'aller dîner chez Raymonde.

CERCLEUX. — Parbleu !

VIII

LE DUEL

- Un honnête homme qui a commis une offense ne refuse jamais de la réparer lorsque des témoins honorables, après discussion sérieuse, lui conseillent une réparation compatible avec son honneur.
- « LE COMTE DU VERGER SAINT-THOMAS. »

A Courcelles, boulevard Percire, chez le peintre Pleinair. Un vaste atelier aux murs tendus de variées étoffes rapportées de voyages en des Orients ou des Suds. Quelques toiles aussi rapportées des lits voyages : études, impressions, esquisses, souvenirs d'Algérie, de Turquie, d'Égypte, de Palestine. De grandes affiches avant la lettre de Grasset et de Lautrec, l'afficheur synthétique de l'exquise Jane Avril. Ameublement éclectique comme il convient dans un atelier, car on y voit tour à tour, selon la formule donnée par Cercleux, « une chaise à porteurs, une pirogue indienne, une armoire normande, une selle turque, un bidet, un clavecin, une guillotine ».

Midi et demi. Au milieu de l'atelier, une table est dressée recouverte d'une nappe dont le fond jaune de chrome est semé de grands chrysanthèmes échevelés blancs (provision de linge rapportée de Bruxelles).

Autour de la table, en des attitudes plutôt sans raideur, des convives qui sont : LE PRINCE DE STYRIE, CERCLEUX, PLEINAIR, VAUFROY, MAXIME LABAY, PHILIPPE D'AUVERT, HENRY DES GAFFES, DOCTEUR MONDAM.

Il est clair que le déjeuner fut exquis, tant est vir le teint des convives, tant haut leur verbe. — Café, liqueurs multiples. — La bien odorante fumée des cigares leur fait des nuages comme à des dieux. Propos divers.

VAUFROY, *très rouge*. — Cristi! ce n'est pas pour dire, mais il fait chaud ici.

DES GAFFES. — Vous avez un poêle qui tire rudement.

PLEINAIR. — Mon poêle! il tire comme Saint-Georges.

LARAY. — Très joli... bien de circonstance.

PLEINAIR. — C'est russe, vous savez? (*Vaufroy se lève.*) Restez assis, Vaufroy... Je l'ai fait construire sur un modèle que j'ai rapporté de Saint-Pétersbourg. Oh! il faut ça, surtout dans un atelier, à cause des modèles. Justement je fais des études de nu en ce moment : alors, vous comprenez, les pauvres filles... D'autant plus qu'ici c'est très difficile à chauffer.

LE DOCTEUR MONDAIM. — Vous êtes au nord?

PLEINAIR. — Vous l'avez dit ; au nord ou septentrion.

LARAY. — Ah ! c'est russe... Est-ce vrai qu'ils couchent dessus ?

D'AUVERT. — Mais certainement, c'est de là que vient l'expression : Coucher à poêle.

Cette plaisanterie n'est pas relevée. Silence pénible.

VAUFROY, à Pleinair, pour dire quelque chose. — Vous travaillez beaucoup ?

PLEINAIR. — Mais oui : je prépare mon exposition pour le Champ-de-Mars.

DES GAFFES. — Qu'est-ce que c'est ?

D'AUVERT. — Indiscrétions sur le prochain Salon.

PLEINAIR. — Oh ! ça n'a pas d'importance : c'est une toute petite machine.

CERCLEUX. — Mais encore ?

PLEINAIR. — Des femmes qui se baignent dans une source tout entourée de lauriers-roses... J'ai fait l'étude, un matin, dans une oasis aux environs de Biskra, et maintenant je fais le tableau.

DES GAFFES. — Ça avance ?

PLEINAIR. — Pas beaucoup . à Paris je ne

peux pas travailler. Je vais partir probablement à la fin du mois.

VAUFROY. — Naturellement, ici vous ne pouvez pas... Pour ces choses-là il faut l'atmosphère, il faut l'ambiance. Alors vous allez retourner là-bas ?

PLEINAIR. — Où ça, là-bas ?

VAUFROY. — Mais... en Algérie.

PLEINAIR. — Oh ! non, je vais à Rcims.

CERCLEUX. — C'est plus près.

LARAY, *à qui on ne demande rien*. — Eh bien, moi, je pars à la fin de la semaine.

PLEINAIR. — En Algérie ?

LARAY. — Non, à Monaco.

DES GAFFES. — Vous avez de la veine d'aller dans le Midi. Justement je ne peux pas y aller cette année et j'en ai la nostalgie. Je me rappelle, l'année dernière, je suis parti le 10 décembre : vous vous rappelez le temps qu'il faisait ? J'avais fait la fête la nuit précédente, pas couché pour mieux dormir pendant le voyage ; je suis arrivé à la gare du Nord, je suis monté dans mon roupilling-car, je me suis fourré dans le pieu et je me suis réveillé

à Saint-Raphaël. J'ai eu la sensation exquise de partir avec la neige et d'arriver avec le soleil.

D'AUVERT. — Eh bien, moi, j'ai fait aussi le trajet, et j'ai eu la sensation moins exquise de partir avec ma belle-mère et d'arriver avec ma belle-mère.

CERCLEUX. — Mais dites donc, Pleinair, vous ne trouverez pas de lauriers-roses à Reims, ni de femmes qui se baigneront nues. Comment ferez-vous ?

PLEINAIR. — Mon ami, je trouverai la tranquillité que je ne peux pas avoir ici. On vient me voir, ou bien je rencontre des amis, et puis il y a les sacrées femmes... impossible de travailler dans ces conditions-là.

CERCLEUX. — Alors, qu'est-ce que vous faites de la couleur locale ?

PLEINAIR. — Vous comprenez que je n'ai pas besoin de retourner à mon oasis... voilà six ans que je vais en Algérie, par conséquent je connais le pays, je peux dire que je l'ai dans l'œil.

CERCLEUX. — Ça doit joliment vous gêner.

PLEINAIR. — Non, pas trop, on s'y fait. Oui, je partirai pour Reims où l'on ne viendra pas me déranger. Je vais chez un vieil ami (*Négligemment.*) le duc d'Ay.

VAUFROY. — Le grand marchand de champagne?

PLEINAIR. — Précisément.

VAUFROY. — Vous allez vous griser tout le temps et vous ne ficherez rien.

PLEINAIR. — Oh! non, et pour une bonne raison... je ne bois jamais de champagne.

LARAY. — Vous ne l'aimez pas?

PLEINAIR. — Ce n'est pas ça, mais il m'empoisonne.

VAUFROY. — Allons donc!

PLEINAIR. — C'est comme je vous le dis : ça me donne des malaises, d'insurmontables envies de dormir. Il y a des gens que ça rend très amoureux, très brillants, moi c'est tout le contraire... Je vous dis un véritable empoisonnement. Est-ce curieux?

VAUFROY. — Très curieux. Figurez-vous que le café me fait absolument le même effet.

LARAY. — Moi, c'est le guignolet. Je boirai de l'eau-de-vie tant qu'on voudra, mais le guignolet me jette par terre.

CERCLEUX. — Voilà qui est singulier.

LE DOCTEUR MONDAIM. — Je connais des cas encore plus extraordinaires : il y a des gens que la soupe à l'oignon empoisonne.

D'AUVERT. — Il y en a aussi qui empoisonnent la soupe à l'oignon.

LE DOCTEUR MONDAIM. — Vous plaisantez : mais je parle très sérieusement. Tenez, Edmond About...

CERCLEUX. — Du talent... c'est quelqu'un.

LE DOCTEUR MONDAIM. — La soupe à l'oignon l'empoisonnait.

LARAY. — Quelle blague !

LE DOCTEUR MONDAIM. — Il n'y a pas de « quelle blague » : c'est historique.

PLEINAIR, à Laray. — Dites donc, Laray, puisque ça ne vous fait pas de mal, voulez-vous un petit verre de votki ?

LARAY. — Non, merci ; non, merci.

D'AUVERT. — Vous avez tort, mon cher, vous ne savez pas ce que vous refusez :

c'est de l'eau-de-vie russe. (*Vaufroy se lève.*)

PLEINAIR. — Restez assis, Vaufroy.

CERCLEUX, à *Sacha*. — Il est complètement gris.

Cependant la conversation continue, d'abord sur les divers cas d'empoisonnements par le poisson, les coquillages, les moules, les huîtres, etc., aussi par les fraises chez certains organismes. Le docteur Mondaim en profite pour faire un cours sur l'alimentation. Il rase tout le monde et nul ne l'écoute sauf Sacha, son voisin, qu'il tient moralement par un bouton. Les autres se racontent des anecdotes bien parisiennes sur quelques créatures de ce temps.

Tout à coup la porte de l'atelier s'ouvre brusquement ; une femme apparaît très pâle : c'est Raymonde Percy qui, sans voir personne, court vers le prince de Styrie et se jette dans ses bras.

RAYMONDE. — Ah ! mon Coco, tu t'es donc battu ?

SACHA. — Mais oui ; tu ne le savais pas ?

RAYMONDE. — Comment veux-tu que je le sache ? Je viens de l'apprendre à l'instant. Figure-toi, je passais devant chez toi... j'entre pour te dire un petit bonjour...

D'AUVERT, *bas à des Gaffes*. — Un petit bonjour de canapé

RAYMONDE. — Je trouve Mohammed qui me dit que tu n'y étais pas. Je lui demande où tu

étais : — Moi pas savoir, moi pas savoir ; monsieur défendu de dire. Je pense : — Ah ! ah ! il est chez une femme, le monstre ! Naturellement, je veux savoir : j'interroge adroitement Mohammed, je le presse de questions, je le retourne...

CERCLEUX. — Ça a dû lui rappeler son pays.

RAYMONDE. — Je le corromps même. Je lui refille une thude...

CERCLEUX, *traduisant pour la galerie*. — Cinq francs.

RAYMONDE. — Et enfin il m'avoue tout en larmes : — Monsieur, bataille avec autre monsieur ; — et il va toucher une paire de pistolets.

SACHA. — C'était à l'épée.

RAYMONDE. — Peu importe. Tu penses si ça m'a donné un coup. Je demande à Mohammed : — Où se battent-ils ? Où se battent-ils ? — Il me répond : — 64, boulevard Pereire. Monsieur est parti à dix heures, pas encore rentré, monsieur mort. — Alors, tu penses si je suis accourue.

SACHA. — Pauvre chérie ! comme tu es bonne.

RAYMONDE. — Enfin, tu te portes bien, c'est l'essentiel.

SACHA. — Alors il était inquiet, Mohammed?

RAYMONDE. — Je crois bien, d'autant plus que c'est demain la fin du mois ; il répétait tout le temps : — Moi pas payé, moi pas payé. (*On se tord.*)—Mais, au fait, chez qui sommes-nous ici ?

SACHA. — Nous sommes chez le peintre Pleinair, un homme charmant, et permets-moi ma chère Raymonde...

RAYMONDE, *le coupant.* — Ah ! oui, Pleinair, celui qui fait de la peinture pour gens du monde. On dit qu'il a du talent, mais je trouve que c'est du chiqué ! Octave Mirbeau ne l'aime pas, il ne peut pas le sentir.

SACHA. — Permets-moi, ma chère Raymonde, de te le présenter. (*Il lui désigne Pleinair qui se lève et salue.*)

PLEINAIR. — Mademoiselle, enchanté de vous connaître. Soyez la bienvenue.

RAYMONDE, *balbutiant.*— Monsieur, c'est moi qui... C'est une gaffe !

CERCLEUX. — Ça en approche, tout au moins.

RAYMONDE. — Et avec qui t'es-tu battu ? Comment ça est-il arrivé, cette histoire-là ?

SACHA. — Mais, tu sais bien, je t'ai raconté, l'autre jour, aux courses, à Longchamps.

RAYMONDE. — Ah ! oui, je sais ; cet imbécile qui débinait Racahout. Quelle brute ! il aurait bien mieux fait de se taire. J'espère que tu l'as collé pour deux mois au pieu : ça lui apprendra, à ce sportman à la manque.

Moment de gêne indescriptible.

CERCLEUX. — Ma chère Raymonde, permettez-moi de vous présenter M. Alfred Vaufray, tout à l'heure adversaire de Son Altesse le prince de Styrie, et maintenant son ami.

RAYMONDE, *très vexée*. — Quelle gaffe ! (A Vaufray.) Vous ne m'en voulez pas, Monsieur ?

VAUFROY. — Oh ! pas du tout, Mademoiselle. Du moment que vous aimez le prince, vous deviez me détester, et je ne veux voir dans votre façon pittoresque de me juger qu'une preuve de la grande affection que vous portez à Son Altesse.

RAYMONDE. — Mais à présent que vous êtes amis, permettez-moi d'être aussi la vôtre. (*Elle lui tend gentiment la main.*) Et veuillez bien accepter ceci. (*Elle ôte un petit bouquet de son corsage et l'offre à Vaufroy.*)

VAUFROY. — Merci, Mademoiselle ; je vous assure que je le conserverai toute mon horizontale de vie. Il embaume.

RAYMONDE. — C'est de la violette russe.

VAUFROY. — De la violette russe? (*Il se lève.*)

PLEINAIR. — Restez assis, Vaufroy.

RAYMONDE. — Je n'ose plus parler maintenant ; mais c'est votre faute aussi, on présente les gens au moins... au lieu de ça, vous ne dites rien.

SACHA. — Tu ne nous en laisses pas le loisir.

CERCLEUX. — Elle a raison : il faut faire les présentations.

SACHA. — Il est bien temps.

CERCLEUX. — Cela peut éviter d'autres impairs.

SACHA. — C'est très juste. Alors, ma chère

Raymonde, permets-moi de te présenter notre aimable hôte, M. Pleinair, que tu connais déjà; M. Alfred Vaufray, mon adversaire très courtois, ainsi que tu as pu en juger; MM. Henri des Gaffes et Maxime Laray, ses témoins; Philippe d'Auvert, mon second témoin, et le docteur Mondaim, la Providence des duellistes.

A l'appel de son nom, chacun s'est levé et incliné.

RAYMONDE. — Eh bien, comme ça c'est mieux; au moins, je suis prévenue.

CERCLEUX. — Ça n'empêchera rien.

RAYMONDE. — Toujours gracieux. Il s'est bien battu?

CERCLEUX. — Comme un lion.

RAYMONDE. — Alors, c'est ici qu'a eu lieu le duel? Je croyais qu'on n'avait pas le droit.

CERCLEUX. — Comment, pas le droit? Par un froid pareil, vous ne voudriez pas qu'on aille se battre à la Grande-Jatte ou à Saint-Nom-la-Bretèche! Non, non, je me suis rappelé un duel que j'ai eu en 1880, l'année du

grand hiver. J'ai touché mon adversaire à la jambe, une égratignure, moins que rien... ce qui n'empêche pas que le lendemain il était mort d'une congestion pulmonaire. Alors je me suis reporté à l'article 22, chapitre iv de l'admirable ouvrage du comte du Verger Saint-Thomas, officier supérieur de cavalerie, ancien député, article qui dit : « Qu'aucun témoin ne doit ni proposer, ni accepter la condition que le duel soit à mort. » C'est pour cela que j'ai fait battre mon client dans un endroit clos et d'une température amène.

RAYMONDE. — Avec tout ça, qu'est-ce qui est blessé ?

CERCLEUX. — Devinez !

RAYMONDE, *elle regarde alternativement Vau-froy et Sacha*. — Je ne sais pas, moi... Vous me montez un bateau ; ils ne se sont pas battus.

LARAY. — Pour qui nous prenez-vous ?

DES GAFFES. — Si, si, ils se sont battus.

CERCLEUX. — Comme des lions, on vous l'a déjà dit.

RAYMONDE. — Et il y en a un de blessé ?

DES GAFFES. — Pas très grièvement; mais enfin il y en a un.

RAYMONDE. — Lequel?

Tous. — Devinez! devinez!

RAYMONDE. — Comment voulez-vous que je devine ça?

Et à nouveau elle examine les deux combattants, lorsque tout à coup Vaufroy qui ne disait plus rien depuis quelques instants, glisse de sa chaise, très pâle, et roule sous la table.

PLEINAIR. — Il faut le transporter dans une chambre à côté. (*On le prend par les bras et par les jambes.*)

LE DOCTEUR MONDAIM. — Attendez, je sais ce que c'est.

RAYMONDE, *très émue*. — Ah! mon Dieu, c'est lui qui a été blessé. Pauvre garçon... comme il était blanc... C'est horrible! Oh! ces duels, c'est une chose épouvantable. Et vous plaisantiez avec ça... vous voyez, on croit que ce n'est qu'une égratignure, et puis ça peut être très dangereux. (*A Sacha.*) Tu es bien content de ce que tu as fait?... et pourquoi, je te demande un peu? pour Racahout, un

cheval de prix à réclamer ! Tiens, je te trouve idiot, je te déteste en ce moment.

SACHA. — Tu en as de bonnes... C'est moi qui suis blessé et tu m'attrapes.

RAYMONDE. — Comment, c'est toi ?

SACHA. — Oui, c'est moi.

CERCLEUX. — Sérieusement... Il a été atteint dans la région du foie.

RAYMONDE. — Dans la région du foie ! mais c'est très dangereux... Où est-ce donc, au juste ?

SACHA, *se donnant un grand coup de poing dans la poitrine, à droite et un peu en bas.*
— C'est là. Tu vois que ça ne me fait pas beaucoup souffrir.

CERCLEUX. — Ce n'est qu'une écorchure légère, mais on a mis dans la région du foie à cause du procès-verbal qui est publié dans les journaux. Alors, on rédige un procès-verbal de lions, parce qu'il ne faut pas avoir l'air de fumistes. Nous avons donc mis « blessure qui intéresse la région du foie ». Mais ça ne l'intéresse pas au plus haut point, vous comprenez ?

RAYMONDE. — Mais Vaufroy, alors, qu'est-ce qu'il a ?

CERCLEUX, *froidement*. — Il est ivre.

SACHA. — Il a déjeuné comme un tigre.

CERCLEUX. — Il a bu de tout... Déjà tout à l'heure il se plaignait de la chaleur.

Cependant le docteur Mondain est revenu avec Pleinair et d'Avvert, Laray, Des Gaffes qui avaient aidé à transporter le malade.

RAYMONDE. — Eh bien, comment va-t-il ?

LE DOCTEUR, *technique*. — Mieux, beaucoup mieux ; je lui ai fait respirer de l'ammoniaque et boire du café salé pour le faire vomir.

RAYMONDE. — Taisez-vous, docteur, vous êtes dégoûtant.

Ce petit incident a fait cesser les conversations. On s'inquiète de l'heure ; les montres se tirent ; les convives aussi. On prend congé de Pleinair et on s'en va par petits groupes sympathiques.

DES GAFFES, *à Laray*. — Venez-vous avec moi, mon petit père ?

LARAY. — Vous avez donc votre troïka ?

DES GAFFES. — Non, mon izvostchik est

malade : mais nous en trouverons à la station.
(*A Pleinair.*) Au revoir, mon petit oncle.

LARAY. — Au revoir, mon petit pigeon.

RAYMONDE. — Si tu veux, Coco, on va rentrer chez toi tous les deux. Après cette journée d'émotions, il faut que tu restes tranquille. Alors on va se coucher, se réchauffer, bien s'embrasser, bien câliner et puis bien... (*Elle lui dit un mot tout bas.*)

SACHA. — Si tu appelles ça se reposer.

RAYMONDE, *riant*. — Couvre-toi bien, chéri... ne va pas attraper froid au moins.

SACHA. — Il n'y a pas de danger... j'ai une bonne touloupe.

Ils partent hâtivement.

CERCLEUX. — Je m'en vais avec d'Auvert. Nous allons nous répandre dans les bureaux de rédaction pour faire insérer le procès-verbal. Venez-vous avec nous, docteur?

MONDAIM. — Oui, si vous allez à pied.

CERCLEUX. — Naturellement : il fait sec, c'est charmant, et puis il n'y a rien de meilleur pour la digestion.

MONDAIM. — Surtout après un déjeuner comme celui-là. Alphonse Karr a dit : « Ce ne sont ni les épées, ni les balles qui tuent, ce sont les témoins. » Eh bien, moi, je dis que ce n'est ni les épées, ni les balles, ni les témoins, c'est les déjeuners. Ainsi, moi qui me suis fait une spécialité des duels, je suis obligé d'aller faire tous les ans une saison à Vichy pour mon estomac.

CERCLEUX. — Dites-moi, cher docteur, la blessure du prince... ce n'est pas bien grave ?

MONDAIM. — Ça ne vaut même pas la peine d'en parler.

CERCLEUX. — Il est parti avec Raymonde... Vous ne croyez pas qu'après ces émotions ce soit un peu imprudent, parce que, vous savez, il ne faut pas seulement lui en promettre, à la petite.

MONDAIM. — Mais non, mais non, c'est ce qu'il peut faire de mieux.

Dans la voiture qui emporte Raymonde et Sacha serrés l'un contre l'autre.

RAYMONDE. — C'est ton premier duel ?

SACHA, *fièrement*. — Oui.

RAYMONDE. — Tu n'as pas eu un peu peur?

SACHA. — Mais non.

RAYMONDE. — Pas un tout petit peu peur?... Voyons, à ta petite femme tu peux bien le dire.

SACHA. — Évidemment j'étais un peu ému ; mais je n'ai pas eu peur, ce qui s'appelle avoir peur, un seul instant. C'est surtout avant, tu sais, l'imagination... On se figure des choses, on se voit rapporté à moitié mort dans son grand lit, tout pâle, avec un grand trou dans la poitrine qui saigne, qui saigne. Ah ! non, je ne pensais pas que ça se passerait comme ça. Enfin j'en suis quitte à bon compte.

RAYMONDE. — Tu ne souffres pas?

SACHA, *se frottant l'estomac*. — Ça me brûle un peu là.

RAYMONDE. — Le phénol peut-être?

SACHA. — Non, je crois que c'est le homard à l'américaine...

IX

LA DÈCHE

Dans un bouillon Duval. Une grande salle brutalement éclairée à la lumière électrique. Des plantes vertes dans des vases de porcelaine blanche et bleue. Des glaces trop convenablement disposées multiplient le nombre des clients. Des servantes vêtues de robes grises, coiffées de bonnets blancs dont les brides sont rejetées et nouées sur la nuque, glissent sur les dalles sans bruit, grâce à des chaussons de feutre.

Beaucoup de monde : des fonctionnaires surtout, des sous-chefs de bureau ; des familles qui sont venues dîner là avant d'aller au « spectacle » ; très peu de couples, et alors c'est des collages bourgeois où la femme est parfois jolie mais mûre et sans élégance, l'homme plutôt âgé et toujours décoré.

A une table le prince de Styrie, Cerceux et Raymonde Percy sont en train de dîner et par leurs allures intriguent les habitués.

SACHA. — Vraiment, je suis confus de vous faire dîner ici, mais ce n'est pas ma faute.

RAYMONDE. — Nous sommes très bien ! On mange mal, ah ça, on mange mal, c'est une

justice à rendre à Duval, qui est plein de qualités d'ailleurs. Il est vrai que pour le prix on ne peut pas exiger la cuisine de Paillard.

SACHA. — Naturellement; il ne faut pas venir ici pour manger des choses compliquées.

RAYMONDE. — Tu as raison, mon coco, seulement le poisson n'était pas frais; ce maquereau maître d'hôtel était douteux, mais je ne te fais pas de reproches, mon chéri, tu n'étais pas dedans.

CERCLEUX. — Ça n'est guère la place d'un prince.

RAYMONDE. — En effet, mon ami, en effet. Le poulet était dur quoique chasseur, mais le tournedos l'était encore plus, ce qui nous a permis de repasser nos couteaux sur le bœuf pour pouvoir couper la volaille. Quant au fromage, il est arrivé en valsant, dans un canter, tout va bien, ohé! ohé!

SACHA. — Ne plaisante pas, je t'en prie; tu sais mieux que personne pourquoi nous dînons ici, ah! ce n'est pas le tact qui t'étouffe.

RAYMONDE. — Tu en as de sévères, toi, je plaisante pour te prouver que je suis de bonne humeur et que je me fiche pas mal de ce qu'on boulotte, c'est drôle comme tu méconnaiss toujours mes intentions. Je suis très vie de bohême, au contraire; je suis la dernière grisette. (*Elle chante.*)

Hier en voyant une hirondelle
Qui nous ramenait le printemps,
Je me suis rappelé la belle
Qui m'aima quand elle eut le temps.

SACHA. — Tais-toi donc, voyons; tout le monde te regarde :

RAYMONDE. — Ça peut faire! Un tas de bonnetiers... nous ne connaissons personne ici.

CERCLEUX. — A Paris, on connaît toujours quelqu'un quelque part, et puis les bouillons Duval sont le rendez-vous des ministres plénipotentiaires, envoyés à Paris par les petits royaumes des Balkans, vous ne saviez pas ça?

RAYMONDE. — Je suis heureuse de l'apprendre.

CERCLEUX. — Je croyais que le père Eloy devait vous prêter la forte somme aujourd'hui.

SACHA. — Voilà quinze jours qu'il me traîne... En effet, il devait me donner cinq mille ce soir avant dîner; mais il fait encore des difficultés : il a pris de nouveaux renseignements sur le trône de Styrie.

CERCLEUX. — Eh bien?

SACHA. — Eh bien, il paraît qu'ils n'étaient pas fameux, il ne veut plus rien savoir. Ce n'est pas gai.

RAYMONDE. — Mon pauvre loup, comment vas-tu faire?

SACHA. — C'est à toi que je le demande.

RAYMONDE, *timidement*. — Si tu travaillais?

SACHA. — Qu'est-ce que tu veux que je fasse? Il y a tant de métiers qu'un prince et surtout un prétendant ne peut pas faire. Ma situation de prince héritier me ferme bien des carrières.

CERCLEUX. — Elle vous ferme d'abord celle de la royauté. Il est évident qu'avec votre titre, vous ne pouvez guère qu'être allumeur dans un cercle...

RAYMONDE. — Allumeur !

CERCLEUX. — J'entends allumeur de parties.

SACHA. — Ça ne me plairait pas beaucoup.

CERCLEUX. — Il y a des précédents pourtant ; vous pourriez aussi établir des records, les hideux records.

SACHA. — Il faut laisser ça aux professionnels.

CERCLEUX. — Le mieux pour vous, ça serait encore de devenir marque.

SACHA. — Je ne comprends pas... que voulez-vous dire ?

CERCLEUX. — Je veux dire que vous pourriez vous faire acheter, par une maison de Champagne, le droit de mettre votre nom sur ses bouteilles.

RAYMONDE. — Oh oui, oh oui, ça a toujours été mon rêve d'avoir une petite maison de champagne...

CERCLEUX. — Avec des volets verts.

SACHA. — Mais cette carrière-là est aussi bien encombrée.

CERCLEUX, *conciliant*. — J'ai parlé d'une entreprise de champagne, mais remarquez

que ça pourrait être aussi bien de la réglisse.

RAYMONDE, *le reprenant*. — Du réglisse.

CERCLEUX, *tenant bon*. — De la réglisse. Exigez la véritable marque.

SACHA. — Jamais les armes de ma famille ne serviront de véritable marque. Jamais mon aïeul le Czikos, qui galopait dans la Pusta, ne sera représenté galopant sur un bâton de réglisse.

CERCLEUX. — Il est fâcheux que vous repoussiez d'une façon systématique tous les moyens honorables que je vous propose pour vous tirer d'embarras.

SACHA. — J'aimerais mieux que vous m'en proposiez d'autres.

CERCLEUX. — Je ne parle que pour mémoire des dames âgées qui pourraient s'intéresser à vous.

RAYMONDE. — Mais oui, Sacha, c'est une idée... tu sais, la marquise de Riberra qui te trouve si gentil, elle est très riche, d'une excellente famille... elle n'est pas très jeune, elle a plutôt l'air d'une crevette fanée, mais à part ça elle est très bien.

CERCLEUX. — Quelle âge peut-elle avoir, la marquise ?

RAYMONDE. — Ça doit aller dans les soixante-treize...

CERCLEUX. — Mâtiche ! Ce n'est plus une gosse. Soixante-treize, et elle fait encore l'amour ! Mais à cet âge-là une femme a déjà un ovaire dans la tombe.

RAYMONDE. — Vous pouvez y mettre les deux.

SACHA. — Écoute, tais-toi, ne parlons pas de cette femme-là en mangeant. Tenez, Paris me dégoûte. Mon seul rêve, ce serait vraiment de vivre à la campagne. Au fond, vous savez, moi, j'ai des goûts très simples.

CERCLEUX. — Ce soir... parce que vous n'avez pas le sou.

SACHA. — Oh non ! ce n'est pas pour ça... Je vous assure que j'y ai déjà pensé plusieurs fois. Ne vous l'ai-je pas dit cet été quand nous visitions avec Raymonde les plages de la Normandie ? Les stations de bains où il y avait des petits chevaux, des baccaras, des casinos et des femmes qui faisaient quatre

toilettes par jour, m'ennuyaient réellement, et combien je leur préférerais un petit village au fond d'une valleeuse et où il n'y avait ni chemin de fer, ni télégraphe, ni baigneurs, ni rien de rien. Vous vous rappelez dans un endroit avant d'arriver à Étretat, quelques maisons semées au fond d'une échancrure de falaises, très Bretagne et très Suisse en même temps... comment ça s'appelle-t-il donc?

CERCLEUX. — Vaucottes.

SACHA. — C'est ça, Vaucottes, eh bien, c'est là que je voudrais vivre.

RAYMONDE. — Ça se chante, cette phrase-là.

SACHA. — Je sais bien, mais c'est là tout de même.

CERCLEUX. — Vous en auriez bien vite assez.

SACHA. — Ne croyez pas ça, mon cher. D'abord imaginez-vous qu'avec les trois cents francs que me donne ma mère, là-bas je serais commodore : tandis qu'ici avec la même somme et en plus tout ce que j'emprunte, je ne vis pas... je me prive de toutes choses, je résiste journallement à cin-

quante tentations et je végète à force d'expédients. Croyez-vous que je ne serais pas plus heureux, terré dans un trou ?

RAYMONDE. — Tu as joliment raison, et le jour où tu auras vraiment envie de partir, je suis ton homme.

CERCLEUX. — Vous à Vaucottes ?

RAYMONDE. — Oui, moi à Vaucottes près de Vattetot-sur-Mer. Je serai la bergère de Vattetot.

SACHA. — Non, mais sérieusement tu voudrais ?...

RAYMONDE. — Mais, mon chéri, j'adore la campagne, tu ne me connais pas. (*Rêveuse.*) Ah ! ne pas s'habiller et regarder la mer sans corset !

CERCLEUX. — Vous comprenez la nature, vous.

RAYMONDE. — Oui, je crois la comprendre ; elle me rend triste surtout, mais d'une tristesse qui me fait plaisir et que je ne donnerais pas pour je ne sais quoi. Lorsque je suis allée en Bretagne, il y a trois ans, avec mon amant qui était peintre.

SACHA. — Tu es gentille de nous raconter ça.

RAYMONDE. — Il y a si longtemps, et puis c'était autre chose.

CERCLEUX. — Parbleu, vous dites toujours ça.

RAYMONDE. — Parce que c'est la vérité. Nous autres femmes, nous avons autant de façons d'aimer que nous avons d'amants, en sorte que chacun peut croire qu'il est le premier.

CERCLEUX. — Continuez, je vous prie.. quand vous étiez en Bretagne...

RAYMONDE. — Eh bien, cette nature sauvage, triste, m'a tellement impressionnée que j'ai lu des poésies tout le temps.

CERCLEUX. — Et qu'est-ce que vous avez lu, sans indiscrétion ?

RAYMONDE, *fièrement*. — J'ai lu tout Musset... et il y en a !

CERCLEUX, *se tordant*. — Oh oui, il y en a ! Vous avez une façon de juger l'école romantique...

SACHA. — Quand partons-nous là-bas ?

RAYMONDE. — Quand tu voudras.

SACHA. — Demain ?

RAYMONDE. — Ça colle.

SACHA. — Viendrez-vous avec nous, Cercleux ?

CERCLEUX. — Je suis bien tranquille, vous ne partirez pas

SACHA. — Vous le verrez bien.

CERCLEUX. — Mais non, vous ne partirez pas ; vous avez ces idées-là ce soir parce que nous avons dîné chez Duval, vous avez le bouillon pastoral ; nous aurions dîné chez Maire, vous auriez des idées absolument différentes.

RAYMONDE. — La belle malice, si on avait dîné chez Maire, c'est qu'on aurait eu de l'argent... (*Après réflexion.*) et puis on serait peut-être saouls.

CERCLEUX. — Raymonde voit très juste.

SACHA. — Mais non, encore une fois, ce n'est pas une question d'argent, j'aime la solitude et les grands espaces, le monde m'assomme.

CERCLEUX. — Et votre trône ?

SACHA. — Le père Éloy m'a encore démontré

ce soir qu'il ne fallait guère y compter; ça ne me fait pas de peine d'ailleurs, ça doit être si difficile de faire le bonheur de tout un peuple. Vous avez vu *les Rois*?

RAYMONDE. — J'adore Guitry.

SACHA. — Moi, je voudrais faire aussi des réformes, mais vous voyez comme ça lui a réussi, à cet infortuné prince Hermann. Il est vraiment impossible de satisfaire cinq millions de sujets et le plus petit peuple est encore trop grand pour qu'il n'y ait pas de malheureux autour de soi. Aussi j'aimerais vraiment mieux, plutôt que d'être roi de Styrie, être nommé maire d'un petit pays et à Vaucottes où il y a cinquante-sept habitants, je suis certain qu'avec mes pauvres trois cents francs mensuels, personne ne mourrait de faim autour de moi.

RAYMONDE, *voyant tout de suite le côté opéracomique de la charité*. — Oui, on aurait une grande cuisine avec des cuivres si nets, si brillants, qu'on parlerait hollandais rien qu'à les regarder... une grande cuisine carrelée avec une immense cheminée et de vieilles

armoires. J'aurais de jolis tabliers à jabots et les manches retroussées, je servirais moi-même la soupe aux pauvres.

SACHA. — Et croyez-vous que si chacun, dans la consciencieuse mesure de ses moyens, faisait tout le bien qui lui est possible autour de lui, cela ne serait pas la solution immédiate des grands problèmes ?

CERCLEUX. — Évidemment, c'est le seul vrai socialisme.

RAYMONDE. — Si on s'en irait; demandons l'addition.

L'établissement est presque désert, quelques dineurs attardés mangent hâtivement; Sacha demande l'addition et donne vingt francs pour payer.

SACHA. — C'est mon dernier louis.

RAYMONDE. — Combien avons-nous dépensé ?

SACHA. — Douze francs soixante.

RAYMONDE. — A trois, c'est raisonnable.

CERCLEUX. — Aussi vous êtes socialiste.

SACHA. — Mais non, je vous assure que vraiment j'aime le peuple.

Monnaie, pourboire, manteaux, cannes, chapeaux, mais au moment qu'ils vont partir un homme se lève et se diri-

geant vers le prince de Styrie veut lui porter un coup de couteau; l'arme glisse heureusement et ne fait au prince qu'une légère égratignure.

Tumulte, on arrête l'individu.

L'INDIVIDU, *expliquant sa conduite*. — Je voulais tuer un bourgeois, vive l'anarchie!

LA PETITE BONNE. — C'est un anarchiste? vraiment, je ne l'aurais pas cru : un homme si distingué! Il a demandé des huîtres et bu du vin fin tout le temps.

RAYMONDE, *à l'anarchiste*. — Hé bien, mon colon! t'as mieux dîné qu' nous!

X

LES ROIS

Le Roy boit ! le Roy boit !

Petite fête ce soir chez le prince de Styrie : on pend la crémaillère et l'on tire les rois à minuit. A mesure qu'ils arrivent les convives sont introduits dans le fumoir et il y a là :

Philippe d'Auvert, joli garçon blond célèbre par ses bonnes fortunes ; le petit Hubert Cresson, habile à faire des cocktails ; Vaufray, l'ex-adversaire du prince, aujourd'hui son ami ; Paul Albrey, pâle nocur, qui détient le record du demi-monde ; Jacques Transe, le poète qui ne dit ses vers que sur un fond mauve, et enfin le fidèle Cercleux.

ALBREY. — Vous avez caché les cigares, Sacha ?

SACHA. — C'est exprès... Vous ne devez pas fumer maintenant, ayez un peu de patience.

D'AUVERT. — Nous en avons... mais il est bien permis d'allumer une cigarette.

SACHA. — Oui, une cigarette si vous voulez, mais on va commencer tout de suite.

D'AUVERT. — Est-ce qu'il y a encore beaucoup de personnes à venir?

SACHA. — Mais non, nous sommes au complet; nous devons être sept en tout.

D'AUVERT. — Alors qui attend-on?

SACHA. — On attend minuit.

JACQUES TRANSE. — Est-ce qu'il a promis de venir?

CERCLEUX, *tirant sa montre*. — Certainement, il sera ici dans cinq minutes... il est très exact.

SACHA. — Je vous laisse, vous permettez... Venez donc avec moi, Cercleux.

Dès qu'ils sont sortis :

D'AUVERT. — Ça manque absolument de femmes... Quand il n'y a que des hommes, je trouve ça crevant.

ALBREY. — Dites donc, Vaufroy, vous qui êtes de la maison, savez-vous ce qui va se passer? Avez-vous des tuyaux?

VAUFROY. — Aucun... J'ai essayé de faire

causer Raymonde, elle n'a rien voulu me dire.

ALBREY. — C'est peut-être une crémaillère sèche.

JACQUES TRANSE. — Oh ! non. Sacha vient de toucher la forte somme..., il a l'habitude de bien faire les choses.

Cependant la porte qui conduit à l'atelier s'ouvre à deux battants. L'atelier est orné de fleurs et de vertes plantes. Au milieu est dressée une table lumineuse et sur cette table des assiettes, des fruits, des viandes froides indiquent qu'il pourrait bien se faire que l'on soupât.

Dans un coin de l'atelier, un sorte de tente faite d'étoffes vieux rose et vert Nil, hermétiquement close, intrigue fort les convives. Raymonde Percy reçoit les invités du prince avec une merveilleuse courtoisie.

D'AUVERT. — C'est la grande fête.

ALBREY *s'approche de la table et met son monocle*. — Un, deux, trois, cinq, sept verres... C'est un souper à sept verres, mes enfants, on va rien rigoler.

HUBERT CRESSON. — Il y a quatorze couverts et nous ne sommes que sept.

ALBREY. — Ceci cache un mystère.

VAUFROY, *à Raymonde*. — Dites donc, Raymonde, pourquoi y a-t-il quatorze couverts ?

RAYMONDE. — Chut! c'est la surprise.

CERCLEUX. — Messieurs, je vous demande quelques minutes d'attention. Nous allons procéder à la cérémonie traditionnelle, je veux dire que nous allons tirer les rois.

ALBREY. — Bravo! bravo!... où est la galette?

CERCLEUX, *d'une voix forte*. — Il n'y pas de galette.

JACQUES TRANSE. — Alors on trompe le peuple.

CERCLEUX. — On ne trompe pas le peuple, au contraire, vous allez voir ce que vous allez voir.

D'AUVERT. — Il parle très bien, cet homme-là.

Alors le prince s'approche de la tente mystérieuse, soulève la porte et y pénètre. On entend aussitôt de frais éclats de rire.

SACHA, *criant à l'intérieur de la tente*. — Pour qui celle-là?

CERCLEUX. — Allons, Mohammed, fais ton devoir.

RAYMONDE. — Voyons, Mohammed, entends-tu ce qu'on te dit ?

SACHA, *hurlant*. — Pour qui celle-là ?

RAYMONDE. — Mohammed, veux-tu répondre ?

MOHAMMED. — Moi pas oser, madame, moi beaucoup gêne.

ALBREY. — Il ne peut pas, il a les pieds nattés, cet enfant.

MOHAMMED. — Oui, oui, moi, pieds nattés.

RAYMONDE, *lui donnant une gifle*. — Pour qui celle-là ?

TOUS. — Pour Mohammed.

SACHA, *toujours dans l'intérieur de la tente*. — Pour qui celle-là ? Réponds, nom de Dieu !

MOHAMMED, *se décidant à répondre*. — Mossou Cercleux.

Et l'on voit sortir de la tente une petite femme très jolie, très blonde, que Sacha conduit par la main auprès de Cercleux.

SACHA, *présentant*. — Monsieur René Cercleux... Mademoiselle Anna Michais.

ANNA MICHAIS. — Bonjour, mon petit René, si je m'attendais à te voir ce soir !

RAYMONDE. — Vous vous connaissez, c'est parfait.

Tous, à l'exception de Jacques Transe, viennent dire bonjour à Anna Michais.

RAYMONDE. — Tu connais tous ces messieurs, parfait ! comme ça les présentations sont vite faites.

SACHA, *rentrant sous sa tente*. — Pour qui celle-là ?

MOHAMMED. — Mossou Salade.

On se regarde.

RAYMONDE. — Comment dis-tu ?

MOHAMMED *répète en montrant Hubert Cresson*. — Mossou Salade.

RAYMONDE, *se tordant*. — Ah ! Ah ! Ah ! c'est pour Cresson... il ne sait pas ce pauvre gosse... Cresson, Salade, pour lui c'est kif-kif, Dieu, qu'il est rigolo !

Et elle l'embrasse sur la joue qu'elle a giflée tout à l'heure. Cependant Sacha conduit auprès d'Hubert Cresson une grande brune au teint mat, aux yeux de saphir, c'est Marion Soulorme, qui vient tard aux rendez-vous d'amour, comme dit le poète Haraucourt.

SACHA, *présentant*. — Monsieur Hubert Cresson, mademoiselle Marion Soulorme.

JACQUES TRANSE. — C'est exquis ! Par la fressure de Brunetière, Messeigneurs, ne dirait-on pas que ces choses se passent dans un palais de Florence et que Sacha est un Médecin ?

SACHA, *rentrant sous sa tente*. — Pour qui celle-là ?

MOHAMMED. — MOSSOU Vaufroy.

Et le prince, avec beaucoup de cérémonie, conduit auprès de Vaufroy une blonde merveilleuse, en une robe de velours noir, toute unie, et sans autre bijou qu'un célèbre collier à sept rangs de perles, qui est évalué à quatre-vingt mille francs.

SACHA, *présentant*. — Monsieur Vaufroy... Christiane Beauty.

D'AUVERT. — Vaufroy a une très grosse part... il ne faudra pas la manger tout de suite, Vaufroy.

Cependant la cérémonie s'achève : des femmes, une à une, sortent de la tente, et c'est ainsi que Dolly Sweed échoue à Jacques Transe, Jane Komchausson à d'Auvert, tandis que Suzanne Ortolan est l'apanage de Paul Albrey.

SACHA. — Vous avez sans doute, Messieurs,

compris le symbole. Chacune de ces dames représente une part du gâteau des Rois. A présent c'est à vous de vous faire aimer, et celui qui saura le mieux s'y prendre sera proclamé roi. Sachez aussi que cet arrangement n'est que provisoire; il est bien entendu que s'il se déclare ultérieurement des sympathies réelles, on les laissera se développer et suivre leur cours.

ANNA MICHAIS. — Sacha, est-ce qu'on peut vous dire un mot?

SACHA. — Mais certainement, deux si vous voulez.

ANNA MICHAIS, *le prenant à part*. — Écoutez, je désirerais une permutation.

SACHA. — Comment? déjà!

ANNA MICHAIS. — Attendez, laissez-moi vous expliquer. Vous comprenez, je suis tombée sur Cercleux : c'est un charmant garçon que j'aime beaucoup, mais il y a longtemps que nous nous connaissons et que nous n'avons plus rien à nous apprendre l'un à l'autre. Alors, j'aimerais mieux pour ce soir quelqu'un de nouveau.

SACHA. — Naturellement. Lui en avez-vous parlé, au moins, à Cercleux ?

ANNA MICHAIS. — Bien entendu ; il est absolument de mon avis ; d'ailleurs, ça lui est égal.

SACHA. — C'est parfait. Avez-vous une préférence ?

ANNA MICHAIS. — Aucune.

SACHA. — Voulez-vous Hubert Cresson ?

ANNA MICHAIS. — Je le connais aussi.

SACHA. — Et Paul Albrey ? (*Elle ne répond pas.*) Lui aussi ?

ANNA MICHAIS. — Écoutez, j'aime mieux vous le dire tout de suite, mais c'est comme un fait exprès, je les connais tous, vos amis ; c'est-à-dire que vous les auriez choisis, vous n'auriez pas mieux réussi.

SACHA. — Le monde est si petit : on finit toujours par se retrouver.

ANNA MICHAIS. — A qui le dites-vous ? Il n'y a que le petit brun que je ne connais pas du tout... celui qui est avec l'Anglaise.

SACHA. — Avec Dolly Sweed... c'est Jacques Transe.

ANNA MICHAIS. — Il est gentil. Qu'est-ce qu'il fait ?

SACHA. — Il est poète... Je vous préviens qu'il n'a pas le sou.

ANNA MICHAIS. — Ça fait... le jour des Rois ! Je serai la part du bon Dieu, voilà tout.

SACHA. — Mais Dolly Sweed ne voudra peut-être pas changer.

ANNA MICHAIS. — Dolly ? allons donc ! Un homme ou un autre, elle ne fait pas de différence. Les hommes ce n'est pas sa partie.

SACHA. — Soyez tranquille, je vais arranger cela.

ANNA MICHAIS. — Dites au petit brun qu'il ne le regrettera pas.

L'échange s'opère le mieux du monde. Tous sont enchantés. On se met à table par couples.

Huitres.

SACHA. — J'espère que vous allez être gais.

RAYMONDE. — Voyons, chéri, ne dis jamais des choses pareilles ou alors ça va être sinistre.

Et, en effet, l'apostrophe du prince est suivie d'un silence pénible.

VAUFROY, *pour dire quelque chose.* — Ces Côtes rouges sont excellentes.

ALBREY. — On en mangerait. (*Personne ne rit.*) Succès fou !

VAUFROY, *à sa voisine.* — Qu'est-ce que vous faites donc ?

CHRISTIANE BEAUTY. — Je regarde s'il y a une perle... c'est une manie chaque fois que je mange des huîtres. Pourquoi riez-vous ? On m'a toujours dit qu'on pouvait en trouver.

VAUFROY. — On ne vous a dit que la vérité, l'absolue vérité.

CERCLEUX. — Il est même à remarquer combien les perles coûtent cher, les mois où il n'y a pas d'r. (*On rit.*)

CHRISTIANE BEAUTY. — Vous vous moquez de moi.

CERCLEUX. — Je n'oserais pas.

VAUFROY. — Il n'oserait pas : il veut dire que c'est très rare de trouver des perles dans les huîtres que l'on nous sert à Paris. C'est surtout sur la côte de Ceylan qu'il y a des huîtres perlières et des plongeurs qui vont

au fond de la mer les chercher. Ce sont les pêcheurs de perles.

ALBREY. — Musique de Bizet.

CHRISTIANE BEAUTY. — Ah! vraiment; comme c'est intéressant. Moi, j'adore les perles... Chaque fois qu'on veut me faire un cadeau, c'est ça que je demande.

VAUFROY. — Vous avez un joli collier, il vous sied à ravir.

SUZANNE ORTOLAN. — Il n'y en a pas deux comme celui-là à Paris. Vous avez un très joli collier, Madame.

CHRISTIANE BEAUTY. — Vous trouvez, Madame? Il y a sept rangs de quatre-vingts perles chacun et toutes absolument pareilles; elles sont équilibrées.

CERCLEUX. — Calibrées.

CHRISTIANE BEAUTY. — C'est ce que je voulais dire.

JANE KOMCHAUSSE. — Elles sont d'un très bel orient.

RAYMONDE, *bas à Sacha*. — Ce qu'elle a dû plonger de fois sous les couvertures pour rapporter ces perles-là.

CERCLEUX. — On ne parle pas tout bas.

RAYMONDE. — Oh ! ce n'est pas un secret... je demandais à Sacha si les plongeurs rapportaient une perle à chaque coup.

Consommé.

ANNA MICHAIS, à son voisin. — Voyons, Jacques, finissez... il m'embrasse tout le temps.

RAYMONDE. — Et nous n'en sommes qu'au consommé... qu'est-ce que ça sera au dessert?

D'AUVERT. — Tout sera consommé.

JACQUES TRANSE, à Anna Michais. — Je vous adore.

ANNA MICHAIS. — Je n'en crois pas un mot, mais vous embrassez très bien.

JANE KOMCHAUSSE. — Si bien que ça?

ANNA MICHAIS. — Il embrasse comme une femme.

CERCLEUX. — C'est ce que nous appelons le baiser frôleur.

ANNA MICHAIS, à Jacques Transe. — Vous avez des cheveux amusants. Ce n'est pas possible, vous vous faites onduler?

JACQUES TRANSE. — Non, non, c'est naturel, mais je n'en tire pas vanité. (*D'une voix timide.*) Je changerais bien mon ondulation pour une petite place de bibliothécaire.

ANNA MICHAIS. — Voulez-vous être sage et mettre vos mains sur la table... C'est effrayant, ce petit-là, il est effronté comme un page.

JACQUES TRANSE. — Comme un page, vous l'avez dit. (*Il l'embrasse.*)

ANNA MICHAIS, *très contente.* — Voyons, finissez ; vous êtes insupportable.

JANE KOMCHAUSSON. — Tu as rudement de la veine, toi, d'avoir un voisin qui t'embête ; moi, j'en ai un qui ne dit pas un mot.

CERCLEUX. — Ce n'est pas gentil, ça, d'Auvert... vous devriez bien chatouiller madame.

JANE KOMCHAUSSON. — Je n'ai pas besoin qu'il me chatouille, mais qu'il parle au moins.

RAYMONDE. — Il est amoureux, il pense à sa maîtresse.

JANE KOMCHAUSSON. — Eh bien, parlez-moi d'elle, mais dites-moi quelque chose ; est-elle jolie, votre maîtresse ?

D'AUVERT. — Ravissante !

JANE KOMCHAUSSON. — Jeune ?

RAYMONDE. — Hum !

D'AUVERT, *piqué*. — Elle n'est pas vieille.

RAYMONDE. — Quelle âge avoue-t-elle ?

D'AUVERT. — Le mien, trente-cinq ans.

JANE KOMCHAUSSON. — Elle avoue votre âge, mais elle n'avoue pas le sien. Je suis peut-être trop jeune pour vous et c'est pour cela que vous ne faites pas attention à moi.

D'AUVERT. — Je vais vous faire bondir, mais je n'aime que les femmes un peu automnales ; c'est effrayant, voyez-vous, d'aimer de trop jeunes femmes : elles n'ont rien vu, elles ont toutes les curiosités, tous les désirs, on n'est jamais tranquille avec elles... c'est bien simple, elles ne savent pas ce qu'elles veulent, tandis que de trente-cinq à quarante, c'est tout à fait la belle âge... c'est la maîtresse idéale revenue de pas mal de choses, assagie, expérimentée, en un mot bien dressée.

CERCLEUX. — Elle rapporte même.

D'AUVERT. — Et puis, si elle est intelligente,

une telle femme a vu un tas de choses ; alors on peut causer, on ne s'embête pas.

JANE KOMCHAUSSE. — Il est clair que nous autres, les jeunes, nous avons moins de frottement. (*Elle rit.*)

D'AUVERT. — Oh ! que c'est vilain ce que vous dites, est-ce qu'il faut penser à ces choses-là ? Je ne parle que de l'expérience morale. Non, ma petite amie, je ne vous fais pas la cour, parce que vous êtes beaucoup trop jolie, beaucoup trop jeune et que j'ai peur de vous.

JANE KOMCHAUSSE. — Il ne faut pas avoir peur de moi, je suis bonne tout plein.

D'AUVERT. — En effet, vous n'avez pas l'air méchant. En tout cas je vous crois incapable d'une infamie.

JANE KOMCHAUSSE. — Vous êtes trop aimable.

D'AUVERT. — Et puis c'est ennuyeux que vous ne mangiez pas, moi j'aime les femmes qui mangent, pendant ce temps-là elles ne flirtent pas avec leurs voisins. Tandis que les névrosées, les transparentes qui grignotent

du bout des dents, en levant les yeux au ciel, ne m'en parlez pas... Ces femmes-là ont une autre sorte d'appétit, bien difficile à satisfaire et quand on sort de table, on est à moitié trompé.

SACHA. — Eh bien, ça n'a pas l'air de s'organiser vite, les ménages.

CERCLEUX. — Il n'y a que les deux là-bas qui donnent quelque espérance.

Il désigne Anna Michais qui maintenant est tout à fait sur les genoux de Jacques Transe et l'embrasse lèvres à lèvres.

VAUFROY. — C'eût été vraiment dommage de ne pas les mettre ensemble.

RAYMONDE. — Ils ne nous entendent même pas... ils sont très occupés.

ALBREY. — Nous allons demander à Transe de nous dire quelque chose.

VAUFROY. — Pourquoi faire ?

ALBREY. — Pour l'embêter.

MARION SOULORME. — Mais ça nous embêtera peut-être aussi par la même occasion.

SACHA, à Raymonde. — C'est gentil ce qu'elle dit là, ton amie.

RAYMONDE. — Ah! oui, elle a le doigté.

ALBREY. — Monsieur Jacques Transe, ces dames demandent que vous nous disiez quelque chose.

JACQUES TRANSE. — Je ne voudrais pas troubler cette petite fête, et puis ce n'est pas le moment.

HUBERT CRESSON. — Mais si, au contraire, au dessert, comme dans les familles aisées.

JACQUES TRANSE. — Alors, je vais vous dire quelque chose de très court et parce que c'est un peu de circonstance :

Il se lève et dit :

LA BONNE MAITRESSE

Oui, tu nous rouleras encor plus d'une fois,
O chère, et près des tiens tous nos trucs sont infimes.
Je me souviens toujours d'un diner que nous fîmes
Dans un Auteuil quelconque, à la porte du Bois.

Et tu faisais de l'œil à ton voisin de face,
Et tu faisais du pied à tes deux amoureux,
A gauche, à droite, et ton amant était heureux,
Car tu lui souriais *tout de même* avec grâce.

Ah! tu n'es pas la femme aux sentiments étroits
Qu'une fidélité trop excessive gêne :
Entre tous, Pierre, Paul, Jean, Jacque, Alphonse, Eugène,

Tu partages ton cœur comme un gâteau des Rois,
Et si grand est ton art, roublarde fille d'Ève,
Que chacun se croit seul à posséder la Fève!

— Voilà.

Applaudissements discrets. Les femmes n'ont pas très
bien compris.

ANNA MICHAIS. — C'est très joli... C'est pour
une femme que tu as fait ça ?

ALBREY. — Non, c'est pour une cheminée.

ANNA MICHAIS. — Tais-toi donc, fourneau!
(*A Transe.*) J'aime tant les vers ! C'est pour une
femme, n'est-ce pas ? Elle a de la chance.

D'AUVERT. — Ça aurait pu aussi bien être toi.
On dirait que c'est fait sur mesure.

ANNA MICHAIS, *ravie*. — Vraiment ?

JACQUES TRANSE. — Mais oui... seulement,
je ne te connaissais pas.

Ils recommencent à s'embrasser et à s'isoler.

ALBREY. — Nom d'un chien, je n'ai pas de
veine !

SACHA. — Qu'est-ce qu'il y a ?

ALBREY. — Ça allait très bien, moi aussi,

avec madame, et voilà que je découvre que c'est la maîtresse d'un de mes amis.

SUZANNE ORTOLAN. — Si j'avais su, je ne vous aurais rien dit.

ALBREY. — Et je me suis fait le serment de ne jamais marcher avec les maîtresses d'amis.

HUBERT CRESSON. — Tu en as de bonnes. Lorsque j'étais avec Gilberte, ce n'est pas ça qui t'a gêné.

CERCLEUX. — Il a peut-être fait ce serment-là depuis.

ALBREY. — Écoute, mon vieux, avec Gilberte, c'est pas vrai. Je n'ai même jamais essayé. Je te le jure sur... (*Il cherche.*) Sur quoi veux-tu que je te le jure? Tiens, sur ta vie... C'est sérieux ça, hein! la vie d'un ami comme toi!

HUBERT CRESSON. — Parbleu, qu'ça peut te faire si je claque?

ALBREY. — C'est vrai; enfin, je te le dis, ça doit te suffire. D'abord, tu ne la quittais pas un seul instant. Quand l'aurais-je... parfaitement, ta Gilberte?

HUBERT CRESSON. — Quand tu aurais voulu...

avec Gilberte, ce n'était pas bien difficile.

ALBREY. — Justement... c'était trop facile.

HUBERT CRESSON. — Tu peux bien me le dire, puisque ça m'est égal.

ALBREY. — Ça t'est égal. Ta parole ?

HUBERT CRESSON. — Ma parole... tu peux y aller.

ALBREY. — Eh bien, mon vieux, si ça t'est égal, je peux t'avouer (*Il prend un temps.*) que jamais, tu entends, jamais il n'y a eu ça avec Gilberte... Elle a pourtant fait tout ce qu'il fallait... On peut te dire ça, puisque ça t'est égal.

HUBERT CRESSON, *vexé*. — Tu crois toujours que tu n'as qu'à te présenter pour que les femmes tombent comme folles. Justement Gilberte ne pouvait pas te sentir. Elle me disait toujours : « Je ne t'aime pas beaucoup, ton ami ; » et moi, je passais mon temps à te défendre.

ALBREY. — Tu es mille fois trop bon, mais quand une femme dit : Je n'aime pas beaucoup ton ami... j'en appelle à toutes ces dames...

JANE KOMCHAUSSON. — Oh ! ça, c'est très mauvais ; il faut se méfier.

ANNA MICHAIS. — Je ne sais pas ce que j'ai, mais je ne me sens pas très bien.

MARION SOULORME. — Il fait trop chaud ici.

CHRISTIANE BEAUTY. — C'est peut-être le champagne... si Madame n'est pas habituée à l'extra-dry...

MARION SOULORME. — Elle est sans doute trop serrée.

ANNA MICHAIS. — Je ne me serre jamais... Non, ce n'est pas ça, c'est une mauvaise disposition... ça ne va pas bien du tout.

RAYMONDE. — Veux-tu aller dans la chambre de Sacha ?

ANNA MICHAIS. — Oui, je vais y aller... ne te dérange pas... M. Transe voudra bien m'accompagner, n'est-ce pas ?

JACQUES TRANSE. — Mais certainement. Je ne vous quitte pas... je ne souffrirais pas qu'un autre que moi fût auprès de vous dans un semblable moment.

Ils disparaissent. Petit silence comme il y en a toujours après ces sortes d'incidents.

SACHA. — Nous n'avons pas de chance... ils allaient si bien tous les deux, et il faut qu'Anna se trouve mal! Nous n'aurons pas de roi ce soir.

ALBREY. — C'est comme en Styrie.

CERCLEUX. — Il est charmant, l'enfant... il a le mot pour rire.

RAYMONDE. — Il a le doigté.

Conversations particulières.

MARION SOULORME, à *Hubert Cresson*. — Non, non, je vous permets de me reconduire, mais de me reconduire seulement, vous ne monterez pas. Je vous assure que c'est impossible... *Il* m'attend. Vous comprenez que je ne tiens pas à compromettre ma situation pour un caprice.

ALBREY, à *Suzanne Ortolan*. — Si encore vous étiez avec un autre que Paquais, ça irait tout seul... mais, c'est mon ami; il ne peut déjà pas me sentir, et, s'il venait à le savoir, il est très fort à l'épée, vous savez : quinze ans de salle, il ne me raterait pas.

SUZANNE ORTOLAN. — Et je ne vauX pas un coup d'épée.

ALBREY. — D'épée? Non.

D'AUVERT, à *Jane Komchausson*. — Tout ce que vous me dites là est très gentil et je vous en suis très reconnaissant, mais je ne peux pas profiter de votre hospitalité. Si je rentrais après quatre heures du matin, j'aurais une scène pendant huit jours.

JANE KOMCHAUSSON. — Tant pis, parce que, moi, dans la journée, je ne peux pas non plus.

CHRISTIANE BEAUTY, à *Vaufroy*. — Mon amant est très jaloux. C'est lui qui m'a donné mon septième rang.

DOLLY SWEED, à *Cercleux*. --- Mon cher, j'ai passé une très bonne soirée à côté de vous... Vous avez eu le bon goût de ne pas me faire la cour.

CERCLEUX. — Oh! miss Dolly, je savais bien que nous étions entre hommes.

RAYMONDE. — Anna ne revient pas. Je vais aller voir si elle n'a pas besoin de moi.

Elle se lève, va jusqu'à la chambre de Sacha, soulève la portière et revient à la hâte.

SACHA. — Eh bien, va-t-elle mieux ?

RAYMONDE. — Je te crois ; ils en ont une santé ! Elle est avec le poète, mon chéri, sur notre lit, ils ne m'ont même pas vue ! C'était un truc, elle n'était pas plus malade que moi.

CERCLEUX. — Il faut le proclamer roi ; il n'y a pas à hésiter.

RAYMONDE. — Pour sûr qu'il l'a, la fève !

Tous se lèvent et, sur la pointe des pieds, vont jusqu'à la chambre de Sacha, sans soulever la portière toutelois, et crient :

Tous. — Le roi boit ! Le roi boit !

SUZANNE ORTOLAN. — C'est égal, je n'aimerais pas qu'on me crie ça dans ces moments-là, à moi.

Cependant, ce petit incident a fort échauffé les cerveaux.

La fête continue...

XI

LA LOGE INFERNALE

Au bal de l'Opéra ; dans une loge louée à frais communs, le Prince de Styrie, Hubert Cresson, d'Auvert, Albrey et Sam, le Petit Moutardier. Ce dernier, couché dans le fond de la loge, dort du sommeil du juste et des cocktails. Les autres crient, lancent des serpentins et tâchent de s'amuser, sans y réussir cependant.

CRESSON, *hurlant*. — A nous les femmes du monde !

ALBREY, *hurlant*. — Ohé ! ohé ! les autres !

D'AUVERT. — Nous avons beau crier, nous ne nous amusons pas beaucoup.

CRESSON. — Oui, nous ne sommes pas gais. Il aurait fallu dîner tous ensemble, avec des femmes étincelantes d'esprit.

ALBREY. — Il faut encore en trouver.

CRESSON. — Au lieu de ça, nous arrivons chacun de notre côté, après avoir dîné dans

nos familles pour acheter des gants, c'est absurde. Il faut arriver ici un peu gris, ou alors, pour la rigolade, c'est gelé.

SACHA, *répétant d'une voix sombre.* — Tout à fait gelé pour la rigolade.

D'AUVERT. — Sam est arrivé pochard ; il n'est pas plus drôle pour ça. (*Il désigne le Petit Moutardier, qui dort dans le fond de la loge.*)

ALBREY. — Il ne sera pas frais pour son match en bicyclette demain... Vous savez qu'il court avec une femme : il lui rend dix tours de piste.

CRESSON. — Faut-il qu'il soit saoul, pour rendre dix tours de piste !

On rit à se tordre.

ALBREY. — Secouons notre torpeur.

CRESSON. — Moi, je veux faire mille folies.

Il enlève son habit et paraît au bord de la loge en bras de chemise.

D'AUVERT. — En voilà déjà une.

CRESSON, *d'un air accablé.* — Il m'en reste encore neuf cent quatre-vingt-dix-neuf à faire... Je n'y arriverai jamais.

D'AUVERT. — D'abord, ça manque de femmes. .

SACHA. — J'ai donné le numéro de la loge à toutes nos amies.

D'AUVERT. — Elles ne viennent pas souvent.

SACHA. — Attendez! attendez! Il n'est que minuit; la fête ne bat pas encore son plein.

CRESSON. — Est-ce que Raymonde est ici?

SACHA. — Oui; mais il est convenu que nous allons chacun de notre côté... liberté entière. Nous nous retrouverons à la maison, dans notre lit; le premier arrivé attendra l'autre.

D'AUVERT. — Comme les musiciens au point d'orgue.

CRESSON. — Les grandes courtisanes ne sont pas encore là.

A ce moment précis et non à un autre, on frappe à la porte de la loge. Sacha va ouvrir : entre une femme habillée en Espagnole, costume très riche, très chic.

L'ESPAGNOLE. — La loge infernale, Monsieur, s'il vous plaît?

Tous. — C'est ici, Madame.

L'ESPAGNOLE. — Je suis envoyée par l'administration des pompes funèbres pour vous dire que si c'est la loge infernale, il faut l'écrire sur la porte, parce qu'il est absolument impossible que l'on s'en doute, et tout le monde s'en plaint.

Elle veut sortir.

CRESSON. — Pas du tout, on ne calte pas comme ça.

ALBREY. — Il faut tous nous embrasser.

L'ESPAGNOLE. — Vous êtes trop tristes.

D'AUVERT. — Donnez-nous quelques *olle*, si vous nous trouvez trop tristes, vous devez bien en avoir sur vous.

L'ESPAGNOLE. — Je les ai tous donnés à un pauvre.

CRESSON. — Oh! laissez-la donc, elle la fait à la pose.

D'AUVERT. — C'est une grande dame.

ALBREY. — Marcelle Lender, peut-être.

SAM, *qui s'est réveillé*. — Tiens, un masque! C'est une Espagnole. (*Il lui relève sa jupe.*) Fais voir tes dessous.

L'ESPAGNOLE, *lui donnant une gifle.* — A bas les pattes, Moutardier!

SAM, *se frottant la joue.* — Tiens! tu me connais donc?

L'ESPAGNOLE. — Je ne connais que toi.

SAM, *qui a l'idée fixe.* — Fais voir tes dessous.

D'AUVERT. — Méfie-toi, Sam. Ne mets pas Madame en colère! C'est une Espagnole, elle a un poignard dans sa jarretière.

SAM. — C'est pas un poignard, c'est un injecteur.

L'ESPAGNOLE. — Crème de mufle, va! Alors, c'est tout ce que tu fais de ton immense fortune?

SAM. — Qu'est-ce que tu veux que je fasse? tout m'embête.

L'ESPAGNOLE. — Tu n'aimes donc rien?

SAM. — Si, j'aime le cheval.

L'ESPAGNOLE. — Il te le rend bien. (*Elle sort*)

D'AUVERT. — Elle s'est bien payé notre tête.

ALBREY. — Elle a raison... Nous sommes

navrants. (*D'une voix très douce :*) Nous aurions dû la violer.

D'AUVERT. — Il y a une chose qui me console, c'est qu'on ne s'amuse pas plus dans les loges à côté.

CRESSON. — Vous croyez ?

D'AUVERT. — J'en mettrais ma main au feu.

On frappe à la porte de la loge, entre un Monsieur avec un immense faux nez et des moutaches grotesques.

LE FAUX NEZ. — La loge infernale, Messieurs, s'il vous plaît ?

CRESSON. — C'est une scie.

LE FAUX NEZ. — Les femmes que vous attendez ne viendront certainement pas. Je viens de vous apercevoir d'en bas, vous m'avez paru sinistres... Vous avez l'air de filles de joie.

SACHA. — Mais, pardon, Monsieur, nous n'avons pas l'honneur...

LE FAUX NEZ. — Je suis l'ancien rédacteur en chef de *La Vieille Gaieté Française* et je suis venu vous apporter quelques bonnes nouvelles, quelques plaisants détails.

CRESSON. — Il n'y a personne ce soir

LE FAUX NEZ. — Parce que l'on a peur des bombes ; mais il n'y a aucun danger : le service d'ordre est parfaitement assuré et j'ai couloyé tout à l'heure deux ou trois mousquetaires secrets de M. Lépine.. C'est un peu mêlé, ici. Il y a pourtant un assez grand nombre de marmites dans les couloirs. mais elles ont le renversement plutôt agréable.

D'AUVERT. — Ah ça, c'est fin ; c'est de bon goût.

LE FAUX NEZ. — Gardez-vous de l'ironie, jeune homme, comme aurait dit M. de Laprade, et abandonnez-vous à la gaieté, car la mi-carême est en train de devenir fête nationale, le chef de l'État lui-même, ayant assisté au défilé du haut de ses balcons élyséens. Avez-vous vu la mascarade qu'ont organisée les étudiants ?

CRESSON. — Il paraît que c'était infect.

LE FAUX NEZ. — C'était féérique.

ALBREY. — Vous exagérez.

LE FAUX NEZ. — Oui, mais cette mascarade est un signe évident que la foi revient, car

considérez que lorsqu'on s'amuse, c'est que l'on croit : au moyen âge les escoliers étaient joyeux. Le cortège des lavoirs est tout ce qui nous reste des usages des anciennes corporations, et Paul Desjardins prépare un livre symbolique qu'il appellera « le Lavoir présent ».

SACHA. — On assure que la reine des blanchisseuses est ici ?

LE FAUX NEZ. — Parfaitement... au bras d'Arthur Meyer, car cet homme consacre toutes les royautés.

CRESSON. — Tout ça n'est pas gai ; on ne s'amuse plus.

LE FAUX NEZ. — On ne s'amuse plus ! A la Maison-d'Or, les Augias, les seuls qui ne se rangent pas en vieillissant, jetaient à la foule des lapins vivants : les pauvres bêtes étaient écharpées avant que d'arriver sur le trottoir, et leurs tripes innocentes sortaient de leurs ventres frémissants. Ohé ! ohé ! on ne s'amuse plus ! Eh bien, qu'est-ce qu'il vous faut ? un doux soleil de mars éclairait ces scènes champêtres. A tous les balcons donnant sur les boulevards, il y avait tant de gens pour voir

passer la cavalcade, qu'une femme du meilleur monde est restée cinq heures accoudée à une fenêtre tandis que, derrière elle, un gentleman se livrait sur sa personne aux mêmes outrages que feu Casanova infligeait dans les mêmes circonstances à une dame qui regardait une exécution. Et la femme du meilleur monde n'a pas pu dire un seul mot, *tellement on était serré!* Olle! olle! vous voyez bien que la vie est bonne et qu'on peut encore s'amuser à Paris. Bonsoir, Messieurs. (*Il sort.*)

CRESSON. — Encore un qui s'est fichu de nous.

ALBREY. — Il a raison, nous ne nous amusons pas parce que nous restons là sans bouger. Répandons-nous dans les coulisses et allons pincer quelques...

Il dit un très gros petit mot.

SAGNA. — Albrey est cynique.

ALBREY. — Pas du tout... je dis ce que je pince.

CRESSON. — C'est ça, nous allons écumer le

foyer et nous ramènerons ici des femmes jusqu'à ce que nous ayons trouvé un chopin.

D'AUVERT. — Venez-vous avec nous, Sacha?

SACHA. — Non, je reste ici... Si Raymonde venait, j'aime autant qu'elle me trouve.

Tous sortent, à l'exception du prince. Assis au fond de la loge, Sacha regarde dans la salle la foule des habits noirs et des dominos, et une grande mélancolie l'envalait. Au bout d'un quart d'heure, il voit entrer Cercleux, donnant le bras à une femme de très grande allure : robe Empire en satin noir doublé de tulle rose ; pas de jupon, mais un maillot de soie noire ; une pèlerine plissée partant du décolleté de la robe en tulle illusion noir double d'un tulle illusion rose ; une immense capote de bébé ; noire et rose avec des plissés roses formant voilette ; petit loup de velours noir avec barbe de tulle rose ; sur le corsage voilant la gorge, une trainée d'œuillets roses ; gants noirs.

CERCLEUX. — Permettez-moi, Madame, de vous présenter Son Altesse le prince de Styrie, mon élève.

SACHA. — Madame, soyez la bienvenue, croyez bien que...

Il bafouille.

LA DAME. — Figurez-vous que Monsieur m'a sauvé la vie... J'avais eu l'imprudence de m'aventurer toute seule dans les couloirs et j'étais tripotée par une bande de calicots : ils

me prenaient la gorge, la taille... c'est extraordinaire ce qu'il y a de goujats sous l'habit noir! Enfin, Monsieur, ayant pitié de ma détresse, m'a offert son bras et l'hospitalité dans votre loge. J'ai accepté, à condition qu'on ne me ferait pas la cour.

SACHA. — Vous n'aimez pas ça ?

LA DAME. — Habituellement oui ! mais ce soir, non !

CERCLEUX. — Alors, pourquoi vous êtes-vous habillée d'une si étrange manière ?

LA DAME. — Pour ma satisfaction personnelle, et puis aussi parce que je pensais rencontrer ici un homme que j'aime. Mais je crois qu'il n'est pas venu.

SACHA. — Il a eu le plus grand tort.

LA DAME. — Il a eu peut-être raison.

CERCLEUX. — Il sait que vous êtes ce soir au bal de l'Opéra ?

LA DAME. — Oh ! il doit s'endouter, car c'est un anniversaire. C'est ici même, il y a trois ans, que nous nous sommes connus. Et puis, je ne sais pas pourquoi je vous dis tout cela ; d'ailleurs, le masque, qui donne aux femmes

tant d'aplomb pour dire des bêtises ou des polissonneries, peut bien leur en donner pour faire des confidences et avouer leur état d'âme; dans les deux cas on reste inconnue et puisque j'ai besoin de parler de la seule chose qui m'intéresse, je ne sais pas pourquoi je me gênerais. (*Au prince.*) Et vous, Monseigneur, vous amusez-vous ici?

SACHA. — Peuh!

LA DAME. — Vous n'avez pas de maîtresse?

SACHA. — Si, j'en ai une; elle doit vadrouiller dans le bâtiment.

LA DAME. — Et vous ne vous en occupez pas plus que ça?

SACHA. — Je suis sûr de la retrouver ce soir à la maison.

LA DAME. — Avec vos pantoufles. (*A Cercleux.*) Il est très bien, votre élève.

CERCLEUX, *modeste*. — Je tâche de le faire profiter de mon expérience et je lui enseigne à ne pas attacher trop d'importance à l'amour.

LA DAME, *à Sacha*. — Alors, qu'est-ce que vous êtes venu faire ici?

SACHA. — Je suis venu chercher une aventure.

LA DAME. — Oh! méfiez-vous des aventures à l'Opéra; on ne sait jamais comment ça finit, et dans la femme que vous emmènerez ce soir joyeusement et avec l'ivresse de la conquête, dites-vous qu'il y a peut-être toute la tristesse, tout le désespoir et tout l'abrutissement de votre vie.

SACHA. — Eh bien, vous êtes encourageante.

CERCLEUX. — Vous n'avez pas du tout l'air de vous douter que vous êtes ici dans la loge infernale; moi aussi, d'ailleurs, je suis triste comme le Christ au jardin des Oliviers, ce soir. C'est au bal de l'Opéra que j'ai rencontré la seule femme que j'aie aimée, et s'il y a quelqu'un qui vous comprenne, c'est moi. Je vous comprends tellement que je n'essaye même pas de vous faire la cour, quoique la femme dont je vous parle vous ressemblât singulièrement. Elle avait comme vous des petits pieds, des petites mains, une gorge superbe, une croupe maternelle... elle ressem-

blait aux femmes de l'Ecole Italienne. (*Avec un soupir.*) Je n'ai jamais retrouvé ce numéro-là.

LA DAME. — Non, ce n'est pas gai la vie...
On étouffe ici.

SACHA. — Otez donc votre masque.

Elle enlève son masque qui laisse voir deux grands yeux noirs baignés de larmes.

L'HOMME AU FAUX NEZ, *entr'ouvrant la porte.*
— Loge infernale! ohé! ohé!

XII

AU PRADO

Minuit et demi; la salle des jeux est pleine, car c'est l'heure où ces messieurs revenant des théâtres ou des « dîners en ville » montent au tripot. La grosse partie est engagée; un général péruvien tient la banque. Autour de la grande table les pontes... Sud-Américains, République Argentine, Colombie, Bolivie, Uruguay, Paraguay, Portugal, toujours guays! Des gentlemen à tête de Prado, l'homme brun, l'inconnu, d'où le nom du Prado donné au cercle de l'Union des Races Taqnonères, dont le président est M. Eusebio de San-Bedia, ex-ministre de République française.

Cà et là pourtant quelques clubmen d'un chic anglais très pur et aussi quelques grands noms de France.

Derrière les joueurs, Cercleux et le prince de Styrie causent et regardent en fumant de gros cigares.

CERCLEUX. — Il y a foule ce soir; on voit bien que la Rotonde est fermée.

SACHA. — C'était votre cercle, je crois, la Rotonde?

CERCLEUX. — Dans le temps, oui, il y a

longtemps... j'y ai joué beaucoup, lorsque j'étais viveur et bien Parisien.

SACHA. — Est-ce qu'on ne va pas le rouvrir?

CERCLEUX. — Non, on n'a rouvert que l'Union latine et encore sous condition expresse que les membres ne jouent qu'au loto ou aux dominos et ne boivent que de la camomille.

SACHA. — C'est un peu mêlé ici.

CERCLEUX. — Ah dame ! vous savez, ce n'est pas le Jockey, ni même l'Épatant ! Pour qu'un cercle soit chic, il faut d'abord qu'il soit pour l'amélioration de la race chevaline ; mais moi, si j'étais le prince de Sagan, je fonderais un cercle pour l'amélioration de la race chevaleresque.

SACHA. — Ce serait original.

CERCLEUX, *modeste*. — Et bien français.

SACHA. — Ça sent le mouton ici, vous ne trouvez pas ?

CERCLEUX. — Oui, parce qu'il y a beaucoup de nègres et ils continuent ! Dire que tous ces gens-là sont les descendants des anciens con-

quistadores. Il viennent de l'Espagne, mais ils ont fait le grand tour. (*Il déclame.*)

Comme un vol de gerfauts hors du charnier natal,
Fatigués de porter leurs misères hautaines,
De Palos de Moguer, routiers et capitaines
Partaient, ivres d'un rêve héroïque et brutal.

Ils allaient conquérir le fabuleux métal
Que Cipango mûrit dans ses mines lointaines,
Et les vents alizés inclinaient leurs antennes
Aux bords mystérieux du monde Occidental.

SACHA. — Ils ont une rude allure, ces vers-là. De qui sont-ils ?

CERCLEUX. — C'est de de Heredia.

SACHA. — Ah ! il fait aussi des vers !

CERCLEUX. — Oh ! mais ce n'est pas le de Heredia de l'Union latine ; ne confondons pas... c'est un autre.

SACHA. — J'ai envie de jouer ce soir.

CERCLEUX. — Ne faites donc pas ça, ou plutôt, si vous en avez trop envie, ne jouez que lorsque je vous le dirai : le moment n'est pas encore venu.

SACHA. — Et vous, jouerez-vous ?

CERCLEUX. — Moi, non : j'estime que pour ponter lamentablement, il vaut mieux s'abstenir... je regarde.

SACHA. — L'éternel voyeur.

CERCLEUX. — C'est le seul rôle qu'on puisse tenir au jeu et en amour, quand on n'a plus rien dans sa bourse.

UNE VOIX, *derrière eux*. — C'est dégoûtant... on ne peut pas s'approcher des tables, ce soir.

CERCLEUX, *se retournant*. — C'est toi, Vidame, qui fais cette musique ? Tu viens d'arriver... comment vas-tu ?

LE VIDAME. — Oui, je viens de la première de *Clary-Clara*, aux Folies-Dramatiques.

SACHA. — Est-ce bien ?

LE VIDAME. — Peuh ! Ce n'est ni fou, ni dramatique.

LE GROUPIER. — Faites vos jeux, messieurs, faites vos jeux !

CERCLEUX, *bas à Sacha*. — Vous allez voir le coup.

LE VIDAME, *tenant sa canne par le bout, pose la poignée sur le tapis par-dessus la tête*

des joueurs du tableau de droite en disant :
— Cinq louis à la canne !

Le banquier distribue les cartes ; le tableau de droite abat
neuf.

CERCLEUX. — Tu gagnes ?

LE VIDAME, *il ramasse cinq louis, puis remet la poignée de sa canne sur le tapis en disant très bas cette fois-ci et presque dans sa cravate.* — Cinq louis qui tombent !

Le banquier donne le coup et abat : « Ouit », ce qui veut dire huit, le banquier étant un général péruvien. Le tableau de droite a perdu.

LE GROUPIER, *au Vidame.* — Elle ne faisait rien ce coup-ci, la canne ?

LE VIDAME. — Si, si, un louis.

Et il envoie royalement sur le tapis une pièce de vingt francs à l'effigie de Georges I^{er}, roi des Hellènes.

CERCLEUX, *à Sacha.* — Vous avez vu ? c'est exquis. Quel génie ! Quel claquedentiste !

Un des joueurs se lève et quitte la table : c'est le jeune vicomte de la Rochepurée que l'on surnomme Toutoum.

TOUTOUM. — Tiens ! vous étiez derrière moi,

Cercleux... je suis sûr que c'est vous qui m'avez porté la guigne.

CERCLEUX. — Vous perdez donc toujours, mon pauvre Toutoum ?

TOUTOUM. — Je n'ai plus le sou. Figurez-vous qu'hier j'arrive ici... Je venais de dîner chez les Rothschild, avec les Pactholl, les Galion, les Khresus, des sales milliardaires... J'avais deux louis dans ma poche, vive l'anarchie ! et je devais payer deux mille francs le lendemain. J'arrive ici ; en montant l'escalier, je me dis : Nom de Dieu ! si je gagne, je vais brûler un cierge demain matin avant neuf heures à Notre-Dame des Victoires. (*Voyant Cercleux qui rit.*) Vous savez, je suis Breton, moi... une idée qui m'a pris comme ça, une superstition.

CERCLEUX. — Parbleu ! Notre-Dame du Bac.

TOUTOUM. — Pourquoi pas ? Je m'assieds à la grande table, à la place que je viens de quitter... c'était Pascualo, l'ancien marchand d'esclaves, qui taillait et qui avait une main...

CERCLEUX. — De duchesse ?

TOUTOUM. — Non, de voleur. Il me dit : Bonjour, Doctorr, et il avait tout le temps (*Imitant l'accent rasta.*) siété, ouit et moi j'avais tout lé temps oune pouint au-déssus : ouit ; néffe. (*Accent voyou.*) Le mec en était comm' qual' sous d'brie. (*Ton naturel.*) Enfin, en partant de mes deux louis, j'en ai fait venir deux cents ; c'est curieux et bien fait.

CERCLEUX. — Avez-vous fait brûler votre cierge, au moins ?

TOUTOUM. — N'bouge pas... tu penses, c'était une dette de jeu !

CERCLEUX. — Et vous avez pu vous lever assez tôt pour être à l'église à neuf heures.

TOUTOUM. — Oui, prince... c'est-à-dire que je ne m'e suis pas couché, parce que j'avais peur de ne pas me réveiller : j'ai vadrouillé avec des mômes et à huit heures nous étions tous là, devant les autels.

CERCLEUX. — Ça a dû bien lui faire plaisir, à la Vierge.

TOUTOUM. — Mais ce soir, en montant l'es-

calier, je fais le même vœu... on est Breton ou on ne l'est pas : je croyais que Notre-Dame des Victoires marcherait encore, mais elle n'a rien voulu savoir ; elle s'est désintéressée de mon jeu, comme papa. Je vais me coucher, bonsoir.

Cependant le général péruvien a passé la main : il ne gagnait pas. A présent c'est un petit homme au teint livâtre, aux doigts chargés de bagues, subodorant l'Impérial russe et le Chypre qui tient la banque, une banque rasoir, dirais-je, car un par un les pontes quittent la table.

GARDÈNE, *se levant et rageur, au banquier.* — Je m'en vais ; j'y renonce, mon cher, vous abattez neuf avec la régularité d'une pendule. Tiens, bonjour, Cercleux... je suis furieux ; j'ai une voiture depuis avant-hier soir, je ne sais pas comment la payer.

CERCLEUX, *mettant la main à sa poche.* — Voulez-vous... si je puis...

GARDÈNE. — Vous, un ami... jamais : c'est une plaisanterie ! non, non, je vais emprunter ce qu'il me faut à Félix. (*Apercevant quelqu'un qui lui dit bonjour.*) Non, au fait, j'aperçois Paroli... j'espère qu'il voudra bien

me prêter cinq louis, il m'en doit cinquante.

Il fait signe à Paroli de venir le rejoindre.

PAROLI, *accent corse*. — Bonjour, Gardène, tu fais tes affaires ce soir ?

GARDÈNE. — Pas précisément... j'ai un sapin à la porte depuis avant-hier soir, je ne sais pas comment le payer.

PAROLI. — Si c'est depuis avant-hier soir, Il n'y a pas de mal. La Poussah en a gardé une fois un pendant deux mois.

GARDÈNE. — Oui, mais moi, je voudrais lâcher le mien, parce que le cocher a une tête qui me déplaît. As-tu cinq louis à me prêter ?

PAROLI. — Impossible, mon cher... je ne les ai pas.

GARDÈNE. — Voyons, tu viens de gagner.

PAROLI, *corsant l'accent corse*. — Je te jure, mon cher, que je ne les ai pas.

GARDÈNE. — Écoute, tu n'es pas chic, parce que si je n'avais pas été plus complaisant que tu ne l'es, chaque fois que tu es venu me trouver ..

PAROLI. — Ah! ça m'aurait étonné. Et puis, veux-tu que je te dise, mon cher, tu te fâcheras avec tous tes amis avec ta sottise manie de leur réclamer ce qu'ils te doivent.

GARDÈNE, *suffoqué*. — Tu crois?

PAROLI. — Absolument. Et je ne suis pas le premier qui l'ait remarqué.

GARDÈNE. — Mais, je ne te réclame rien.

Il s'en va en haussant les épaules.

PAROLI, *quand il est loin*. — A-t-on jamais vu?

CERCLEUX. — C'est égal, vous vous en êtes tiré à bon compte; il était bien luné, ce soir.

PAROLI. — Gardène... allons donc! il ne ferait pas de mal à une poupée.

CERCLEUX. — Vous croyez ça. L'année dernière je l'ai vu au « Colonel »; il avait perdu un gros coup sur parole; il demande au caissier de lui avancer quinze mille francs... le caissier refuse et pan! Gardène lui a envoyé une gille, mon vieux, sur le tournant du

facies... le pauvre diable est allé rouler contre son coffre-fort.

SACHA. — Et qu'est-ce qu'il a dit, le caissier?

CERCLEUX. — Rien... il a encaissé la gifle : c'est son métier.

Tout à coup, le petit homme au teint bolivâtre ayant levé la banque, il se fait un grand mouvement parmi les joueurs. Un grand garçon très chic, grandes moustaches blondes, deux baguettes au pantalon, s'assied à la place du banquier et taille à banque ouverte.

SACHA. — A la bonne heure, voilà une partie sérieuse.

CERCLEUX. — Ça me rappelle les beaux soirs du « Colonel ».

SACHA. — Qu'est-ce qui taille-là? Vous connaissez?

CERCLEUX. — Mais non... il a de l'estomac, ce gaillard-là! (*A Des Impairs qui passe.*) Bonjour, baron, ça va bien. Quoi de neuf?

DES IMPAIRS. — Rien de neuf, bac tout le temps.

CERCLEUX. — Vous avez la perte spirituelle. Dites-moi donc, connaissez-vous ce beau garçon qui taille en ce moment?

DES IMPAIRS. — Non, c'est-à-dire oui.

CERCLEUX. — Décidez-vous.

DES IMPAIRS. — Voilà, il y a huit jours seulement qu'il est reçu ici.

CERCLEUX. — Et quels étaient ses parrains ?

DES IMPAIRS. — Oh ! des gens très bien : le vieil amiral Estampados et le comte de la Courpavée.

CERCLEUX. — Qu'est-ce que c'est que la décoration qu'il a ?

DES IMPAIRS. — C'est le Nicham, je crois.

CERCLEUX. — Le Nicham sérieux ?

DES IMPAIRS. — Oui, il y a huit jours qu'il a été reçu ici, et tous les soirs il taille à banque ouverte ; il perd deux cent, trois cent mille francs, et toujours le sourire sur les lèvres.

CERCLEUX. — Quelle est sa maîtresse ? Il doit être très demandé.

DES IMPAIRS. — Il est avec Diane de Bougy, il lui a donné un collier merveilleux pour battre le record de perles d'Otéro. Et avec ça très généreux, très accessible aux tapseurs, enfin... irréprochable.

CERCLEUX. — Anglais ?

DES IMPAIRS. — Américain ! Sans doute le fils d'un Porc salé ou d'une Mine de pétrole quelconque.

CERCLEUX. — Comment s'appelle-t-il ?

DES IMPAIRS. — Cedric Smoking.

CERCLEUX. — Ah ! ah ! (*A Sacha.*) Avez-vous toujours envie de jouer ?

SACHA. — Un peu... pourquoi ?

CERCLEUX. — Parce qu'il faut jouer maintenant ; je vous assure que c'est le moment.

SACHA. — Sur quel tableau ?

CERCLEUX. — Celui que vous voudrez, ça ne fait rien... vous gagnerez toujours, je vous laisse.

SACHA. — Mais pourtant...

CERCLEUX. — Allez toujours, je vous expliquerai tout à l'heure.

Cercleux va se placer derrière le banquier. Sacha ponte et gagne dix fois de suite : du reste les deux tableaux gagnent tout ce qu'ils veulent, la banque perd tout ce qu'elle veut, c'est charmant. A un moment et comme il y a de très grosses masses sur le tapis, dans le grand silence précédant la retourné de la carte qui fait le point, on entend :

CERCLEUX, *derrière Smoking et très haut.* —
Bonjour, Chopard.

SMOKING, *retournant les cartes sans répondre.*
— Sept.

Cependant, à ce nom de Chopard, tous les joueurs ont tourné la tête du côté du banquier.

CERCLEUX, *très haut et lui frappant sur l'épaule.* — Bonjour, Chopard, vous ne me reconnaissez donc pas ?

SMOKING, *très léger accent yankee.* — Non, je ne vous connais pas... Vous vous trompez vraisemblablement. Je ne suis pas votre ami Chopard. Je le regrette.

CERCLEUX. — Taisez-vous donc ! Vous vous appelez Smoking ici comme vous vous appelez Dardison à Aix ! et Baumberg à Nice ! Mais vous vous appelez Chopard, je dis *Chopard*, et vous avez été brûlé partout.

Cedric Smoking file rapidement à l'anglaise. Brouhaha. Grand émoi parmi les membres du cercle qui craignent les sévices de M. Lépine.

CERCLEUX, *à Sacha.* — Vous gagnez, hein ?

SACHA. — Je gagne, oui, je gagne... en voilà une bêtise, vous avez fait une rude gaffe.

CERCLEUX. — Mais non, je trouve ça très rigolo, et d'ailleurs ce n'est pas par amour de la vertu que j'ai fait ça ; d'abord il ne vous volait pas puisque vous lui preniez tout son argent, mais c'était pour voir si je ne m'étais pas trompé, par pur dilettantisme ! Vous ne savez pas à quoi je l'ai reconnu ? A la courbure du pouce de la main droite et à la façon dont il donne les cartes.

SACHA. — Si vous vous étiez trompé pourtant !

CERCLEUX. — Il n'y a pas de danger. A la Rotonde, sans voir les têtes, j'aurais reconnu tous les tailleurs à la façon dont ils jetaient les cartes, c'est une étude que j'ai faite et vous voyez que Chopard n'a pas demandé son reste.

SACHA. — C'est ennuyeux, parce que je gagnais.

CERCLEUX. — Et puis, notez qu'il a fait ce coup-là partout. Il arrive dans une ville, il descend à l'Hôtel de Tous Les Princes, se fait recevoir au cercle chic, prend des banques ouvertes, allume la partie pendant quinze

jours, un mois s'il le faut et regagne tout, c'est comme cela qu'il a opéré à Nice, Dinan... est-ce que je sais ! C'est comme cela qu'il comptait faire ici.

SACHA. — Mais il doit être connu à Paris ?

CERCLEUX. — Mais savez-vous qu'il se « camoufle » mieux que n'importe quel cabot et que M. Febvre lui-même. La dernière fois que je l'ai vu il était chauve.

SACHA. — Chauve qui peut !

CERCLEUX. — Parfaitement ; il avait de gros favoris et s'était fait la tête d'Arthur Meyer, de sorte qu'il inspirait confiance.

SACHA. — C'est ennuyeux parce que je gagnais, et tout le monde aussi, d'ailleurs. Regardez-les, ils ont l'air d'être furieux.

CERCLEUX. — Mais ils auraient tout reperdu un jour ou l'autre, et même dans leur intérêt, dont je me moque d'ailleurs, j'ai bien fait de démasquer Chopard.

SACHA. — En somme, quand on veut gagner à coup sûr au tripot, il faut pointer quand c'est un grec qui tient la banque.

CERCLEUX. — Voulez-vous jouer à ce que

ça soit la moralité de cette délicieuse soirée ? Vous avez vu exécuter Chopard, n'est-ce pas aussi intéressant que d'avoir vu exécuter Vaillant ? Au tripot on ne veut pas faire d'exemple, on envoie les gens se faire prendre ailleurs, ce qui est l'exquis du genre et la joie de l'amateur.

XIII

CHOSSES DE STYRIE

Il y a des troubles en Styrie; il est question à Paris que le prince Alexandre parte pour se présenter à son peuple, et c'est depuis deux jours dans l'atelier de Sacha un extraordinaire remue-ménage, une ininterrompue procession d'amis et aussi d'inconnus, de reporters, d'interviewers, de télégraphistes, de fournisseurs anxieux d'avoir ce royal client, d'anciennes maîtresses et de nouvelles, désireuses également de fournir le jeune roi de Styrie.

Dans un coin le comte Boubouroff, arrivé ce matin même, cause de choses très politiques avec Sacha et Cercleux.

Cependant Raymonde Percy, en long peignoir blanc garni de fourrure, la tête affalée dans ses deux mains, dans l'attitude de la pleureuse de Vallgren, debout contre une console, se désole.

Il est dix heures du matin.

VAUFROY, à *Raymonde*. — Qu'est-ce qu'il y a donc, ma chère Raymonde?... Vous pleurez?

RAYMONDE. — Vous ne savez donc rien?

VAUFROY. — Mais non, j'arrive de la campagne où je ne lis jamais de journaux. Je

suis rentré cette nuit et ce n'est que ce matin, en parcourant le *Figaro*, que j'ai vu un article où il était question de Sacha.

RAYMONDE, *expliquant à sa façon les choses graves qui se passent en Styrie.* — Oui, à ce qu'il paraît qu'il y a un chambard épouvantable là-bas dans le pays de Sacha; les républicains et les vieux royalistes ont ramassé une pelle qui n'est pas ordinaire, et maintenant ils veulent que Sacha rapplique chez eux pour se faire acclamer roi; ils prétendent qu'il n'y a que lui pour rendre la Styrie heureuse. (*Elle fond en larmes.*)

VAUFROY. — Mais il n'y a pas là de quoi pleurer!

RAYMONDE. — Non! Eh bien, vous en avez une santé, vous!

VAUFROY. — Je ne vais pas trop mal, je vous remercie, mais je ne comprends pas votre gros chagrin; vous devriez vous réjouir, au contraire.

RAYMONDE. — Sans doute, mais ce que je vais être plaquée, moi! bien sûr qu'il ne va pas m'emmenner dans ses palais.

VAUFROY. — Voyons, ma chère petite Raymonde, si Sacha s'en va, nous vous restons. Vous n'espérez pas cependant que ça durerait toujours... un jour ou l'autre, il aurait bien fallu vous séparer. Et puis, vous pouvez vous dire que s'il vous quitte, ce n'est pas par lassitude, parce qu'il ne vous aime plus, mais pour monter sur le trône de ses pères, ce n'est pas banal. Peu de femmes sont lâchées pour des motifs aussi plausibles, aussi graves.

RAYMONDE. — Est-ce que vous vous fichez de moi ?

VAUFROY. — Pas du tout, mais la raison d'État !

RAYMONDE. — Ça me fait une belle jambe.

VAUFROY. — Vous n'en avez pas besoin.

RAYMONDE. — Le cœur a des raisons qui ignorent la raison d'État. Et puis, je ne pense pas qu'à moi, mais aussi à lui, qui va courir les plus grands dangers... Ça ne va pas marcher tout seul ; il n'aura pas qu'à se présenter et à dire : me voilà ! Il a un concurrent protégé par l'Allemagne, et puis un autre

appuyé par la Russie, et puis, il y a le parti républicain... enfin, je n'y comprends rien. Parce que c'est loin, on s'imagine que c'est un pays où tout se passe à la bonne franquette ; mais c'est très compliqué, au contraire... c'est comme chez nous, il y a un tas de partis ; c'est un pays civilisé, et on peut très bien se tirer des coups de fusil pendant des mois ! Alors, moi, j'ai peur qu'on ne me l'assassine dans tout ça, parce que vous savez, quand quelqu'un les gêne, ils ont le coup de couteau plutôt facile... c'est un tas de brutes, un tas de sauvages.

VAUFROY. — Voyons, sont-ils sauvages ou civilisés ?

RAYMONDE. — Ça dépend... moitié l'un, moitié l'autre.

VAUFROY. — A la bonne heure ; ça va bien.
(*Il rit.*)

RAYMONDE. — Vous riez, vous avez joliment de la veine de trouver ça drôle, moi, je vous assure que je n'ai pas le cœur à la rigolade.
(*Elle pleure, Vaufroy lui prodigue les consolations de l'amitié.*)

Mais voici que Mohammed, le petit domestique égyptien, entre tout essoufflé. Costume bleu de ciel, fez. Sacha se précipite au-devant de lui.

SACHA. — Eh bien, as-tu une réponse ?

MOHAMMED. — Non, pas de réponse, madame pas chez elle.

SACHA. — Il fallait demander où elle était, courir après... ah, tu n'es pas malin !

MOHAMMED. — Courir après ? madame partie en bicyclette, bois de Boulogne.

SACHA, *contrarié*. — Vraiment, dans des circonstances pareilles, ma mère pouvait bien rester un peu chez elle... elle sait que l'on peut avoir besoin d'elle d'un moment à l'autre. (*A Mohammed.*) Enfin, as-tu dit, au moins, qu'on remette la lettre sitôt que la Reine rentrerait ?

MOHAMMED, *d'un air important*. — Oui, oui, moi donner des ordres. (*On rit.*)

SACHA, *à Boubouroff*. — Je vous demande pardon, mon cher comte, de ce contretemps ; mais vous savez comme ma mère est exagérée en tout : depuis qu'elle fait de la bicyclette, elle serait malade si elle ne pédalait pas une ou deux heures tous les matins.

BOUBOUROFF. *Il parle très correctement le français avec un léger accent slave.* — Il faut remercier Dieu que Sa Majesté ait pu trouver cette distraction sur la terre d'exil !

CERCLEUX. — Évidemment, et ça vaut mieux que d'aller au café.

Ils reprennent leur conversation politique.

SACHA. — Alors, vous pensez que ce ne sera pas une veste ?

BOUBOUROFF. — Votre Altesse a toutes les chances de réussir ; le peuple attend son jeune roi pour l'acclamer, et toutes les sympathies sont pour le fils de Nicolas.

CERCLEUX. — C'est ce que dit le *Figaro* ce matin. Avez-vous lu l'article de Saint-Cère ?

BOUBOUROFF. — Non, pas encore.

SACHA. — Moi non plus, d'ailleurs... je n'ai pas eu le temps... on est si bousculé avec ces visites, ces dépêches. Cercleux, soyez donc assez aimable pour nous le lire, au comte et à moi.

CERCLEUX. — Volontiers.

Il déplie le journal et il lit :

CHOSSES DE STYRIE

« L'inquiétude règne en Styrie, » dit une dépêche de Grætz, en date d'hier, et à vrai dire il y a de quoi. L'imbroglieo styrien se complique, et il serait à souhaiter pour les gens qui ne détestent pas une douce gaieté qu'il ne se dénouât pas de sitôt ; ces bons Styriens ont tout l'air de s'être chargés d'amuser l'Europe. (*Le comte Boubouroff fronce le sourcil.*) Mais il n'est peut-être pas inutile de rappeler les faits. Un jour les Styriens, las d'être en République, demandèrent un roi, et nous avons vu cette chose joyeuse : les députés styriens allant offrir la couronne de Styrie *en même temps* à un prince allemand, Othon de Babenberg et à un certain Gigoloëwitch, que protégeait la Russie. Le prince de Babenberg, qui est un numismate distingué, quitta son château et sa chère collection de monnaies, arriva à Grætz, fut proclamé roi sous le nom d'Othon I^{er}, offrit le soir même

un banquet aux ministres et aux députés, et le lendemain déclara que l'Assemblée nationale était dissoute, ne gardant de l'ancien ministère que M. Glaucopis. M. Glaucopis, dont les sentiments russophiles ne sont un mystère pour personne, refusa de se charger de la formation d'un ministère, et ce qu'il y eut peut-être de plus extraordinaire dans la situation extraordinaire de la Styrie, ce fut de voir les Styriens qui refusaient des portefeuilles. Cela ne s'était jamais vu et ne se reverra jamais. »

BOUBOUROFF, *riant*. — Ah ! ah ! ah ! Mais en France aussi on aime les portefeuilles.

CERCLEUX, *lisant*. — « Et Othon I^{er} continuait de gouverner sans ministère. Il se promenait à cheval dans les rues de Grœtz en grand uniforme de général styrien, ce qui réjouissait les vieux royalistes et flattait le parti militaire ; mais l'uniforme avait été commandé chez un tailleur de Berlin, ce qui mécontentait fort les jeunes royalistes et indisposait les commerçants. »

BOUBOUROFF. — C'est vrai ! c'est vrai ! on lui a reproché ça.

CERCLEUX, *continuant de lire*. — « Et un beau jour les Styriens qui étaient allés chercher ce prince infortuné pour en faire leur monarque, le reconduisirent à la frontière entre deux voleurs, comme un gendarme (n'oublions pas que nous sommes en Styrie), et il revint, Babenberg comme devant, dans son château de Münsen où il retrouva sa chère collection à laquelle il n'eut même pas la consolation d'ajouter des monnaies frappées à son effigie, car il avait à la vérité régné trop peu de temps. »

BOUBOUROFF, *se tordant*. — C'est tout à fait bien. Il a été ridicule jusqu'au bout, ce pauvre Othon.

CERCLEUX, *continuant de lire*. — Et maintenant, qu'est-ce qui décrochera la timbale styrienne ? Gigoloëwitch est très appuyé à Saint-Pétersbourg, mais l'exemple de son prédécesseur n'est pas fait pour l'encourager, et il peut dire à peu près comme dans l'*Énéide* : Je crains les Styriens *et coronam ferentes*. D'un autre côté, les Styriens ne veulent plus de l'intervention de la Russie ou de l'Al-

Allemagne dans leurs affaires et puisqu'ils ont absolument besoin d'un roi, ces braves gens ne veulent devoir leur servitude qu'à eux-mêmes, ce qui est une façon comme une autre d'être jaloux de leur indépendance. Voilà pourquoi le comte Boubouroff (ils ont des noms plutôt joyeux dans ce pays-là !...).

BOUBOUROFF, *cessant de rire*. — Il y a ça ?

CERCLEUX. — Oui, il y a ça. (*Lisant* :) « Voilà pourquoi le comte Boubouroff est parti pour Paris offrir cette malheureuse couronne au prince Alexandre. Pauvre petit prince ! il vivait très tranquillement chez nous : c'était une physionomie « bien parisienne » ; il tutoyait le petit Moutardier et ces demoiselles l'appelaient Sacha ; c'est lui qui offrit à Diane de Bougy ce vase en argent qu'un Anglais payait trente mille francs. Les Styriens ont jugé sans doute que c'était là des garanties suffisantes pour faire le bonheur d'un peuple. Et le prince Alexandre va partir pour Grœtz et il y aura des proclamations, des banquets, des arcs de triomphe et des feux d'artifice, à moins qu'il n'y ait des

équentes et des fusillades ; car ce que l'on dit à l'heure qu'il est dans l'entourage du czar ne présage rien de bon, et il pourrait bien se faire que ce « petit peu de Styrie », comme a dit le prince de Bismarck, fût l'allumette qui mettrait le feu à l'Europe. »

BOUBOUROFF. — C'est tout ?

CERCLEUX. — Oui, l'article finit là.

BOUBOUROFF. — La situation est admirablement résumée, quoique les choses sérieuses y soient mises sous une forme légère.

SACHA. — En somme, cet article m'est plutôt favorable... sympathique en tous cas.

CERCLEUX. — Oui, on a l'air de vous plaindre.

SACHA. — Enfin, mon cher comte, vous dites que le peuple m'attend et que je serai acclamé.

BOUBOUROFF. — Oui, seulement il faut que Votre Altesse se remue, se montre, agisse. D'ailleurs, dans ces questions-là, il faut avant tout considérer l'opinion générale et l'attitude des nations intéressées. L'Angleterre a une neutralité malveillante ; la France gardera une véritable neutralité.

SACHA. — Et l'Italie ?

BOUBOUROFF. — L'Italie suivra en tous points l'attitude de la France, pour cette question du moins. Je sais de source certaine que l'article du *Temps*, à propos de *Falstaff*, et les jugements portés par la grande presse parisienne sur l'œuvre de Verdi ont été fort goûtés en haut lieu à la cour de Rome. Permettez cependant à un vieux mélomane styrien de vous faire remarquer que *Falstaff* n'est pas très inférieur à *Cavallera Rusticana*, que vous avez éreintée.

CERCLEUX, *protestant au nom du goût français*. — Pourtant...

BOUBOUROFF. — Au moins *Cavallera*, c'est de la musique franchement italienne, tandis que *Falstaff*, c'est de la musique de triplice, moitié italienne, moitié allemande.

CERCLEUX, *ne faisant que répéter ce qui s'est dit*. — C'est toujours du Verdi, le Victor Hugo de la mélodie : ce vieillard est toujours jeune, son nom est symbolique et semble signifier un éternel renouveau.

BOUBOUROFF. — Il y a deux façons d'être

vert, comme le printemps ou comme les perdreaux.

SACHA. — Pour en revenir à ce qui nous intéresse, je vais partir pour Grætz, puisque vous me le conseillez ; mais je ne voudrais pas que mon avènement au trône de Styrie fût le point de départ d'une guerre européenne comme on semble le craindre, et j'aimerais mieux renoncer à tout jamais à la royauté plutôt que de voir couler une seule goutte de sang.

BOUBOUROFF. — Soyez sans crainte ; encore une fois, vous avez tout le monde pour vous.

Cependant Mohammed remet au prince deux dépêches que l'on vient d'apporter.

SACHA. *Il ouvre la première dépêche et lit :*

• Berlin, 1^{er} mai 1895.

« La *Gazette de Cologne* fulmine ; elle traite le comte Boubouroff de vieux fantoche, et appelle le prince Alexandre roi de Styrie mort-né. »

BOUBOUROFF. — Humph ! ça va bien.

SACHA, *lisant la deuxième dépêche* :

Genève, 1^{er} mai 1894.

« Le bruit court ici d'un attentat contre le prince Alexandre ; on dit dans les cercles bien informés que c'est la Russie qui aurait armé le bras criminel. »

CERCLEUX. — Déjà !

SACHA. — Dites donc, ce n'est pas drôle, tout ça.

BOUBOUROFF. — Il ne faut pas croire les informations avant de les avoir contrôlées.

SACHA. — Il est évident que je n'ajoute aucune foi à cette dépêche de Genève, puisque je suis encore en vie, mais qu'est-ce que ça serait si je n'étais pas sympathique à l'Europe ?

Et ils continuent de parler avènement, proclamation, constitution.

Un interviewer qui n'a pu être reçu par le prince, ne voulant pas nonobstant s'en aller le carnet vide, demande quelques renseignements à Mohammed.

L'INTERVIEWER. — Quel âge as-tu ?

MOHAMMED, *méfiant*. — Moi pas d'âge.

L'INTERVIEWER. — Combien y a-t-il de temps que tu es ici, au service du prince ?

MOHAMMED, *flairant un piège*. — Moi pas connaître.

L'INTERVIEWER. — Cet Égyptien est idiot, je n'en tirerai rien de bon. Essayons encore pourtant. Est-ce qu'il y a eu déjà des domestiques nègres dans la famille de ton maître?

MOHAMMED. — Jamais... Toujours blancs.

L'INTERVIEWER. — C'est bien ce que je pensais, c'est un accident, ce n'est pas héréditaire. Où s'habille le prince?

MOHAMMED. — Ça dépend... ici, et puis aussi chez madame Raymonde.

L'INTERVIEWER. — C'est une femme?

MOHAMMED, *riant en montrant ses dents blanches*. — Hi! hi! hi! Bien sûr... Hi! hi! hi! beau madame, beau madame.

L'INTERVIEWER, *écrivant*. — Détail particulier, le prince, toujours très élégant, s'habille chez une femme, M^{me} Raymonde, qui est, paraît-il une fort jolie personne. (*Interrogeant.*) Est-ce qu'il fait blanchir son linge en Angleterre?

MOHAMMED, *avec aplomb*. — Oui, oui. . . Angleterre.

L'INTERVIEWER. — Dans quelle ville, sais-tu? Londres?

MOHAMMED. — Pas un nom comme ça.

L'INTERVIEWER. — Brighton? Folkestone? Liverpool? Manchester?

MOHAMMED. — Pas un nom comme ça. (*Cherchant.*) Puteaux, Puteaux.

L'INTERVIEWER. — Qu'est-ce qu'il mē chante, cet animal-là? De combien de pièces se compose l'appartement?

MOHAMMED. — Grand atelier, chambres, cabinet de toilette, salle de bains, cuisine, salle à manger.

L'INTERVIEWER. — Pourrais-tu me montrer la chambre de ton maître?

Il lui tend une pièce cinq francs.

MOHAMMED, *ébloui et mystérieux*. — Moi, pas pouvoir montrer la chambre... mais montrer les cabinets.

L'interviewer, renonçant à obtenir de Mohammed quoi que ce soit, se retire navré.

Dans un coin Sacha, le comte Boubouroff et Cercleux continuent de causer en attendant la Reine. Enfin à onze heures, Sa Majesté fait son entrée; elle est en costume

de bicyclette, culotte demi-zouave en covert-coat, jaquette à petites basques et guêtres de même étoffe; chemisette de couleur à col blanc rabattu, chapeau marin très plat avec de petites ailes.

LA REINE. — Bonjour Sacha. (*Elle l'embrasse.*) Bonjour, Cercleux! (*Shake-hand.*) Tiens, Boubouroff, comment vas-tu? (*Se reprenant.*) Comment allez-vous, mon cher?

BOUBOUROFF. — Je remercie Votre Majesté...

LA REINE. — Embrassez-moi. Embrassez-moi. Vous n'avez pas changé, vous êtes toujours un bel homme, j'ai vieilli, mon cher, c'est une propre épouvante!

BOUBOUROFF. — Mais, je ne trouve pas que Votre Majesté ait changé depuis que je ne l'ai vue.

LA REINE. — Vous êtes très aimable, mais j'ai des cheveux blancs et j'ai grossi c'est une horreur. (*Frappant sur sa poitrine.*) J'ai maintenant beaucoup... (*A Cercleux.*) Comment dites-vous pour signifier... un mot comme privilèges.

CERCLEUX. — Des faveurs? (*La Reine fait signe que non.*) Des passe-droits?

LA REINE. — Non, des avantages. (*Frappant sur sa poitrine.*) C'est ça des avantages.

SACHA. — Ma mère, le comte Boubouroff est arrivé ce matin à Paris, pour une chose très importante.

LA REINE. — Je pense bien qu'il n'a pas fait le voyage pour acheter des cure-dents. (*Elle rit.*) Dites-moi ce que c'est quoi ?

SACHA. — En deux mots, voici : Vous savez que le prince de Babenberg est rentré en Allemagne, le trône de Styrie se trouve donc vacant et malgré la compétition de Michel Gigoloëwitch, le candidat de la Russie, le comte est venu me dire que je n'avais qu'à me présenter et que je serais acclamé. Je voulais avoir votre avis. Dois-je partir ?

LA REINE. — Mais certainement, certainement, il faut que Sacha parte pour Grøetz, ce soir même ; il faut rédiger une proclamation ; rédigez-la, Boubouroff, avec mon fils, pendant ce temps-là, je causerai avec Cercleux, car toutes ces politiques me donnent vraiment la maladie de mer.

Pendant que Sacha et Boubouroff rédigent la proclamation au peuple styrien, la reine prend Cercleux dans un coin et lui raconte les potins.

BOUBOUROFF, *écrivait dans le style du duc d'Angoulême.* — « Styriens, le fils de votre roi arrive, etc., etc. »

LA REINE. — Figurez-vous, mon cher, quelle aventure. Mon amie, vous savez, M^{me} Elleviou.

CERCLEUX. — La peintresse.

LA REINE. — Oui, oui, eh bien, j'ai appris une chose effrayante : elle aime les femmes.

CERCLEUX. — Comment, vous ne le saviez pas ?

LA REINE. — Vous plaisantez, j'imagine. Ma parole non, ma tête à couper. Voilà un scandale. Comment peut-on?... avec la bouche qui communie ! Je la défends de m'embrasser aux fêtes de Pâques.

BOUBOUROFF, *écrivait toujours.* — « Styriens, comme mon père le Czikos, je saurai faire respecter vos libertés au dedans et votre nom au dehors, etc., etc.

SOUS LES TILLEULS

À Evécquemont, aux environs de Meulan. Une petite maison blanche, un grand jardin, une terrasse à l'italienne couverte de rosiers grimpants, et d'où l'on voit se dérouler la Seine, large.

Sous une allée de tilleuls, par une après-midi de juin brûlante, Raymonde Percy, Sacha et Cercleux, en négligés costumes, sont assis autour d'une table garnie de presse-citrons, de gobelets à cocktails, tandis que dans une petite pièce d'eau voisine, des bouteilles diverses trempent.

RAYMONDE. *épongeant le front de Sacha.* — Pauvre minet, comme tu as chaud ! (*Elle lui tâte les mains.*) Tu n'as pas la fièvre ? Tu as les mains brûlantes.

SACHA. — Parbleu ! de ce temps-là, un serpent aurait les mains chaudes.

CERCLEUX. — Heureusement que nous avons Raymonde pour nous préparer des citronnades et des alcools glacés.

RAYMONDE. — Moi, je suis surtout une femme d'été. Tu verras, Sacha, je t'ai préparé pour ce soir une salade de fruits au champagne, comme tu n'en mangerais dans aucun restaurant. Quand on a mangé ça et qu'on s'embrasse, ça fait des baisers exquis... tu comprends, la bouche est parfumée aux amandes, aux fraises, aux framboises, aux abricots, aux pêches, aux groseilles... c'est épatant.

SACHA. — C'est une bouche Jacques.

RAYMONDE. — Absolument. Dieu, que tu es gentil, mon mimi, tu as toujours le mot pour rire. Pas moyen de s'embêter une seule minute avec toi... on le voudrait, on ne le pourrait pas.

SACHA. — Et avec toi, donc ! Tu dissiperais les mélancolies les plus sombres. (*Il l'embrasse.*)

CERCLEUX. — Elle a beaucoup d'esprit.

RAYMONDE. — C'est-à-dire que je n'ai pas d'esprit, mais je le remplace par une gaieté de bon aloi.

Cependant on sonne à la petite porte du jardin. Mohammed, qui est allé ouvrir, revient avec un homme âgé, coiffé

d'un chapeau haut de forme, cheveux longs, lunettes d'or, redingote, pantalon de coutil blanc.

MOHAMMED. — Monsieur, c'est un Monsieur qui veut parler à Monsieur.

LE VISITEUR. — Je désirerais en effet parler à Monseigneur le prince de Styrie.

SACHA, *se levant*. — C'est moi, Monsieur.

RAYMONDE, *bas à Sacha*. — Prends garde : un homme qui vient en chapeau haut de forme à la campagne, c'est peut-être un anarchiste.

SACHA. — Tais-toi donc !

LE VISITEUR. — Pardonnez-moi, Monseigneur, de me présenter ainsi moi-même. (*Il tend sa carte.*) Napoléon Bonney, rédacteur à la *Fleur de Lys*.

CERCLEUX. — Le journal d'Arthur Théière.

BONNEY. — Précisément... Je suis chargé du grand reportage à ce journal, et mon directeur m'a prié de me mettre en campagne pour savoir ce que vous étiez devenu, car depuis la malheureuse aventure de Gratz, on n'a pas eu de vos nouvelles. Voilà huit jours que je cherche votre retraite, et enfin j'ai été assez heureux pour la découvrir.

RAYMONDE. — Couvrez-vous donc, Monsieur, et prenez la peine de vous asseoir. Que vous offrirai-je ? De la citronnade, du champagne, de la bière ? Tout cela est très frais.

BONNEY. — Je suis vraiment confus, madame. De la bière, s'il vous plaît. (*Il boit.*) Vous devinez ce dont il s'agit : je viens demander à Votre Altesse une petite interview.

RAYMONDE, *sautant de joie*. — C'est ça, c'est ça, et vous décrirez ma toilette. (*Déclamant.*) — Nous avons vu aussi la maîtresse du prince, la ravissante Raymonde Percy, dans une délicieuse robe Empire à grands ramages jaunes sur fond blanc ; chapeau cabriolet en grosse paille blanche garni d'hortensias bleus...

SACHA. — Voyons, Raymonde, sois sérieuse.

BONNEY. — D'ailleurs, je n'abuserai pas de la patience de Votre Altesse. Je vais simplement poser quelques questions à Votre Altesse et je me retirerai.

RAYMONDE, *à Sacha*. — Tu vois, chéri, il se retire, lui... ce n'est pas comme toi.

SACHA. — Tais-toi donc ! (*A Bonney.*) Votre démarche a tout lieu de m'étonner, Monsieur :

si vous avez eu tant de peine à découvrir ma retraite, c'est apparemment que je veux vivre retiré et de quel droit venez-vous me déranger ?

BONNEY. — C'est mon métier, Monseigneur. Ne vous fâchez pas... il faut bien vivre ; Son Altesse croit-elle qu'il soit plaisant de faire des interviews par cette chaleur ?

RAYMONDE. — Elles ne se conservent pas.

BONNEY. — Ce n'est pas ça, mais je veux dire que je préférerais rester tranquille, à l'ombre. Seulement, M. Arthur Thérière a parlé, et vous savez que tout ce qui intéresse les princes, à quelque nationalité qu'ils appartiennent...

SACHA. — Mais je ne suis plus prince, ou du moins je ne suis plus prétendant ; je ne prétends plus au trône de Styrie, mais au calme et à ce qu'on me fiche la paix.

BONNEY. — Qu'à cela ne tienne, Monseigneur, je ne suis pas de cette école de modernes reporters et d'interviewers féroces qui piétineraient le cœur de leur mère, s'il le fallait, pour être mieux renseignés et fournir

de la copie. Moi, Monseigneur, je fais le métier de journaliste honnêtement et tel que l'ont compris MM. Sylvestre de Sacy et Bertin l'ainé. Je ne force pas l'intimité, et comme aurait pu dire Baour Lormian :

La plus belle copie est d'être un galant homme.

Soyez donc assuré que quoi que vous me disiez et que j'aie vu, personne n'en saura jamais rien, si tel est votre désir.

SACHA. — C'est ma volonté.

BONNEY. — Vous avez ma parole d'honneur.

SACHA. — Puisque nous causons en amis, dites-moi donc comment vous avez su que je demeurais ici, car avant-hier encore, personne, même Raymonde, ne le savait.

BONNEY. — Dieu m'est témoin que c'est un pur hasard. Depuis huit jours, j'étais censé être parti à votre recherche ; mais dès le premier jour, j'avais vu qu'il n'y avait rien à faire... Je buvais donc des bocks dans une brasserie où la bière n'est pas mauvaise, et le soir, en arrivant au journal, je disais que j'avais en vain battu la ville et les banlieues,

mais que j'étais sur une nouvelle piste et que cette fois...

RAYMONDE. — Il est rigolo, ce vieux-là. Buvez donc, Monsieur.

BONNEY. — Merci, Madame, à votre santé. (*Il boit.*)

SACHA. — Alors ?

BONNEY. — Alors, M. Arthur Théière, mon directeur, me disait : « Allons, ça sera pour demain ! » Il a même eu des mots admirables, entre autres celui-ci, à propos de la bataille sanglante dans les rues de Gratz : « Des détails, beaucoup de détails, » recommandait-il, et il ajoutait : « Soignez les cadavres, et faites vivant ! »

RAYMONDE. — La chose est drôle et veut qu'on en rie, mais tout cela ne nous dit pas...

BONNEY. — Attendez, j'y arrive. Il faut vous dire que je suis l'amant de votre femme de chambre, Madame.

RAYMONDE. — De ma vieille Victoire ? Vous êtes le vainqueur de Victoire ?

BONNEY, *modeste*. — Tout au plus son organisateur.

RAYMONDE. — Je n'en reviens pas ; jamais je n'aurais cru... jamais je n'avais remarqué. Il est vrai que je ne l'ai que depuis trois ans, mais, j'étais si sûre d'elle ; je l'avais trouvée si comme il faut, que j'en avais fait immédiatement *la vieille domestique qui m'a élevée*.

BONNEY. — Cela ne m'étonne pas, Madame : la personne chez laquelle elle servait avant vous en avait fait sa mère ! Or, Madame, chaque fois que vous lui donnez congé, Victoire me consacre ses heures de vacances. Vous avez reçu avant-hier soir une lettre de Son Altesse vous priant de venir la rejoindre ici, et comme vous n'avez pas de secrets pour Victoire et qu'elle n'en a pas pour moi, c'est ainsi que j'ai connu que le prince habitait Evecquemont.

SACHA. — Oui, après mon échec en Styrie, je voulais vivre très bourgeoisement. J'ai loué ici cette petite maison qui, paraît-il, a appartenu autrefois à un monsieur de Goncelin, qui fut guillotiné d'ailleurs sous la Révolution.

CERCLEUX. — Le prince aime à s'entourer

de choses qui ne lui fassent pas trop regretter la royauté perdue.

SACHA. — Et à laquelle je ne tenais pas beaucoup, il faut tout dire. Je n'avais jamais beaucoup compté sur le trône de Styrie et je savais que c'était fini avant d'être commencé. Je suis parti là-bas sur les instances du comte Boubouroff, l'ancien chef de cabinet du feu roi mon père, et un vieil ami de la famille très dévoué à la dynastie.

RAYMONDE, *rancunière*. — Ah oui, Boubouroff... qu'est-ce qui lui demandait l'heure qu'il était, à celui-là ? Il aurait bien pu rester où il était, au lieu de venir nous raconter un tas de boniments à la graisse de chevaux de bois et de faire partir ce pauvre chéri dans ce sale pays où son peuple l'attendait pour l'acclamer... à ce que prétendait Boubouroff. Ils l'ont reçu à coups de fusil, il a failli y laisser sa peau. Pauvre trésor, va. (*Elle l'embrasse.*)

BONNEY. — Je sais... ça n'a pas été drôle pour Son Altesse.

SACHA. — Oui, figurez-vous que sur les conseils de Boubouroff, je prends le train, j'arrive

à Grætz à onze heures du soir. A la gare, tout le parti jeune royaliste m'attendait... il y avait là plus de deux mille manifestants qui chantaient l'hymne national styrien.

BONNEY. — *Partant pour la Styrie...*

SACHA. — C'est ça. Je descends du train... j'embrasse les généraux Mounouilh et Ramazou qui étaient venus à ma rencontre, et je monte en voiture : on détèle les chevaux, on me traîne jusqu'au palais... les rues étaient pavoisées, illuminées, évidemment l'on m'attendait. Le lendemain matin, je suis réveillé de très bonne heure par le bruit d'une vive fusillade sous mes fenêtres...

BONNEY. — Déjà !

SACHA. — Et je vois apparaître Boubouroff très pâle qui me dit : « Sire, nous sommes perdus et notre stratagème n'a pas réussi. Le peuple attendait Michel Gigoloewitch, le candidat de la Russie, et non pas vous ; mais nous, vos amis, avons imaginé de vous faire arriver de nuit et quelques heures avant lui, et de vous attendre à la gare où nous avons fait le bruit que vous savez... si bien qu'à la faveur de

l'obscurité et de l'hymne national, le peuple a cru que c'était l'autre qui arrivait et il a crié : Vive le Roi ! D'ailleurs, on ne vous connaît ici ni l'un ni l'autre, de sorte qu'ils ont acclamé de confiance. Mais ce matin, le Gigo-loewitch est arrivé... les ministres, les députés sont venus à sa rencontre... On s'est bientôt aperçu de la supercherie et, en ce moment, on se bat dans les rues. »

BONNEY. — Comment ! vous ne vous étiez pas assuré du concours de l'armée ?

SACHA. — On croyait que l'armée était pour moi ; mais mon concurrent avait pour lui l'argent, le nerf de la guerre, et les Styriens sont très nerveux. Seuls, les généraux Mounouilh et Ramazou me sont restés fidèles.

BONNEY. — Ah ! ah !

SACHA. — Mais ils n'avaient pas de soldats.

BONNEY. — Alors, qu'est-ce que vous avez dit ?

CERCLEUX. — Il n'y avait rien à dire.

RAYMONDE. — Moi, j'aurais secoué Boubou-roff.

SACHA. — Ma foi non... il paraissait si dé-

solé que je lui ai fait des excuses. « Il reste bien un moyen, a-t-il ajouté, c'est de vous montrer sur le balcon et de parler au peuple. » Je réponds : « Moi, je veux bien... mais quoi lui dire ? Comment parler au peuple ? »

RAYMONDE. — Le fait est que j'aurais été aussi rudement embarrassée ; j'ai cherché... ça ne se trouve pas dans les manuels de conversation franco-styriens : on trouve bien *Pour déjeuner, Pour se coucher, Pour aller au bain*, mais *Pour parler au peuple*, c'est comme des dattes.

SACHA. — Enfin je tente l'aventure : je parais sur le balcon avec le comte Boubouroff et les généraux Mounouilh et Ramazou, je fais signe que je veux parler et je crie : « Styriens, cessez le feu ! Je prends le train de 9 heures 37 pour Paris. » Vous comprenez, je trouvais qu'il y avait assez de sang versé comme cela. Je voulais bien régner sur ce petit peuple, mais à condition qu'il s'y prêtât. Quand l'amour n'est pas partagé, de monarque à sujets ou d'amant à maîtresse, ça n'est plus intéressant.

BONNEY. — Oh! évidemment, vous avez bien fait et c'était le plus sage parti à prendre... surtout si ne vous considérez pas que vous eussiez une mission d'en haut et si vous n'étiez pas imbu des idées de droit divin.

CERCLEUX. — Mon élève n'avait pas ces idées-là, mais les eût-il eues que je me serais appliqué de toutes mes forces à les lui arracher. Le métier de roi n'est plus possible maintenant... c'est une chose qui tend à disparaître comme les lampes à huile et les marchands de coco. J'entends un roi vraiment roi, bon pasteur de son peuple et sage maître de ses destinées. J'admettrais bien, avec Renan, l'éventualité d'un tyran intelligent, philanthrope, énergique et libéral; mais quel homme oserait se reconnaître de telles qualités? Et quant à être un roi constitutionnel, à quoi bon? Pour être à la merci d'un Parlement, c'est-à-dire d'une assemblée d'avocats et de médecins ratés et ambitieux, de hobereaux ridicules et d'industriels cupides. Les parlements sont comme les petits bourgeois

qui ne peuvent garder une bonne : si elle est honnête, ils la trouvent incapable ; si elle est capable, ils découvrent qu'elle est vicieuse. L'équilibre du chef de l'État est instable.

BONNEY. — Assurément, de nos jours, la vie publique n'a rien de séduisant et vous êtes mieux, assis au frais sous des arbres, que sur un trône... croyez-m'en.

RAYMONDE. — Croyons-l'en.

BONNEY. — Vous êtes bien ici.

SACHA. — Ce n'est pas loin de Paris et c'est pourtant assez loin, en ce sens que le chemin de fer n'y accédant pas directement, on est à l'abri des bourgeois. En outre, comme nous sommes sur une hauteur et que la pente des routes est rapide, les bicyclistes ne viennent pas jusqu'à nous... Je dis cela pour la reine, ma mère.

CERCLEUX. — C'est tout à fait Jean-Jacques Rousseau. Ici, on se sent l'âme d'un homme sensible. Loin des bruits de la ville, nous passons nos journées à chanter les délices de la vie champêtre.

RAYMONDE. — Quoique isolés, nous sommes

pourtant à deux pas de toutes ressources ; nous sommes voisins d'Yvette Guilbert qui habite Vaux : ce village est donc en train de devenir historique. Il y a de tout, ici, de la vue, de l'air, de l'arbre fruitier, de la Seine, et de la fine diseuse.

BONNEY. — Vous pouvez pêcher à la ligne.

RAYMONDE. — Je suis descendue ce matin au bord de l'eau et j'ai rencontré un homme fort aimable qui m'a enseigné l'art de prendre des gardons.

CERCLEUX. — Malgré ce fier proverbe : *le gardon meurt et ne se rend pas*, madame en a pris ce matin plus de soixante.

RAYMONDE. — Si vous voulez rester et dîner avec nous, vous goûterez de ma pêche.

BONNEY. — J'accepte volontiers, quoique je devrais rentrer au journal.

RAYMONDE. — C'est vrai, au fait, et votre singe ?

BONNEY. — Quel singe ?

RAYMONDE. — Votre patron, M. Théière ?

BONNEY. — Je lui dirai demain que je suis sur la vraie piste...

RAYMONDE. — Que vous soignez les cadavres.

CERCLEUX. — Et que vous faites vivant.

Raymonde et Sacha se lèvent et disparaissent sous les bosquets.

BONNEY. — Le prince est charmant. Je vous fais tous mes compliments... votre élève vous fait honneur et votre système d'éducation me paraît remarquable.

CERCLEUX. — Le résultat auquel je suis arrivé n'est pas banal... j'ai complètement dégoûté le prince de la royauté et du monde. Je lui ai inspiré au contraire l'amour de la campagne et des braves gens, et ici, avec sa petite amie dont vous avez pu apprécier le bon sens et l'enjouement, il vit très heureux.

BONNEY. — Évidemment vous êtes d'une école absolument opposée à celle d'Élysée Méraut, le précepteur de Zara.

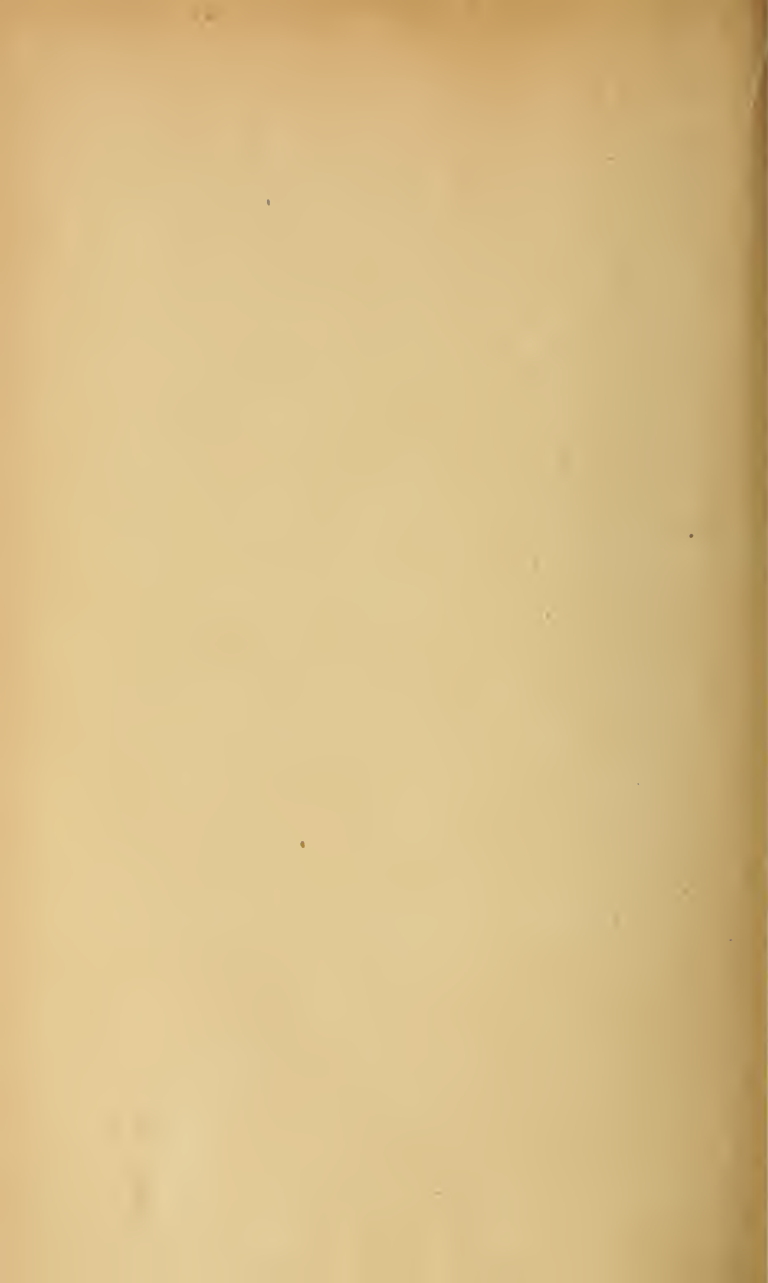
CERCLEUX. — Vieux jeu... très vieux jeu.

BONNEY. — Vous vous éloignez aussi beaucoup de l'abbé Diguët... pourtant il y aurait,

pour les précepteurs des futurs princes, une jolie place à prendre entre Machiavel et vous.

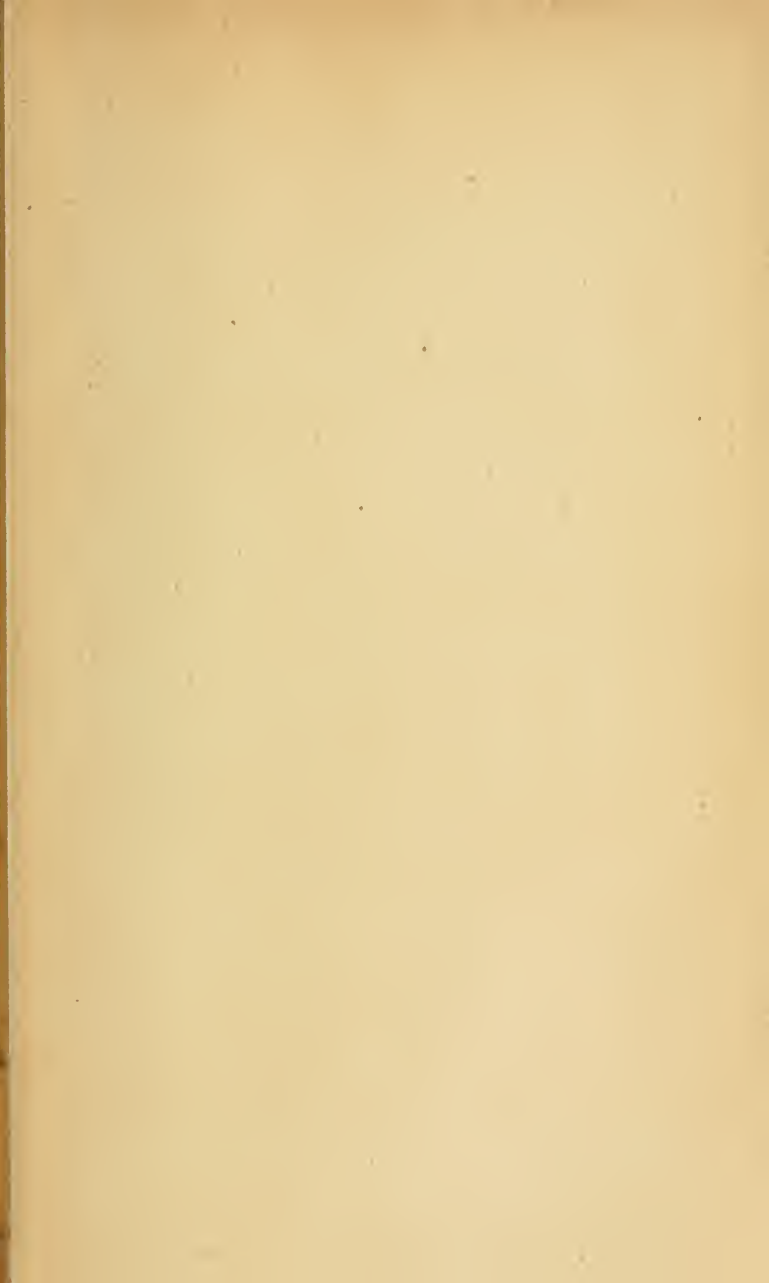
CERCLEUX. — Comme pour les auteurs dramatiques, entre Ibsen et Labiche.

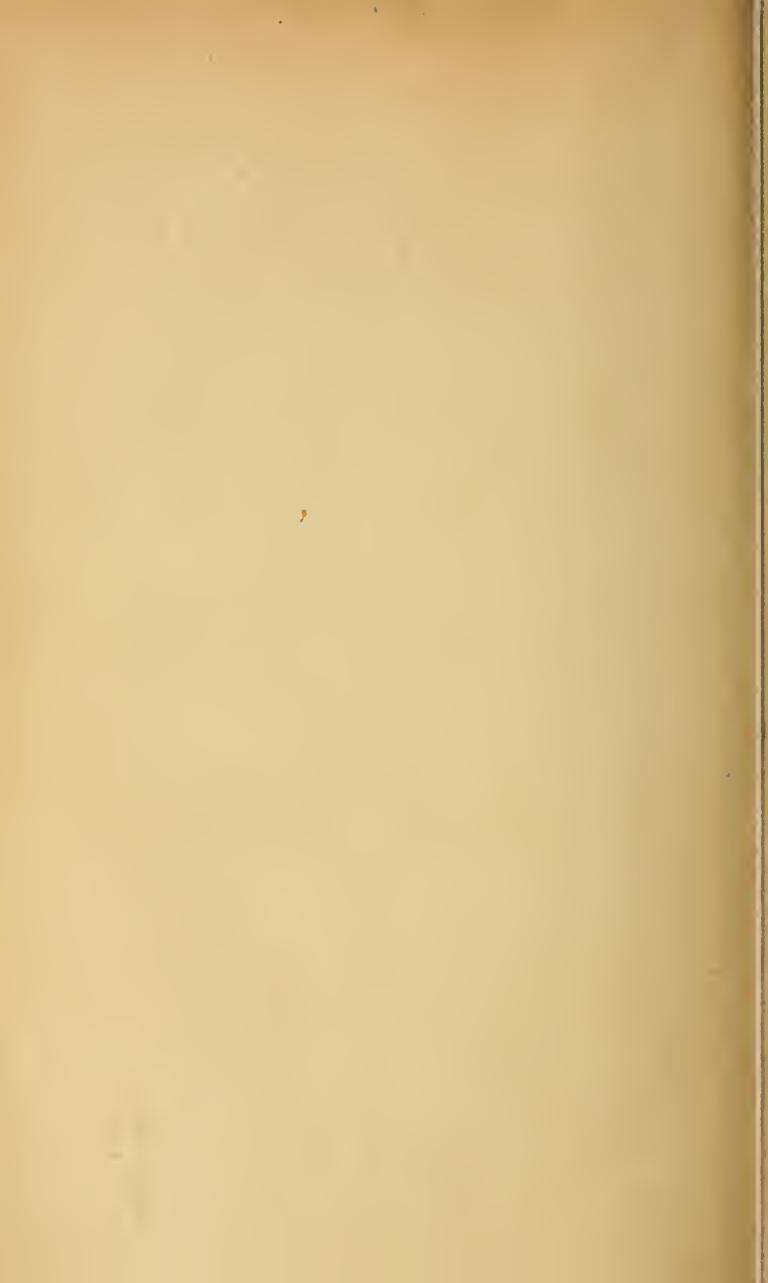
La conversation continue sur ce ton.

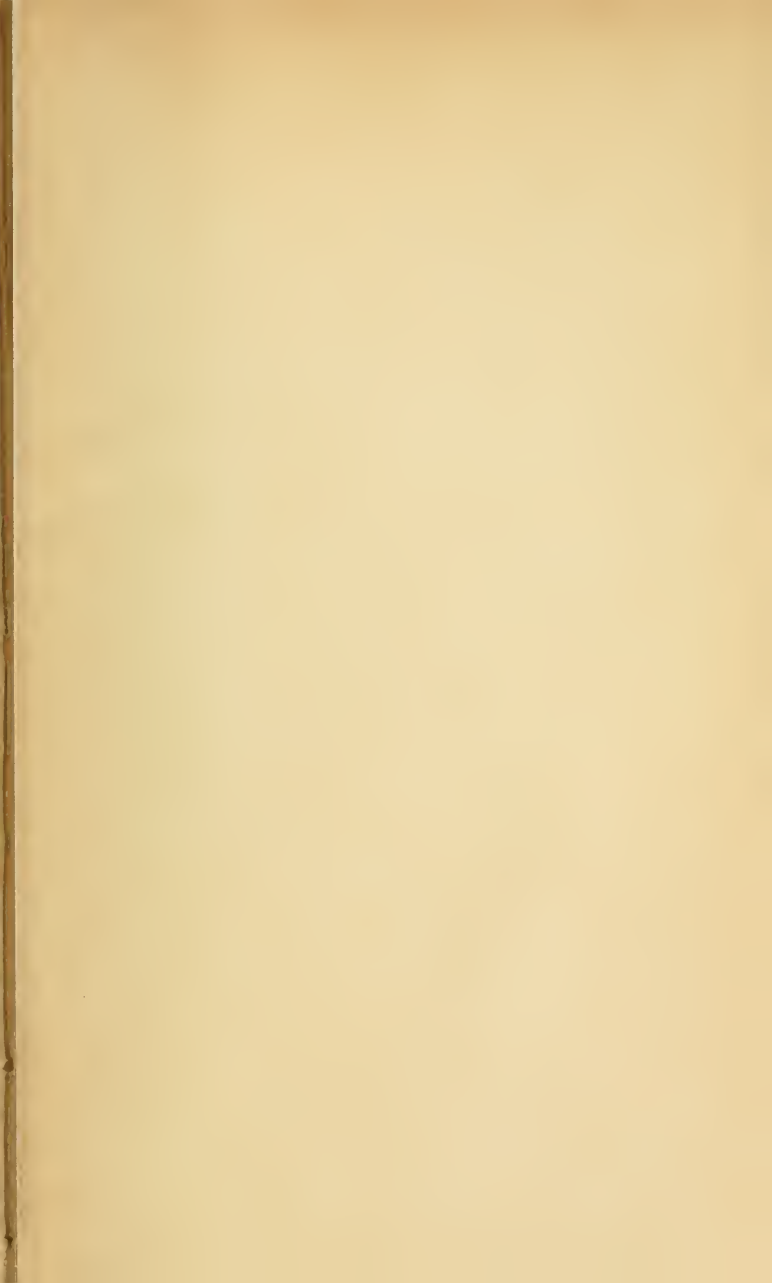


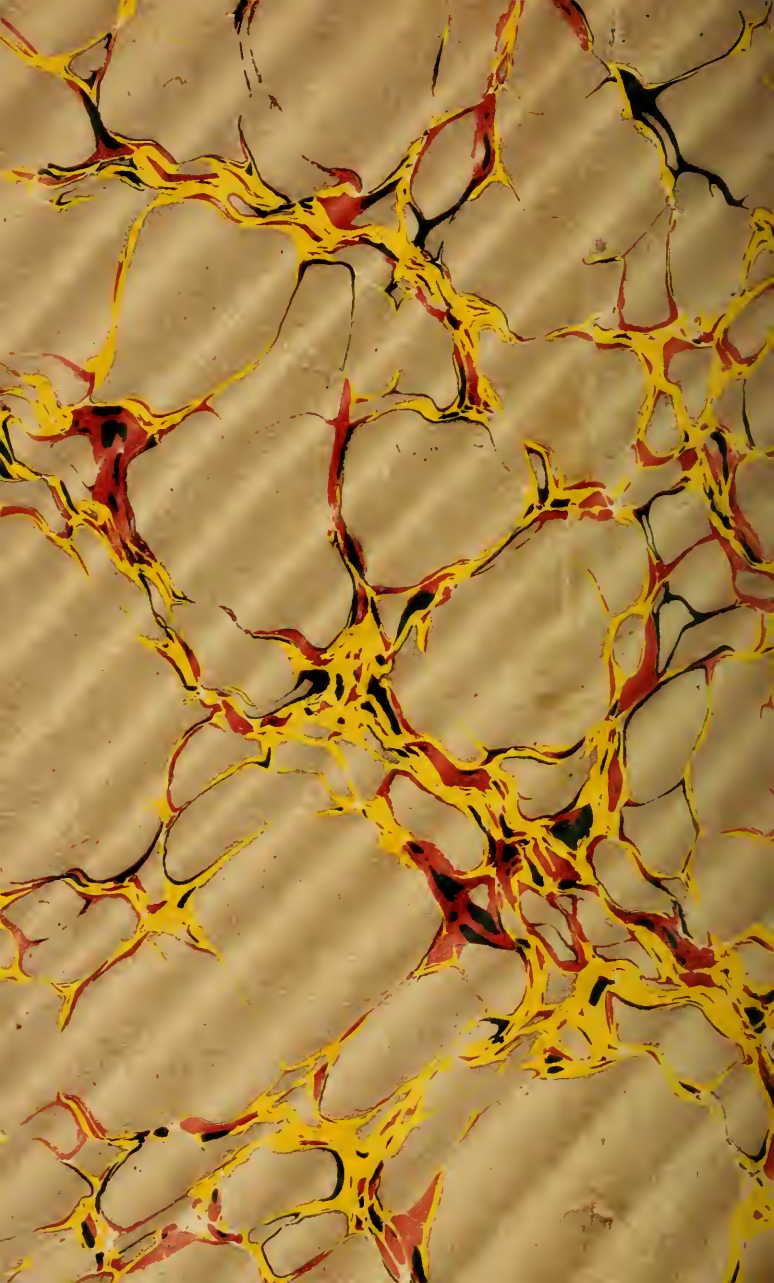
TABLE

	Pages
I. Le Tapage	4
II. Considérations générales.	21
III. Aux Acacias.	39
IV. Esthétique	59
V. La reine de Styrie.	79
VI. Chagrins d'amour.	97
VII. Racahout.	119
VIII. Le Duel	139
IX. La Dèche.	159
X. Les Rois.	173
XI. La Loge infernale	199
XII. Au Prado.	213
XIII. Choses de Styrie	231
XIV. Sous les Tilleuls.	251







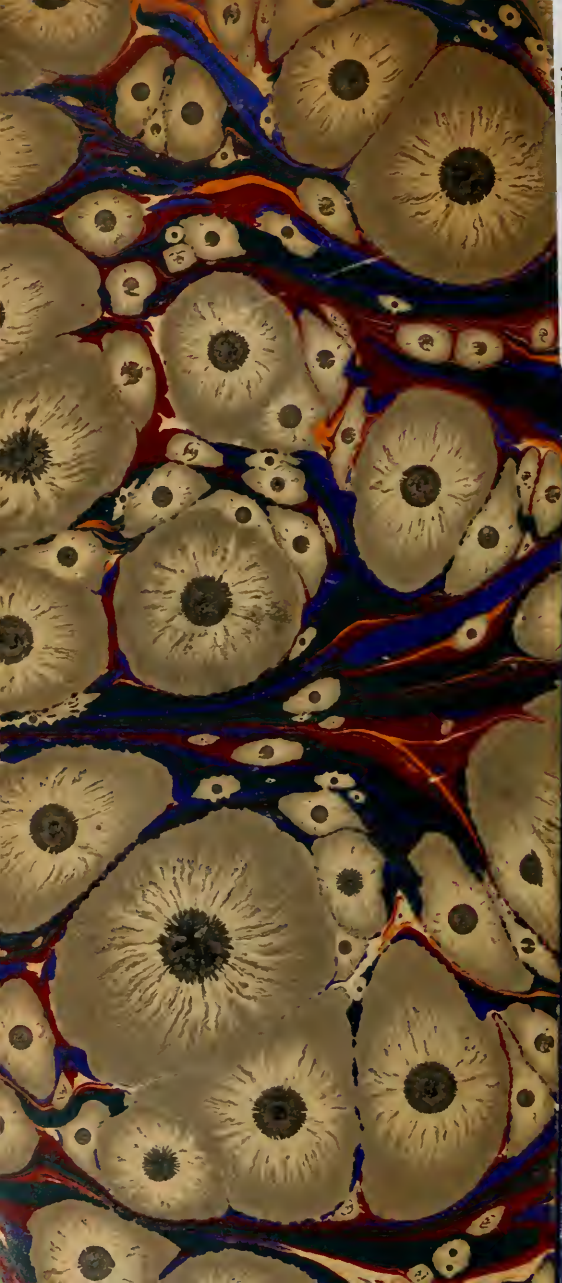


PQ
2607
0524

Donnay, Maurice Charles
Éducation de prince

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY



UTL AT DOWNSVIEW



D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 16 17 02 16 001 6